

CHRISTIAN BLANCHARD

TU NE
SERAS
PLUS MON
FRÈRE

DU MÊME AUTEUR

Parasite, Éditions du Palémon, 2012

Les Loups gris, Éditions du Palémon, 2013

Curriculum vitae, Éditions du Palémon, 2014

Pulsions salines, Éditions du Palémon, 2014

La Salamandre de Kerpape, Éditions Chemin Faisant, 2014

L'Immortelle qui pleurait les morts, Éditions du Palémon, 2015

Iboga, Belfond, 2018 ; Points, 2019, Prix du meilleur polar des lecteurs de Points

La Mer qui prend l'homme, Belfond, 2018

Seul avec la nuit, Belfond, 2019

Angkar, Belfond, 2020

CHRISTIAN BLANCHARD

TU NE SERAS PLUS
MON FRÈRE

belfond

SOMMAIRE

[Du même auteur](#)

[Titre](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Épilogue

Note de l'auteur

Remerciements

Copyright

Seine-Saint-Denis, septembre 2019

— Viens avec moi. On va bavarder ensemble. On sera mieux dehors. Ici, ça sent trop les produits désinfectants.

Florence Dutertre posa brièvement une main sur l'épaule du jeune garçon pour l'inciter à avancer. La porte vitrée de l'entrée de l'hôpital s'ouvrit sur leur passage. Elle inspira l'air frais du matin.

— Respire profondément. Ça fait du bien, non ?

Le jeune ne répondit pas.

Ils s'approchèrent d'un chêne sous lequel se trouvaient une table en bois et deux bancs. Florence s'installa d'un côté et le garçon s'assit en face d'elle. Le soleil apparaissait derrière les arbres, étirant leurs ombres.

— Nous nous rencontrons pour la première fois. Je me présente : je m'appelle Florence Dutertre et je suis assistante sociale. De toi, je ne connais que le prénom : Youssef, c'est ça ?

— Oui.

— Tu parles français, il me semble.

— Ma mère me l'a appris. Elle n'avait pas le droit mais elle l'a fait quand même.

— Tu connais l'arabe ?

— Un peu.

— Où l'as-tu étudié ?

— À l'école du califat.

— Je vais te poser quelques questions pour mieux te connaître. J'ai apporté aussi des feuilles de Canson, des feutres et des crayons de couleur. Parfois, il est plus facile de dessiner que de parler.

Elle les poussa devant l'enfant.

— Quel âge as-tu ?

— Onze ans, je crois.

— Tu n'en es pas certain ?

— Mon maître à l'école disait que j'en avais quatorze. Ma mère me répétait qu'il se trompait. Que je suis né en 2008, en France.

Le jeune garçon semblait effectivement plus âgé que les onze ans écrits sur sa fiche. Mais les photocopies du passeport certifiaient sa date de naissance : le 12 août 2008.

— Tu te souviens de l'endroit où tu es né ?

— Non.

— Quels sont tes premiers souvenirs ?

— Je sais pas vraiment.

Il y eut un long silence. Le regard de Youssef s'était perdu. Florence Dutertre avait lu son dossier avant de le rencontrer. Elle savait par quelles souffrances il était passé. Un cas délicat.

Pas une première pour elle. Son métier était de superviser, pour l'Aide sociale à l'enfance, les retours des enfants djihadistes français. Youssef était un cas particulier. Orphelin de père et de mère, il était né en France et avait suivi sa mère en Syrie.

— Qu'as-tu appris à l'école ?

— À compter et à additionner.

— Tu me montres sur une feuille ?

Youssef saisit un feutre noir et un autre rouge. Il dessina en noir un ovale et, à son extrémité gauche, un carré. En dessous, il inscrivit le chiffre 1. Puis il en traça un autre avec le chiffre 2. Jusqu'à 9.

— Que représentent les formes ?

Sans regarder Florence, Youssef répondit :

— Des bombes.

En bas de la feuille, il dessina un rectangle au-dessus d'une forme oblongue. Sur l'un des petits côtés du rectangle, il griffonna nerveusement une tige, la pointe vers le haut, et la remplit en noir.

— Et celui-ci, que signifie-t-il ?

Il inscrivit le nombre 10 et refit le même dessin avec un 20.

Cette fois, il fixa Florence.

— Chaque tank vaut 10. Plus gros qu'une bombe.

— Tu m'as parlé d'additions. Comment fais-tu ?

Youssef mit le capuchon sur le feutre noir et prit le rouge. Il gribouilla plusieurs formes identiques mais en nombre différent.

— Des balles de revolver.

Il lui montra le dessin.

— Là, une balle. Ensuite deux, avec un +, ça fait trois. Alors je les dessine. Je sais les additionner jusqu'à vingt. C'est long à écrire. Mais à l'école, on avait le temps.

Florence tenta de cacher son émotion. Dans son enfance, elle faisait des petits bâtons ou utilisait des allumettes pour apprendre à compter. Aligner des allumettes ne l'avait pas rendue pyromane pour autant. Cet enfant avait droit à sa chance.

— Sais-tu lire ?

— Oui.

— Tu te souviens de tes livres ?

— Le Coran. Je connais par cœur tous les versets. Je peux te les réciter.

— Non. Pas la peine. Je te crois sur parole.

Florence inspira profondément et repensa au dossier de cet enfant. Sa mère, Anna Dupuis, s'était convertie à l'islam en 2011, juste après le début des printemps arabes. Endoctrinée via les réseaux sociaux, elle était partie rejoindre Daech à l'issue de l'appel d'Abou Bakr al-Baghdadi demandant aux musulmans du monde entier de prêter allégeance à l'État islamique en juillet 2014. Youssef avait six ans. Il aurait dû se souvenir

de son pays natal et de sa vie d'avant. Soit il ne souhaitait pas en parler, soit le lavage de cerveau subi par la suite avait été particulièrement puissant.

La mère de Youssef se fit appeler Siham et fut rapidement mariée à un combattant djihadiste. Elle eut un nouvel enfant en décembre 2015. Elle et sa fille furent tuées durant un bombardement lors de la reprise de Baghouz par les Forces démocratiques syriennes en mars 2019. Grâce à son jeune âge, Youssef évita de justesse les règlements de comptes qui suivirent la chute de la ville. Il se retrouva dans un camp de réfugiés turc. Sur lui, il avait le passeport français de sa mère. Elle aurait dû le brûler en arrivant à Raqqa mais, visiblement, elle s'y était refusée. Youssef y était inscrit comme son fils. Un Français.

Quant au père de Youssef, aucune trace. Anna s'était retrouvée enceinte à seize ans et n'avait pas donné le nom du père. Vu le teint hâlé de Youssef et sa tignasse drue, noire et frisée, son géniteur était sûrement d'origine maghrébine. Une simple supposition des services sociaux. Les grands-parents de Youssef n'en savaient pas plus. Ils avaient accepté la grossesse de leur fille et Anna avait gardé l'enfant. Une fille-mère de dix-sept ans.

De nombreux mois d'attente avant que le gouvernement français rapatrie Youssef dans son pays d'origine. Il représentait un danger potentiel mais la France ne pouvait pas abandonner l'un de ses ressortissants, mineur et orphelin de surcroît. Ses grands-parents maternels étaient prêts à l'accueillir et à s'occuper de lui comme de leur propre fils.

Le plus difficile pour lui se trouvait probablement devant lui.

— Je peux te poser une question ? demanda Youssef.

Florence lui sourit.

— Oui, bien sûr.

— Un jour, le maître m'a montré comment déclencher une ceinture d'explosifs.

Florence écouta avec attention.

— On a un bouton rouge sur la ceinture et on appuie dessus. C'est facile. Ensuite, je vais au ciel à côté d'Allah. Je serai heureux. J'aurai plein de cadeaux. Tout ce que je veux. J'y retrouverai ma mère parce qu'elle est déjà à ses côtés.

— Quelle est ta question, Youssef ?

— Si je le fais, c'est vrai que j'aurai plein de cadeaux ?

— Si tu faisais quoi ? T'exploser avec une ceinture ? Tu es en France maintenant.

— Oui, si je le faisais là, en France.

Florence n'eut pas le temps de répondre. Que pouvait-elle dire, d'ailleurs ? *Non, ce sont des mensonges ! Tes maîtres à l'école, ces hommes vêtus de noir, sont des manipulateurs et des tueurs !*

Non, elle n'eut pas le temps de lui répondre.

Un sifflement strident traversa l'espace. Youssef bascula brutalement en arrière.

Florence se leva, la main sur la bouche. Au sol, Youssef était allongé sur le dos. Un trou au milieu du front. Une flaque de sang colorait de rouge sombre les feuilles de chêne.

Sur la colline boisée surplombant l'hôpital, un homme se releva lentement. Foulard sur le visage, capuche rabattue sur la tête et mains gantées. Il ramassa la douille éjectée après le tir et la mit dans sa poche. Ne laisser aucune trace. Il dévissa le silencieux de son fusil, déboîta la lunette et rangea l'ensemble dans son étui à guitare.

Il n'était pas nécessaire de vérifier l'impact de son tir. Sûr de lui. Comme à chaque fois. Depuis longtemps. Dans d'autres régions du monde.

Il dispersa du pied les rares feuilles et égalisa la terre aux alentours de l'arbre qui l'avait rendu invisible de l'hôpital.

Il jeta un dernier coup d'œil pour vérifier qu'il n'avait laissé aucune empreinte et regagna tranquillement le chemin goudronné. La police

scientifique était futée et avait des moyens importants pour déceler les plus petits indices. Fallait-il qu'elle repère exactement le lieu du tir ?

Après une vingtaine de mètres d'une marche sereine, il eut l'étrange impression d'être épié. Durant ses longues années de combat en Syrie, il avait appris à détecter le moindre bruit suspect, la moindre présence inhabituelle.

Il se savait suivi depuis peu. Pas la police. Une personne plus dangereuse qu'un flic. Fût-il bien entraîné.

*Neuf ans plus tôt
Jisr al-Choghour, au bord de la rivière
Oronte,
au sud-ouest d'Alep, Syrie
Septembre 2010*

— Tu sais, p'tit frère, je compte pas reprendre l'exploitation d'al'ab¹. Je ne passerai pas mon existence à cultiver des shamam² et des batikh³. C'est pas ma vie. Je te laisse volontiers ma place.

Je suis à quatre pattes à ramasser des melons et des pastèques et à les déposer dans des cagettes. Il est tôt dans la matinée. La température est encore supportable. Les légumes comme le melon sont récoltés à maturité à cette heure. La chaleur de la journée fera pourrir sur pied les trop mûrs. Ils doivent être triés et collectés chaque jour.

Nous sommes en fin de saison. Heureusement, je n'étais pas à la maison au début de la récolte. Je ne suis pas un fainéant et ne rechigne pas à la tâche, mais de là à passer ma vie comme paysan ou comme exploitant agricole. Il n'en est pas question.

— Ni 'ab⁴ ni 'umi⁵ ne te laisseront faire, Kasswara. Tu es l'aîné. L'exploitation te revient de droit. C'est la tradition. Notre grand-père a

construit de ses propres mains cette entreprise. Elle rapporte beaucoup d'argent. Nous sommes plutôt une famille aisée, non ?

— Oui, on manque de rien. 'Ajdaduna⁶ ont fait fortune. Ils ont désormais mérité leur retraite. Ils sont retournés en France, leur pays d'origine, pour en profiter. Nous, c'est plus compliqué avec notre statut moitié français et moitié syrien. Mais nous sommes nés sur ces terres, en Syrie. Je ne me sens pas vraiment français. Enfin, je pense comme ça. 'Ab est français, OK, mais 'umi est syrienne.

— Tu te souviens de nos vacances en France ?

— Bien sûr, p'tit frère. Mais ça n'en fait pas pour autant notre pays.

Nous nous taisons. On se focalise sur la tâche à accomplir. Le plus gros du ramassage et du tri ne se déroule pas ici. La partie principale de l'exploitation est à un kilomètre en aval de la propriété. Un contremaître et une pléiade d'ouvriers journaliers assurent le travail. Mes parents pourraient se la couler douce. Mais ils sont amoureux de leurs terres et de leur exploitation. Mon al'ab surveille la récolte. Ma 'um⁷ et mes deux al'akhawat⁸ préparent la vente sur le marché local. Dans la journée viendront les acheteurs, les vrais, ceux qui assurent la rentabilité de l'exploitation : les intermédiaires pour l'export.

Mon grand-père mangera peut-être demain un melon de son exploitation. Il ne le saura sûrement pas. Ici, la valse des étiquettes se joue sans problème de la traçabilité des produits. Par principe, certains pays ne toucheront jamais des aliments venant d'endroits comme la Syrie ou la Palestine. Pour ne citer qu'elles. Comme si l'origine d'une pastèque pouvait modifier leur façon de penser ou de prier.

Mon frère et moi sommes absorbés par notre travail. Kamar, plus jeune de trois ans, rêve sûrement d'un monde meilleur. En Syrie, les tensions entre les différentes ethnies et religions s'accroissent. L'homme fort du pays, Bachar el-Assad, de confession alaouite – une branche du chiisme –, règne sur la Syrie d'une main de fer. Cette situation va évoluer. Je le pressens. Chaque peuple aspire à sa liberté de penser et d'agir. La culture occidentale, et française en particulier, inculquée par

mes grands-parents et mon père me donne de l'espoir. Ma destinée n'est pas de cultiver des melons et des pastèques. Je le ressens au fond de mes tripes. Mais je me sens profondément syrien. Ma vie, mon pays sont ici et nulle part ailleurs.

En fin de matinée, la chaleur est trop forte pour continuer le travail. On y retournera en début de soirée.

Nous nous mettons à l'abri dans notre manzil⁹. Les yeux de mon frère pétillent. Il meurt d'envie de me parler de mes expériences passées.

— Vas-y fréro. Que veux-tu me demander ?

— Tu le sais très bien.

Je souris.

— Bientôt, ce sera ton tour. Le service militaire est une obligation. Tu partiras le jour de tes dix-huit ans.

— Oui, j'irai aussitôt que j'aurai l'âge. Mais toi, tu es spécial, non ? Tu as un don.

— Avant d'y aller, je ne le savais pas. Durant tes vingt et un mois de service, tes capacités vont être testées dans l'ensemble des domaines militaires. La majeure partie des gars ne sont pas meilleurs que les autres.

— Sauf toi. Tu es à part.

— J'étais comme tout le monde dans les exercices sportifs ou intellectuels.

— Pas avec un fusil.

— Exact. Mais pas avec n'importe lequel. Je t'en ai déjà parlé, fréro.

— Tu es rentré du service militaire avec tous les titres qu'un tireur d'élite peut obtenir durant ces vingt et un mois.

— Je n'en retire aucune gloire. J'ai ce don, paraît-il. J'en suis pas fier en réalité.

— Papa et maman ne rentrent pas ce midi. Fais-moi une démonstration. Tu as gardé ton fusil. Je le sais.

— Normalement personne n'est au courant.

— Je me suis renseigné. Le vainqueur des concours a le privilège de garder son arme.

— Ni 'ab ni 'umi ne le savent. Tu ne dois jamais leur dire. Tu me le promets ? Je ne veux pas qu'ils s'inquiètent. Avoir une arme à la maison, surtout de cette puissance, est source de jalousie et de conflit.

— Je te le jure sur la tête d'Allah !

— Pas de blasphème, s'il te plaît.

— Juste une fois. Une démonstration.

— Tu restes dans la cuisine. Je ne veux pas que tu saches où je le cache. Une sécurité pour toi. Jamais tu ne dois toucher à cette arme. Promis ?

— Oui, Kasswara. Je te le jure.

Je contourne la maison pour faire diversion avant de descendre à la cave puis je retrouve Kamar sur la terrasse. Je porte un étui en cuir et une boîte en fer.

— Le fusil est démonté. Je l'ai graissé. Il est important d'en prendre soin. Durant tes classes, l'instructeur t'apprendra que l'arme que tu possèdes, un fusil, un pistolet ou même une arme blanche, est réellement ta seule amie. Elle peut te sauver la vie.

Je fais glisser la fermeture Éclair, ouvre l'un des battants de l'étui. Chaque morceau du fusil est enveloppé dans un papier sulfurisé imbibé d'une graisse spéciale.

— Il est nécessaire de le nettoyer avant de s'en servir et je recommencerai après avoir tiré.

Pendant que je m'exécute, je lui raconte rapidement l'histoire de l'arme. Un SVD russe fabriqué dans les années 1965, appelé aussi « Dragunov ». Pas le meilleur fusil de sniper du monde, cependant il a fait ses preuves et il équipe depuis plusieurs décennies les forces spéciales syriennes. Un semi-automatique.

— Trente coups par minute mais le chargeur a une capacité de dix cartouches maxi. Pour aujourd'hui je mets cinq balles, c'est suffisant pour la démonstration. Il reste d'une précision absolue jusqu'à huit cents

mètres, et il peut atteindre une cible à mille deux cents mètres avec des balles spéciales. Moi, je possède uniquement des munitions traditionnelles.

Mon frère est émerveillé. Son regard ne me rassure pas. Il paraît fasciné par le fusil. Il me mitraille de questions sans que j'aie le temps de répondre. Je le calme.

— Écoute. Je fais un essai mais je ne te laisserai même pas l'effleurer. Tu n'y toucheras pas. Quand t'auras l'âge, tu partiras à ton tour pour tes mois de service et tu l'utiliseras. Tu connaîtras alors tes capacités.

— Je suis peut-être aussi bon que toi.

— Tu le sauras à ce moment-là. Pas avant. On est d'accord ?

— Oui. Un essai. Je cours poser un melon pourri au bout du champ et tu le dégommes. Je veux voir ça.

Je remets l'arme dans son étui.

— Vas-y. Je t'attends.

Quand il revient, il m'annonce la distance. La longueur du champ est d'environ deux cents mètres. Facile pour moi.

De la boîte en fer, je sors un chargeur vide et un carton où se trouvent les balles. J'en insère cinq.

— Calibre 7,62. Le melon va pas aimer.

Je prends un petit tapis similaire à ceux utilisés pour la prière et un appareil pour mesurer la vitesse du vent.

— Un anémomètre portable. Par grand vent et si la cible est loin, il permet de régler la lunette. La balle éjectée est sensible au vent sur une longue distance, mais également à la température de l'air. Sur deux cents mètres, aucun souci mais quand on dépasse le kilomètre, le vent comme la chaleur de l'environnement peuvent provoquer une déviation de l'ogive d'un demi-degré. Suffisant pour rater la cible.

Je mets deux bouchons d'oreille avant de m'allonger sur le tapis et cale la crosse à mon épaule. Je règle la lunette. Mon frère m'observe. Il est fier de moi. Il le sera encore plus quand le melon sera percé de part en part.

— Ça va être bruyant. Avec le casque de combat sur la tête, pas besoin de s'obstruer les oreilles. Là, je dois me protéger les tympan. Fais-en autant. Il y a encore des bouchons dans la boîte.

Kamar m'obéit.

— Tu es prêt ?

— Oui, Kasswara.

La sensation est particulière. Je fais corps avec mon arme. Pourtant, au bout, la cible est un simple melon. Je n'ai jamais tiré sur personne. Uniquement sur des cibles. Certaines mouvantes. Un exercice d'anticipation. Ce coup sera facile. Je régule ma respiration. Je visualise le légume posé sur le poteau au bout du pré. La balle va le traverser. Je le sais. Un sixième sens. Derrière, d'autres champs à perte de vue. Aucun risque d'accident.

Le melon est plus haut que ma position. En tenir compte pour la visée.

Je bloque ma respiration et appuie sur la queue de détente. Recul de l'arme amorti par mon épaule.

Kamar semble déçu.

— Tu l'as raté ?

— Non, je t'assure. Je l'ai eu.

— Le melon est sur son poteau. Je le vois.

— Il est pourri. La balle l'a traversé sans le faire exploser. Allez, remets-en un autre. Pas mûr cette fois.

Je retire le chargeur et mets mon arme en position de sécurité.

Mon frère part en courant.

Il est essoufflé quand il revient avec un énorme sourire aux lèvres.

— Balaise ! En plein milieu.

— Le projectile l'a atteint exactement au centre, entre deux lignes vertes. J'ai raison ?

Kamar retourne le melon et me le montre.

— C'est pas vrai ! Comment t'as fait ? T'es un sacré tireur !

J'éprouve de la fierté à ce moment.

— Tu en as mis un bien vert ?

— Oui. Mais il est plus petit.

Debout, je regarde à travers la lunette de visée. Effectivement, il n'est pas gros.

Je m'allonge et prends le temps de recharger mon arme. Une façon comme une autre de me concentrer. La recette de cet exercice est l'application et la maîtrise de ses nerfs. Souffler pour évacuer le stress. Même pour un melon. Je me fous de la cible. Je suis un exemple pour mon frère. Ne pas le décevoir. Mon objectif est uniquement celui-là.

Tir.

Le légume explose.

Kamar saute de joie.

Je vois dans son regard son admiration pour moi et le fusil.

Je ne sais pas si je dois m'en réjouir.

-
1. « Père », en arabe.
 2. « Melon ».
 3. « Pastèque ».
 4. « Papa ».
 5. « Maman ».
 6. « Nos grands-parents ».
 7. « Mère ».
 8. « Sœurs ».
 9. « Maison ».

Sur les réseaux sociaux, je m'intéresse depuis plusieurs semaines à ce qu'on commence à appeler le « printemps arabe ». Les chaînes gouvernementales syriennes n'en font quasiment pas mention. Au pire, elles parlent de rebelles antidémocratiques. Je ne suis pas de cet avis. Mon père non plus.

En ce début janvier 2011, l'ensemble de la famille est attablée pour le repas du soir.

J'ai encore en mémoire l'immolation par le feu d'un jeune Tunisien, vendeur ambulant de fruits et légumes à Sidi Bouzid, en décembre dernier. Il s'appelait Mohamed Bouazizi et sa marchandise venait d'être confisquée par les autorités.

— Faut vraiment être à bout pour en arriver à un tel acte, je dis à mon père. J'espère qu'il n'est pas mort pour rien. Ce pays semble bouger.

— Est-ce une bonne nouvelle, Kasswara ? La Tunisie est effectivement en ébullition. Les manifestations se succèdent et la répression avec. Ben Ali ne laissera pas sa place de président si facilement. Ces gens aiment le pouvoir. Ils s'y accrochent.

— Ces pays sont-ils réellement des démocraties ? La Syrie n'en est pas une.

Je vois le regard de ma mère.

— Y a des choses qu'on ne dit pas, mon fils. La Syrie est un beau pays.

— 'Umi, que signifie « beau » ? Les paysages, les monuments, l'histoire de la Syrie, oui. Mais quel avenir pour les Syriens ? Notre nation est une

mosaïque de gens avec des aspirations économiques et religieuses différentes. Une minorité détient l'ensemble des pouvoirs. La majorité n'acceptera pas cette situation longtemps.

— La Syrie vit ses contradictions depuis des décennies. Pourquoi changerait-elle maintenant ? Et notre président est un homme cultivé. Comme nous, il parle plusieurs langues.

— Être instruit ne fait pas de lui un démocrate, je lui rétorque. Quand on est élu avec près de quatre-vingt-dix-huit pour cent des voix, ça donne envie de se poser des questions, non ?

— Le peuple l'aime, c'est une réalité indiscutable.

— Foutaises ! Le pays connaît son aversion pour les Frères musulmans. Y a pas si longtemps la clique à Bachar a mis des dizaines d'intellectuels en prison parce qu'ils avaient signé une déclaration en leur faveur.

— Tu es devenu pro-islamiste, mon fils ?

— Tu mélanges tout, 'umi. Je défends uniquement la liberté d'expression. Papa nous a souvent parlé de ce droit fondamental dans les grandes démocraties comme les États-Unis, le Royaume-Uni ou la France. En Syrie, si tu n'es pas d'accord avec Bachar, tu te tais ou tu vas en prison.

— Si tu continues, tu t'y retrouveras aussi !

Ma mère est fâchée. Elle se lève et quitte la table. Je tente de la retenir. Mon père me bloque le bras.

Je me retourne vers lui.

— Qu'ai-je dit de mal ? S'il n'est plus possible d'échanger sereinement au sein de notre propre famille, on peut se demander où va le pays dans son entier !

— Ta mère a peur. Même si j'aime cette nation de tout mon être, je reste avec des aspirations occidentales de liberté. Je pense d'ailleurs vous avoir, à ton frère et toi, inculqué en partie ces valeurs. Les exprimer au sein du foyer ne pose pas de problème. Dehors, c'est plus compliqué.

Comme dans toutes les familles, les tensions existent mais l'important est de rester uni. Cette unité est sacrée.

Mes deux sœurs, Maha et Zéna, ne réagissent pas. Trop jeunes. À sept et huit ans, elles ne se sont pas encore forgé des opinions personnelles et elles se rangent volontiers derrière leur mère. Moi, je me sens plus proche de notre père.

Quant à Kamar, je suis surpris de son silence.

— Et toi fréro, t'en penses quoi ?

Il hausse les épaules.

— T'as bientôt dix-sept ans. Il est temps d'avoir des idées !

Mon père répond à sa place.

— Calme-toi Kasswara. Ne l'embête pas avec ça. Chacun réfléchit et se forge ses opinions à son rythme.

Durant plusieurs jours, nous continuons à suivre l'évolution des manifestations en Tunisie. Mon père craint une fin brutale. La violence des représailles ira de pair.

Le matin du 15 janvier 2011, il me réveille de bonne heure. Il a un immense sourire aux lèvres.

— Bonne nouvelle, Kasswara. Ben Ali a fui hier vers l'Arabie Saoudite. Il a lâché prise. Le peuple a gagné. Une page se tourne en Tunisie. Mais je crains l'effet boule de neige.

— Tant mieux non ?

— J'en suis pas certain. Ça bouge déjà en Jordanie.

En hiver, nous avons moins de travail à l'exploitation. Bien sûr, il est nécessaire de préparer les terres pour les prochaines récoltes mais nous disposons de plus de liberté qu'en été. Mon père, mon frère et moi passons beaucoup de temps à regarder sur les réseaux sociaux les événements dans notre région. Ma mère refuse de nous suivre. Elle ne veut pas savoir. Elle répète à longueur de journée que ça finira mal.

Pas bon pour le pays. Pas bon pour notre exploitation si cette gangrène « révolutionnaire » atteint la Syrie.

Moi, je n'attends que ça.

En février 2011, les choses s'accélérent : le 14, début d'insurrection à Bahreïn ; le 15, début du soulèvement contre Mouammar Kadhafi en Libye, et le 20, ce sont des mouvements de protestation au Maroc.

À quand notre tour ? Protégé derrière les murs de ma maison, je vis ces événements en spectateur.

Mon frère, lui, ne tient plus en place.

Le 1^{er} mars, il nous annonce une nouvelle inattendue.

— J'ai devancé l'appel. Je viens d'avoir dix-sept ans. Je veux rejoindre l'armée pour y effectuer mes classes.

Mon père est en colère.

— Ne fais pas ça. Si des problèmes apparaissent en Syrie, tu risques d'être en première ligne. Tu es trop jeune. Attends un an encore. D'ici là, les choses se seront décantées.

— Je ne suis pas un lâche, 'ab. Mon souhait est de servir mon pays.

— Tu es en train de me dire que tu te ranges derrière Bachar el-Assad.

— Je veux défendre la Syrie.

Je ne peux m'empêcher de me mêler à la discussion.

— Je suis réserviste. Pour le moment, l'armée ne m'a pas rappelé. Pas d'urgence donc. Pas la peine que t'y ailles dès maintenant. Attends l'âge légal.

— Trop tard, je pars demain. J'ai juste besoin du consentement de papa.

Je me tourne vers lui. Du regard, je le supplie de refuser. Ma mère entoure son fils cadet de ses bras. Elle lui donne son accord.

Mon frère me fixe avec une drôle d'expression.

— Tu vois, Kasswara, tu trouvais que je manquais d'idées. Détrompe-toi. J'en ai. J'ai choisi le camp de la raison : l'armée syrienne, celle de Bachar el-Assad.

À mon tour de regarder mon frère droit dans les yeux.

— Je peux te parler à part ? Uniquement tous les deux.

Nous sortons sur la terrasse.

Dans cette région du monde, l'hiver est aussi froid que les étés sont chauds. Nous nous enveloppons dans des doudounes. Nous descendons les marches et avançons sur l'allée gravillonnée.

Nous arrivons au bord du champ où quelques mois auparavant j'exhibais mes talents de tireur.

— Tu te souviens des deux melons dézingués ?

— Comment pourrais-je les oublier ?

— Est-ce pour cette raison que tu souhaites t'engager maintenant ?

— Que veux-tu dire ?

— J'ai vu ton attirance pour les armes à feu, pour le SVD.

— Je veux connaître mes capacités dans ce domaine, si c'est bien ta question. Je ne parle peut-être pas beaucoup, je ne donne pas souvent mon opinion, mais j'écoute et j'analyse les choses. Si elles virent mal dans notre pays, je veux être du côté du plus fort. Et jusqu'à preuve du contraire, c'est Bachar el-Assad.

— Tu seras dans le camp de la dictature.

— Cet homme est notre président. Il a été colonel puis le chef des armées. Notre devoir est d'être à ses côtés. Et toi, que vas-tu faire ? T'attends quoi ?

Bonne question, à laquelle je n'ai pas de réponse. Bien que musulman, je ne suis pas un fervent pratiquant. Loin de là. Oublier de prier et être laxiste avec le ramadan ne me pose pas vraiment de problème. Souvent je me suis senti plus proche des laïcs, voire des athées, que du Coran. Mais je suis obligé de me taire. Des secrets gardés en moi. Même mon père, chrétien, ne me comprendrait pas. Pour lui, chaque homme possède une conviction religieuse. Et peu importe la religion. Souvent, je me suis posé des questions sur l'existence d'un dieu. Dans le monde, cinq grandes religions cohabitent et les croyants de chacune d'elles pensent détenir la vérité.

Je me sens loin de ces convictions.

Allah ne fait pas pousser les melons ni les pastèques. Aucune intervention du Saint-Esprit dans les cultures maraîchères.

Je chasse ces mauvaises pensées.

— Pour le moment, j'observe, Kamar.

— Opportuniste ? T'iras du côté où le vent te poussera ?

— Non. Je cherche à comprendre. Je ne me sens pas capable d'offrir ma vie à un homme comme Bachar el-Assad. Ça ne signifie pas pour autant que je souhaite mourir pour une autre cause. Je ne sais pas. Vraiment, crois-moi. Je ne suis pas un lâche. L'évolution en Tunisie est excitante et prometteuse en termes d'indépendance. Mais notre nation est tellement divisée. Je ne sais pas si ce vent de liberté est possible en Syrie. Je te dis. J'attends.

— Et si l'armée syrienne te rappelle dans ses rangs ? Avec le don que tu possèdes, tu serais rudement utile.

— Si j'y suis obligé, je viendrai. Tirer sur des cibles en carton ou sur des melons c'est une chose, mais c'est bien différent quand, en face, on doit abattre un homme. Retirer une vie, c'est pas rien.

— La sienne ou la tienne ? Une grande différence, non ?

— Pour un sniper, c'est différent, tu ne crois pas ? Tapi dans l'ombre, caché à la vue de ses ennemis, il tire sans être véritablement en danger.

Je vois dans le regard de mon frère qu'il ne saisit pas complètement le sens de ma question.

Pas encore, du moins.

Le soir même, notre père donne son accord à Kamar. Ma mère a un immense sourire. Elle est fière du choix de son second fils. Je ne sais pas comment elle me perçoit à ce moment. Peut-être pense-t-elle comme Kamar : que je suis un lâche.

Seine-Saint-Denis, septembre 2019

Florence Dutertre était restée de longues secondes la main sur la bouche à regarder le jeune Youssef allongé sur le sol. La plaque de sang s'élargissait sous sa tête. Elle aurait dû paniquer, se cacher sous la table. L'enfant venait de recevoir une balle en plein front. Son tour allait suivre. Mais elle était tétanisée face à l'horreur et à la soudaineté de la chose. Un enfant assassiné devant elle.

Elle aurait pu se jeter sur Youssef et lui prodiguer les premiers soins. Vérifier au moins s'il vivait. Rien. La peur la bloquait.

Aucun bruit d'arme à feu. Juste le sifflement de la balle.

Enfin elle se retourna, regarda autour d'elle si le tueur était là. Rien. Aucun mouvement dans le parc ni dans les arbres. Debout, elle était pourtant une cible facile.

Elle devait appeler, chercher de l'aide. Elle était seule en cet instant. Le temps était suspendu. Une telle chose ne pouvait pas arriver. Dans le parc d'un hôpital. En Seine-Saint-Denis, si près de Paris.

D'un coup elle se mit à crier.

— Au secours !

Un infirmier vint, aperçut l'enfant et appela aussitôt un médecin qui constata la mort du garçon.

Florence Dutertre s'assit sur le banc. Ses jambes ne pouvaient plus la soutenir. Ses mains tremblaient. Le contrecoup du choc.

Elle déclina difficilement son identité lorsque le médecin lui demanda son nom.

— Ne bougez pas, madame Dutertre. Je préviens la police. On ne touche à rien.

— Un enfant... Pourquoi ?

L'assistante sociale se prit la tête entre les mains. Des larmes commencèrent à couler le long de ses joues.

Une policière prit sa déposition une heure plus tard. Que pouvait-elle dire ? Un premier contact avec un enfant ayant vécu des atrocités et reçu un lavage de cerveau durant des années au sein de Daech. Elle avait prévu de revoir Youssef plusieurs fois dans la semaine avant de rendre son rapport. Ce serait l'un des différents éléments envoyés au juge des enfants appelé à statuer sur l'avenir de Youssef. La procédure normale.

— Je n'ai rien vu. Juste entendu un sifflement, et Youssef a basculé en arrière. J'ai eu la peur de ma vie. Je pouvais être la suivante. J'étais tétanisée.

La policière nota ces informations sur un calepin. Elle ne paraissait pas affectée par le meurtre de ce gamin. Elle était jeune et pourtant elle semblait déjà blindée. Comment pouvait-elle être si distante ?

Elle referma son bloc-notes quand elle jugea qu'elle n'obtiendrait pas plus d'éléments.

— Je vous remercie pour votre témoignage, madame Dutertre. Vous restez évidemment à la disposition de la police. Passez demain au commissariat pour signer votre déposition. Nous ne manquerons pas de vous solliciter de nouveau.

— Je viendrai. J'ai cependant une question.

— Je vous écoute.

— La mort... Je ne sais pas comment appeler cet acte... L'assassinat de Youssef est-il en lien avec les deux décès d'enfants précédents, Moussa et Omar ?

— Je ne peux rien vous dire. Les affaires suivent leur cours. Rentrez chez vous.

Se cloîtrer dans son petit appartement comme si rien ne s'était passé ? Impossible.

Lorsqu'elle monta dans sa voiture pour retourner à son bureau, ses mains tremblaient encore. Elle tenta de contrôler ses émotions. Moussa et Omar ne faisaient pas partie de son secteur. En fonction de l'aéroport où les enfants atterrissaient, ils étaient pris en charge par la juridiction la plus proche : les Yvelines pour ceux débarqués à Villacoublay, ou Bobigny en Seine-Saint-Denis pour Roissy.

Youssef venait à peine d'arriver. Pas le temps de faire un premier bilan sur cet enfant.

Elle ferma les yeux. *Il comptait avec des balles, des chars et des bombes. Il connaissait le Coran par cœur. Était-il un lionceau du califat, un Ashbal, comme le laissait supposer son dossier ? Et alors ? Était-il traumatisé, endoctriné au point de vouloir devenir un martyr ? Se faire exploser quelque part en France ?*

Dans un état second, elle arriva à son bureau. Marie, la secrétaire du service, vit tout de suite qu'elle n'était pas dans son état normal. Florence s'assit face à elle.

— Youssef. Je l'ai vu tomber devant moi, Marie. Comment peut-on faire une chose pareille ? Assassiné. Ce même est mort. Juste devant moi. Mon travail n'est pas de mettre en danger ces enfants de retour de Syrie mais de les protéger. Je ne comprends pas ce qui se passe.

Les yeux de la secrétaire se mouillèrent eux aussi.

— Voulez-vous boire quelque chose ? Un thé ?

— Non, merci. J'ai besoin d'être seule. Je vais dans mon bureau. Pas d'appels, s'il vous plaît.

Elle se laissa tomber dans son fauteuil et se prit la tête à deux mains. Les images remontèrent à sa mémoire. Le sifflement de la balle. L'impact de l'ogive. Puis un silence étouffant. Elle se revit se retourner vers l'origine du tir. Derrière elle. Un reflet à côté d'un arbre. Peut-être.

Elle tenta de se concentrer sur son travail mais n'y parvint pas. Elle prit son téléphone portable.

— Allô, c'est Florence. Je peux passer ce soir ?

— T'as une drôle de voix.

— Je peux rien te dire, là comme ça.

— Bien sûr. Je mets une bouteille au frais et je nous prépare un bon repas.

— C'est vraiment gentil de ta part.

Florence Dutertre avait besoin de se retrouver dans les bras de cet homme et de se sentir protégée.

Ma mère se plaint du manque de nouvelles de Kamar depuis plus de trois mois. Je tente de la rassurer. Cette situation est normale. Une période difficile pour le nouveau soldat syrien. Les classes isolent volontairement le conscrit : aucun contact avec les proches, ni même avec l'extérieur de la caserne.

— Ça s'est passé pour moi, tu t'en souviens, 'umi ?

Je n'attends pas sa réponse. Elle n'éprouve pas la même chose. Moi, j'étais prêt pour cet isolement et la période de mon service militaire était calme.

Pas le cas pour Kamar.

Juste après son départ, les premières manifestations pacifiques ont éclaté en Syrie, à Deraa, dans le sud du pays.

— Il ne craint rien, 'umi. On n'envoie pas des jeunots mal formés face à une manifestation. Le chef local s'est occupé du problème. Les médias occidentaux ont parlé de l'intervention de la police secrète...

Ma mère me coupe violemment.

— Qu'est-ce que t'en sais ? T'y étais ? Arrête de déverser les mensonges racontés par ces gens qui nous veulent du mal et ne souhaitent qu'une chose : déstabiliser notre pays. Va plutôt rejoindre ton frère et défendre la Syrie !

Je me tais. Pas nécessaire d'en rajouter face à l'aveugle qui ne veut rien entendre.

Et pourtant, les images et les témoignages sont là.

Tout est parti d'une action presque anodine. Un groupe d'une vingtaine d'adolescents ont inscrit sur le mur de leur école un slogan hostile à Bachar el-Assad : « Jay alek el door ya doctor », « Ton tour arrive, docteur », en référence à son ancien métier d'ophtalmologue.

La répression ne se fait pas attendre. Les gamins sont rapidement arrêtés par les services de renseignements. Ils sont emmenés en prison où ils sont frappés, fouettés et battus à coups de câbles électriques. Certains, considérés comme les meneurs, ont les ongles arrachés.

Le 15 et le 18 mars, des manifestations pacifiques de grande ampleur ont lieu devant le palais de justice de Deraa. Le 18 est un vendredi, jour de prière à la mosquée. Durant son sermon, l'imam prêche le respect du régime. Dans l'assistance un homme lâche « Allah akbar ! », « Dieu est le plus grand ».

J'ai encore l'article de presse du journal *Le Monde* retraçant cet événement. Mon père y est abonné. Un lien avec la France. Un abonnement pour le moment encore distribué. Ce genre de journal sera bientôt interdit. Je n'en doute pas.

Ma mère refuse de lire l'article. Pour elle, ce torchon est un tissu de mensonges.

D'autres musulmans reprennent le slogan au sein de la petite mosquée. Une véritable traînée de poudre. Une marche s'organise et se dirige vers la mosquée al-Omari, plus importante.

Des hélicoptères d'une unité antiterroriste atterrissent sur le stade le plus proche. Les soldats tirent sans sommation, faisant quatre morts et de nombreux blessés. Selon des militants locaux des droits de l'homme, cette fusillade aurait fait plus de trente-cinq victimes.

De ma plantation de melons, il m'est impossible de vérifier l'information mais il y a eu des victimes. Cette fusillade ne se justifiait pas.

Mon père est bouleversé.

— Ça sent pas bon, Kasswara. Ces morts, qu'ils soient quatre, vingt ou trente, sont inutiles.

Durant la seconde quinzaine de mars, les manifestations s'amplifient et deviennent, elles aussi, violentes. Statue de Hafez el-Assad, le père de Bachar, déboulonnée de son socle et incendiée. Des pancartes sont brandies dans les manifestations, réclamant la chute du régime.

Les médias progouvernementaux parlent uniquement des pertes des policiers, soixante-quinze au moins, mais ne disent rien sur les morts civils.

Les chiffres donnés par différentes sources pro- ou anti-régime sont complètement incohérents. Trente du côté du pouvoir, cent trente du côté des opposants.

Invérifiable pour nous.

En mai, un nouveau chiffre tombe : six cent sept morts, selon l'organisation des droits de l'homme Insan¹, depuis la répression de début mars, dont quatre cent cinquante à Deraa.

Ma mère est en colère et mon père abattu.

— On se dirige tout droit vers la guerre civile, mon fils, me dit-il. Nous sommes des exploitants agricoles, et non des guerriers. J'espère qu'on ne sera pas obligés de choisir un camp.

Ma mère intervient.

— Notre camp ? Mais il n'y a pas à réfléchir ! Bachar el-Assad est notre président et notre chef. Son action est bonne.

— Maman ! Des Syriens viennent d'être tués, assassinés sous les balles de ceux qui doivent justement les défendre.

— Des Syriens ? Des mécréants, oui ! Des gens pilotés par l'étranger pour déstabiliser le pays.

— Tu dis n'importe quoi ! Ouvre les yeux. Ces personnes aspirent juste à plus de liberté.

Mon père tape du poing sur la table.

— Taisez-vous tous les deux ! Peu importe qui a raison ou tort. Du moins pour le moment. Un fait est indéniable : des Syriens sont morts sous des balles syriennes tirées par des Syriens. Ça porte un nom.

— Une guerre civile.

— Oui, Kasswara. Et je suis inquiet. La région est une poudrière. Si la situation n'est pas bientôt maîtrisée, soit par une reprise en main rapide de l'État, soit par son abdication, les forces étrangères ne tarderont pas à s'en mêler.

— Ah ! Tu vois, j'ai raison, chéri.

— Je n'ai pas dit que les étrangers sont les instigateurs de cette affaire. L'Europe, les États-Unis, la Russie et les États du Golfe ont des intérêts divergents dans la région. La Tunisie restera peut-être le seul exemple où le règlement de la révolte se terminera de façon démocratique. Mais les autres ? La Syrie, l'Égypte, la Libye et j'en passe, c'est trop complexe.

Mon père prend sa tête entre ses mains. Il est au bord des larmes.

Ma mère pose une main sur son épaule. Je fais de même sur la sienne. Doucement, elle lâche un : « Nous devons rester unis pour notre pays. »

Je ne réagis pas.

Fin mai, les choses s'accélérent. Les manifestations pacifiques sont de plus en plus violemment réprimées. Mais la violence appelle la violence et des soldats des forces régulières sont tués à leur tour.

Plusieurs militaires sont en désaccord avec cette brutalité démesurée. Ils font défection et se rangent du côté des civils.

À la mi-juin, Kamar revient enfin à la maison. Une courte permission. Ma mère pleure de joie et serre son fils presque à l'étouffer. Mon père est heureux de le voir. Je participe à la liesse ambiante.

Nous l'écoutons attentivement lors du dîner. Il nous raconte la façon dont il a brillamment réussi ses classes. Il est déjà gradé. Pas bien haut. Juste le premier échelon après le simple soldat. Ma mère le voit bientôt général.

— Je suis fière de toi, Kamar. Tu feras le nécessaire pour sauver notre pays. J'en suis certaine. On ne sait pas où il va avec ces révolutionnaires pilotés par l'Occident.

Je me tais. Le regard silencieux de mon père exprime la même chose. Kamar n'hésite pas un seul instant.

— S'il faut se battre pour sauver la Syrie, je suis prêt à monter en première ligne.

Je ne peux pas m'empêcher de répondre.

— T'as pas encore dix-huit ans, frérot. Tu sais pas ce qu'est le combat. Ni la peur de tuer ou d'être tué.

— Parce que toi, tu le sais, peut-être ?

Non. Pas plus que lui. Mais je l'imagine. J'ai regardé des vidéos, lu des articles, vu des photos. Je ne suis pas en contact avec cette misère pourtant je l'anticipe. Et j'en ai peur.

Je le laisse parler et l'observe. Ces premiers mois l'ont changé. Il n'est plus l'enfant de dix-sept ans qui a quitté la maison à l'hiver. Mais il n'est pas encore l'adulte qu'il voudrait être. Il est entre les deux. Nul doute qu'il grandira rapidement.

Le plus frappant est son changement de vocabulaire. Les instructeurs militaires ont réussi leur travail de propagande. Les termes qu'il emploie ont une dimension guerrière. Ses convictions pro-Bachar el-Assad se sont renforcées. Au point que mon père intervient.

— Tu parles de cet homme comme d'un dieu. Bachar est un être humain comme les autres.

— Non 'ab. Il est différent. Il a souvent été présenté comme un président de substitution. Si son frère n'avait pas été tué dans un accident de voiture, Bachar ne serait pas à cette place. Mais il a gagné le respect et l'attachement de son peuple.

— D'une partie simplement, je rétorque.

— Les médias étrangers sont à la solde des puissances qui veulent la chute du régime.

Ma mère se tourne vers moi.

— Tu vois, je te l'avais dit. Écoute ton frère. Il sait de quoi il parle. Il est soldat.

— Moi aussi, je l'ai été, 'umi. J'ai entendu les mêmes paroles. Mais chacun a le droit d'avoir une opinion différente de celle du gouvernement. Et je ne suis pas un traître pour autant.

— D'accord avec toi, assure mon père. Chacun peut penser différemment. En tout cas, dans cette maison.

La tension est importante. Ma mère se lève pour aller chercher le dessert et on change de sujet. On parle de l'exploitation, de la récolte de cette année mais aussi des revendications des ouvriers agricoles qui ont réclamé une valorisation de salaire. Comme dans chaque négociation, un juste milieu a été trouvé. Et tout le monde semble content.

Lorsque ma mère part faire la vaisselle et ranger la cuisine, notre père nous invite à sortir sur la terrasse. Il se saisit de trois petits verres et d'une bouteille d'arak.

Théoriquement, les musulmans ne boivent pas d'alcool mais mon père est chrétien. Une minorité religieuse. Encore l'un des paradoxes de ce pays où plusieurs formes de pensée spirituelle se côtoient. Quatre-vingt-douze pour cent de la population sont musulmans, avec une multitude de tendances au sein d'autant de communautés. Jusqu'alors, chacun semblait vivre plus ou moins en bonne entente avec les autres. Notre famille en est la preuve. Bien que baptisé, mon père n'est pas pratiquant. Il nous a parlé plusieurs fois des moments clés de sa religion, Noël, Pâques ou l'Ascension. Ma mère est musulmane et assiste à la prière du vendredi. Elle écoute le sermon de l'imam et revient à chaque fois un peu plus convaincue de sa foi, de la suprématie de sa croyance sur les autres. Et pourtant, nous sommes une famille respectueuse des idées de chacun.

Quant à mon frère... Difficile de connaître le fond de sa pensée. Nous sommes de la même confession. Notre mère l'a voulu ainsi. Mon père ne s'y est pas opposé. Pas beaucoup d'importance pour lui. Il partait du principe que c'était surtout l'éducation qui définissait l'orientation, les choix que feraient les enfants plus tard. Quels que soient les rites suivis durant la tendre enfance, ceux-ci n'avaient aucun effet s'ils n'étaient pas accompagnés de l'enseignement adéquat.

En revanche, les agnostiques, ou pire, les athées n'avaient pas leur place dans ce pays. Dès notre plus jeune âge, il nous avait expliqué que Dieu, quel que soit le nom qu'on lui donne, avait à peu près la même origine pour l'ensemble des religions monothéistes. Mieux valait croire en un Dieu, même différent de celui du voisin, que de ne croire en rien. Le pire pour l'homme était de réfuter l'existence d'un Être suprême, créateur du monde. Le blasphème absolu. La mort pour ces gens était le seul jugement possible. Ils iraient directement en enfer, pour l'éternité.

La température extérieure est agréable. Il nous sert un verre et nous le tend.

— Le pot de l'amitié, de la fraternité, de l'unité familiale.

Kamar lève son verre.

— À la Syrie !

Mon père l'imité.

Avant de boire, mon frère ajoute :

— À la Syrie de Bachar.

Je le fixe droit dans les yeux. Un réflexe provocateur.

— À la Syrie libre !

Et je vide mon verre d'un trait.

Mon père claque le sien sur la table en bois.

— Pas ici ! Pas sous mon toit ! Vous êtes mes enfants et vous êtes frères.

Je me ressers. Kamar me suit. Allons-nous nous combattre par verres d'alcool interposés ? Dans ce domaine, Kamar ne fera pas le poids.

Une heure plus tard, mon père nous abandonne et rentre se coucher en chancelant. Pas dans ses habitudes.

— Un petit dernier, frerot. Pour la route, comme on dit en France.

— T'y penses toujours ?

— À quoi ?

— À la France, pardi !

— De temps en temps. Et toi ?

— Parfois. Mais ma vie est ici, en Syrie.

— Pareil.

On trinque.

Un court silence s'instaure entre nous. Puis je ne peux m'empêcher de lui poser la question qu'il attend.

— Tu as testé le Dragunov ?

— Oui. Comme chaque soldat dans ma division.

— Et ?

Il me sourit.

— Demain, j'entre dans une unité spéciale. J'ai de bonnes dispositions. J'attaque un stage de perfectionnement. Si je m'applique, je serai tireur d'élite. Comme toi. Et j'espère être meilleur.

— Ce n'est ni un jeu ni un concours. Je serais très heureux que tu réussisses tes examens de tir. Vraiment, je te l'assure.

Je vois la fierté dans ses yeux.

Je me lève avec difficulté en m'appuyant sur le rebord de la table.

— J'ai ma dose pour ce soir, frerot. Je me couche. Bonne nuit.

Le lendemain matin, je me lève plus tard que d'habitude. L'alcool sûrement. Un nid de guêpes s'est installé dans mon crâne. Je prends mon petit déjeuner sur la terrasse. Mon père est déjà parti superviser les récoltes. Ma mère vient s'asseoir face à moi.

— Ton frère s'en est allé. Il est retourné dans son unité. Tu ne lui as même pas dit au revoir.

— Maman, s'il te plaît. Pas si tôt. J'ai mal à la tête. Et puis, il aurait pu me réveiller.

Je lève les yeux vers elle.

— Tu l'admires, n'est-ce pas ?

— Normal. Kamar est mon fils.

— Moi aussi je le suis.

— Je vous aime tous les deux.

Elle se sent obligée d'ajouter : « Pareil. »

Je n'en suis pas convaincu. Je la déçois avec mes prises de position pas aussi tranchées que les siennes. Ce matin, je me sens bizarre. Rien à voir avec l'arak. Une boule à l'intérieur.

Mon père m'a laissé le dernier numéro du *Monde*. Dans les pages internationales, la Syrie est en bonne place. Le journaliste parle de nouvelles manifestations d'une ampleur encore jamais atteinte. Les campagnes et la périphérie des bourgs ruraux ne sont plus les seules à s'enflammer. Les grandes villes sont, à leur tour, touchées : Damas, Homs, Baniyas.

Je suis de plus en plus perturbé. La répression est sévère. On parle désormais de milliers de morts chez les manifestants mais également de dizaines du côté des policiers. L'armée s'en mêle. Le plus inquiétant, ce sont les contre-manifestations. Le régime utilise aussi cette arme. Monter une fraction de la population contre une autre. Bachar el-Assad a donc acquis une certaine légitimité. Une partie du peuple le suit.

La guerre civile est à notre porte.

1. Une association turque.

Les melons, les pastèques : le travail passe avant tout. La banlieue d'Alep semble épargnée par les manifestations. Faut-il parler maintenant d'émeutes ? De guerre civile ?

Dans notre campagne, on n'entend pas les pleurs, les cris, ni le bruit des armes. Nous sommes loin du tumulte actuel. Un havre de paix. Pour combien de temps ?

Au milieu du mois de juillet, les affaires battent leur plein.

Je ne devrais pas avoir le temps de penser à autre chose qu'aux récoltes mais ma tête est ailleurs. Je me demande ce que je fais réellement ici. Une autre question vient aussi percuter la première : où devrais-je être ? De quel côté ?

Ma mère défend Bachar el-Assad. Mon père se tait. Il semble résigné et s'investit à fond dans l'exploitation. Dans quel but ? À un moment ou un autre, les problèmes du pays vont venir jusqu'ici. Je n'en doute pas.

Fourbu par sa journée, mon père demande son journal.

— Il n'a pas été livré, lance ma mère.

Une première.

Aucune livraison les jours suivants.

Ce qu'il craignait lui est annoncé par l'agent de service de la poste : plus de journaux étrangers. Finie, la propagande des médias anti-Assad.

Il rentre en colère à la maison.

— Personne jusqu'alors ne m'a dit ce que je devais lire, regarder et penser ! Merde ! Je suis un homme libre ! Et je le resterai !

Ma mère veut le raisonner. Il lui crie de se taire.

— Kasswara ! Viens m'aider !

J'accours. Je ne l'avais jamais vu dans cet état.

— Non ! Personne ! T'entends, mon fils. Personne ne me dira ce que je dois penser ! Et pour penser, il faut être informé.

D'un geste, il me demande de le suivre.

Nous entrons dans le bureau où se trouve son ordinateur. Il va sur Internet et découvre les coordonnées satellitaires des chaînes d'information françaises.

— On s'abonne aussi pour recevoir Al Jazeera. On aura différents sons de cloche.

On passe la soirée à régler la parabole, la télévision, mais également nos téléphones portables.

Ma mère n'adhère pas. Elle veut nous détourner de ces médias qui, pour elle, polluent la vraie information. Première fois que je vois mon père la rembarasser de cette façon.

— Tais-toi, femme ! Laisse-moi penser par moi-même. Si ça ne te convient pas, tant pis pour toi. Retourne dans la cuisine !

J'ai mal pour elle mais je ne quitte pas mon père.

Après avoir visionné différents spots d'information et plusieurs fois les mêmes reportages de journalistes, d'envoyés spéciaux, mon père me dit qu'il est nécessaire de prendre avec précaution ce que nous découvrons. Il s'est calmé, cependant il doute toujours autant. Il est partagé entre son amour pour la Syrie, son pays d'accueil, et ce qu'il voit.

— Relativisons, mon fils.

— L'ensemble des chaînes françaises, américaines et européennes ne peuvent pas mentir en même temps. Même Al Jazeera parle d'un début de massacre du peuple syrien par sa propre armée sous les ordres de son président.

— J'ai des ouvriers à faire vivre et une exploitation à faire tourner.

— Tu as peur, 'ab ?

Ses yeux sont pleins de larmes. Oui, il a la frousse. Pas pour lui mais pour ses fils, pour sa femme, pour la Syrie.

Nous nous couchons tard dans la nuit. J'ai des difficultés à dormir avec cette question qui me tараude. *Et toi, Kasswara, que vas-tu faire ?*

Le lendemain matin, j'ai une partie de la réponse. Ma mère me réveille en me tendant une lettre.

— Elle vient de l'armée et elle est à ton nom.

Je la prends. Ma mère ne bouge pas. Elle attend. J'ouvre le courrier et lui annonce ce que nous pressentions.

— Oui, 'umi. Tu penses bien. C'est un ordre de mission. Je suis rappelé dans mon ancienne unité. Nous sommes vraiment en guerre.

Je perçois chez elle une forme de satisfaction.

— Quand pars-tu ?

— J'ai deux jours pour préparer mes affaires.

Avec le courrier, j'ai un billet de train. Un aller simple pour Damas.

Le soir mon père a ressorti la bouteille d'arak.

Ma mère s'en plaint.

— Faut pas que ça devienne une habitude.

Mon père lève la main pour la faire taire. Elle sort du bureau. Mon père nous sert un verre et branche la télévision.

— Notre dernière soirée ensemble.

— Il y en aura d'autres, 'ab.

— Je l'espère. Beaucoup d'autres avec toi et Kamar mais ce ne sera jamais comme avant. Je suis né dans ce pays comme ton frère et toi. Cependant nous avons tous les trois la double nationalité. La France aurait pu m'appeler pour faire mon service militaire là-bas. J'ai eu de la chance – je dis bien de la chance –, ça n'a pas été le cas. Je n'ai été sous aucun drapeau, ni celui de la France ni celui de la Syrie. Je suis né après la guerre d'Algérie. Je ne vois d'ailleurs pas au nom de quoi

les Français allaient se battre là-bas. La cause était perdue d'avance. Chaque pays aspire à être indépendant. L'Algérie l'est désormais. Les problèmes ne sont pas résolus pour autant, loin de là, mais au moins, le peuple algérien a le sentiment de tenir son destin entre ses mains.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ?

Il passe une main sur son visage.

— Au moins, ce n'est plus un pays étranger qui est souverain chez eux. Une victoire pour le peuple algérien. Je te disais que je n'ai jamais fait la guerre, mais voir partir mes deux fils me tord les entrailles.

Il vide son verre d'un trait et s'en sert un nouveau.

Je pose une main sur son bras.

— Écoute la télé.

Mon père augmente le son. Un homme en habit militaire avec de larges épaulettes et couvert de décorations lit une déclaration. Un bandeau en bas de l'écran passe en boucle « colonel Riad al-Asaad, réfugié en Turquie ».

— ... j'annonce la création de l'Armée syrienne libre et j'invite tous les défenseurs de la liberté en Syrie à me rejoindre. Des unités sont constituées dès à présent dans les grandes villes du pays. Je fais cette annonce de Turquie parce que je suis devenu un déserteur de l'armée de Bachar el-Assad. Ce que je déclare aujourd'hui est un acte héroïque. Ma vie est en jeu, comme celle de ceux qui vont me rejoindre mais la cause que nous défendons est la plus juste et la plus belle qu'un peuple peut espérer : la liberté...

Je sens mon cœur se serrer. Sur la table devant moi, j'ai la lettre de l'armée syrienne m'ordonnant de reprendre du service et face à moi, j'ai un homme, certes déserteur, me sollicitant pour défendre la liberté.

Mon père se retourne vers moi. Il a compris. Il boit son second verre. Je l'imites.

La nuit est difficile. Je n'arrive pas vraiment à dormir. Une forme d'excitation me prend les tripes. Je n'avais jamais ressenti un tel énervement.

Je suis debout avant mes parents.

Je descends à la cave récupérer mon étui en cuir. Ma mère s'est réveillée entre-temps.

— Qu'as-tu là, Kasswara ?

Je ne réponds pas mais fais glisser la fermeture Éclair. Elle découvre le SVD démonté.

— Tu avais gardé ton arme après ton service militaire ?

— Oui. Papa ne le sait pas non plus.

— Je ne sais pas quoi ?

Mon père arrive derrière moi et aperçoit le fusil. Il souffle mais ne dit rien.

Ma mère paraît soulagée.

— Tu pars aujourd'hui ? Je vois que tu as fait ton sac. Je croyais que tu avais deux jours.

Je ne réponds pas.

Je dégraisse mon arme et la monte sans la charger puis la remets dans son fourreau. Prête à l'emploi. Durant ce temps ma mère a préparé le petit déjeuner. Elle est radieuse.

Je reste debout, mon étui et mon sac à mes pieds. Je prends une tasse de thé et bois lentement. Je le savoure. Il va se passer un long moment avant que je revoie mes parents. Mon père a les larmes aux yeux. Ma mère lui donne un léger coup de coude.

— Tu devrais être fier de ton fils. Pourquoi pleures-tu ?

Il s'essuie d'un revers de manche.

— Je suis fier de lui. Très fier même.

Il me tend les bras et me serre comme jamais. Il me susurre à l'oreille :

— Oui, fier. Prends soin de toi et rends à ce pays la liberté qu'il mérite. Puis rentre vite chez nous.

— Je vais revenir.

Ma mère me tend aussi les bras.

— Je suis heureuse que tu ailles retrouver ton frère.

— Je ne pense pas que je le verrai, maman.

— Vous ne serez pas dans la même unité ?

— Non.

Court silence avant d'ajouter :

— Nous ne serons même pas dans la même armée. Je vais dans le camp d'en face.

Elle écarquille les yeux et ne comprend pas.

— J'intègre les forces de l'Armée syrienne libre.

Elle s'écarte de moi.

À ses yeux, je suis définitivement un traître.

Paris, septembre 2019

L'homme ouvrit l'étui à guitare posé sur la table. Il en sortit le fusil, ses accessoires et entreprit de les nettoyer soigneusement. Toujours porter une attention méticuleuse à son arme. En toutes circonstances. Un réflexe de survie. Même à Paris.

Une bonne heure à astiquer, retirer la moindre poussière, la plus petite trace de poudre et graisser les mécanismes. Il pourrait répéter ces gestes les yeux fermés.

Il remisa l'arme et l'étui dans la pièce voisine. Il retira un classeur d'une étagère et étala sur le sol quatre dossiers. Dans les trois premiers, une série de photos et de documents censés être confidentiels.

Les clichés en gros plan de trois enfants. Les deux premiers, Moussa et Omar, étaient barrés d'une croix rouge. Le troisième où était inscrit « Youssef » était encore vierge de feutre. Il prit le marqueur et raya le portrait de deux traits.

Quant au quatrième ? Rien. Aucune photo ni aucun document. Vierge... pour le moment.

Il se releva pour se laisser choir dans le canapé en respirant profondément. Il rabattit sa capuche sur sa tête et ferma les yeux.

Il faisait partie de ces gens à grande capacité d'adaptation. Un caméléon. Il avait restreint au maximum ses relations sociales. Il savait

se donner l'apparence d'un homme banal si nécessaire. Par souci de normalité, il côtoyait de temps en temps une femme. Elle s'attachait souvent. Lui, il jouait. Expert en dissimulation.

Mais quand il était seul, il ne dormait pas comme la plupart des gens – dans un lit, nu ou en pyjama. Lui, il s'assoupissait dans le canapé ou dans le fauteuil. Parfois revêtu d'un peignoir, souvent tout habillé.

Ce qui passait alors dans sa tête ne variait pas. Toujours les mêmes images d'explosions, de sang, de chairs déchiquetées ou éparpillées. *Saloperies de lionceaux du califat !*

Des inconnus ou des amis, des frères d'armes. Des sœurs, un père, une mère.

Il passa la journée à ressasser inlassablement les mêmes idées, les mêmes faits, à élaborer de nouveaux scénarios.

Sa quête ne cesserait jamais. Il éradiquerait cette vermine et sa famille proche. Une mission sans fin. Le cancer Daech avait infecté l'ensemble des organes de la société. Personne ne semblait s'en rendre compte. Lui, il savait. Il a vu puis subi. À son tour maintenant de prendre les choses en main.

Youssef était orphelin. Pas le cas de Moussa ni d'Omar.

En attendant le rapatriement du quatrième Ashbal, il allait s'occuper des familles des deux précédents. La douleur de perdre un enfant était terrible et source d'envie de vengeance.

Si les lionceaux du califat, de jeunes enfants, étaient des armes à retardement redoutables, qu'étaient prêts à accomplir les parents, des adultes ? Leurs possibles exactions sur le territoire seraient plus dramatiques encore. Mourir n'était pas un problème. Ils deviendraient des martyrs et se retrouveraient aux côtés d'Allah. Ne pas leur laisser cette possibilité.

Restait cette sensation désagréable d'avoir été repéré sur la colline. Il n'avait vu personne, mais son sens de l'observation et son instinct de chasseur l'avaient averti d'un danger proche. De toute évidence, ce

n'était pas la police. Elle l'aurait arrêté sur-le-champ. Flagrant délit. Pas de flic dans les parages. Non loin de lui, un autre chasseur.

Il ne s'était rien passé. Pas cette fois. Rester sur ses gardes et redoubler de prudence.

Check-point, aux portes d'Alep

Juillet 2012

L'Armée syrienne libre. L'ASL. Sous ce nom sont réunis des dizaines de groupuscules d'origines diverses. Autant d'idéologies et d'objectifs que de groupes. Difficile de parler d'unité. Certains hommes sont venus défendre les civils, les manifestants pacifiques au départ. D'autres souhaitent mettre à terre le régime de Bachar el-Assad et instaurer une véritable démocratie. Mais on trouve aussi des factions islamistes modérées et des groupes salafistes avec une doctrine extrémiste.

En réalité, l'ASL est loin d'être une armée rebelle centralisée et se révèle davantage un label. Se placer sous l'étendard ASL signifie être anti-Bachar.

Avant de partir de l'exploitation paternelle, j'ai déchiré le courrier de l'armée régulière. À ce moment, mon objectif était clair : participer à la démocratisation de la Syrie. Rendre aux Syriens la liberté à laquelle ils avaient droit.

Une utopie ?

Sur le terrain, les informations nous parvenaient de façon disparate et étaient souvent contradictoires. Les premiers mois je me suis même demandé ce que je venais faire ici et à quoi j'allais servir.

J'ai rejoint une unité présentée comme religieusement neutre où les laïcs étaient tolérés. Cette définition me convenait. Comme je parle couramment trois langues – l'arabe, l'anglais et le français –, on m'a mis de faction au check-point d'une des entrées d'Alep. Nous étions plusieurs groupes de trois hommes à nous relayer. On arrêtait les voitures, vérifiait les cartes d'identité, les passeports et les cargaisons. Mais on était face à un problème de taille. On ne savait pas qui on devait laisser passer ou refouler. On jouait les durs. Avec mon SVD, j'impressionnais. J'étais souvent le premier à arrêter les véhicules. Canon vers le bas ou levé suivant la vitesse à laquelle arrivait la voiture ou le camion. Suffisamment dissuasif pour faire ralentir les arrivants.

On demandait alors aux occupants pour quelle raison ils entraient dans la ville. La plupart du temps, on se trouvait devant des paysans et des commerçants qui apportaient nourriture et denrées diverses.

L'ennui de la routine.

Cela devait changer un jour.

Un camion bâché arrive lentement vers notre groupe. Il s'arrête. Du bout de mon fusil, je tapote la portière du conducteur.

— Papiers du véhicule, s'il vous plaît.

Je perçois des gouttes de transpiration perlées sur les tempes du chauffeur. Il tend les documents. Je lui demande sa carte d'identité ainsi que celle de sa passagère. Ils s'exécutent.

Je ne le sens pas ce type. Une simple intuition, ou bien l'envie de moins m'ennuyer.

— Que transportez-vous ?

— Des fruits. Je les vends sur le marché. Je suis exploitant agricole.

— Descendez et soulevez la bâche. Je jette un œil.

À l'arrière du camion, des cageots de melons. Un gag.

— C'est votre culture ?

— Oui. Je suis paysan. La récolte de ce matin.

— Et derrière ces cagettes ?

— Uniquement des melons. Le camion en est plein.

Je me recule et observe les roues arrière. Les suspensions sont plutôt écrasées. Bizarre. Les melons sont lourds quand ils sont mûrs, gorgés d'eau, mais là, ça ne colle pas. Le poids ne correspond pas.

— Et vous me dites que vous avez des... Comment vous les appelez déjà ?

Du coin de l'œil, je vois dans le rétroviseur côté conducteur que la femme vient de se mettre au volant. Pas bonne, l'ambiance.

— Des fruits, c'est bien ce que vous m'avez dit ?

— Oui, comme vous pouvez le constater. Des melons. Des fruits, oui.

Je recule et relève mon fusil à hauteur d'homme.

— Déplacez les caisses. Je veux voir ce qu'il y a derrière.

— Vous me faites perdre mon temps, soldat. Si je rate l'heure d'ouverture du marché je vais me retrouver avec ma marchandise sur les bras.

J'appelle mes deux camarades d'armes.

— On vous donne un coup de main. On fait vite.

Deux rangées de melons. Derrière, ce ne sont pas les mêmes cagettes mais des caisses marquées du sceau de l'armée de Bachar.

En une fraction de seconde, la femme démarre et appuie à fond sur l'accélérateur. Des cageots nous tombent dessus et nous déstabilisent. L'homme se met à courir à sa suite comme un dératé.

L'un de mes camarades arme sa kalachnikov. L'autre hurle :

— Tire pas ! Ce camion est bourré de munitions et peut-être d'explosifs !

Il abaisse son arme tandis que je saisis mon fusil et l'épaule.

Le véhicule est déjà au moins à deux cents mètres. Dans cinquante mètres, il prendra le virage du bout de la rue.

Je bloque ma respiration et appuie sur la queue de détente. Le pneu arrière droit explose. La douille s'éjecte. Je tire une deuxième fois. Pneu gauche pulvérisé. Le camion s'immobilise en travers de la route.

La femme descend et court à son tour.

Je vise. Une brève hésitation. Je n'ai jamais tiré sur personne et encore moins dans le dos. Je sens affluer l'adrénaline dans mes veines. Me concentrer comme j'ai appris.

La balle lui traverse le mollet droit. La femme s'affale sur le sol.

Léger décalage vers la gauche. J'ai l'homme au centre de ma lunette de visée. J'abaisse légèrement mon arme et tire une quatrième balle. Je vois une gerbe de sang gicler de sa cuisse.

Fin de l'histoire.

Plus tard dans l'après-midi, je suis convoqué dans les quartiers du chef de l'unité.

Devant lui, je me tiens droit, les mains dans le dos.

— Tu t'appelles Kasswara Berger ? Double nationalité ? Franco-syrien ?

— Oui, lieutenant.

— Pourquoi as-tu douté de la cargaison ? Ce camion alimentaire n'est pas le premier à passer ce check-point.

— Le conducteur se disait exploitant agricole. Moi aussi, je l'ai été. Ma famille cultivait justement des melons et des pastèques. Or deux choses ne collaient pas. Les melons n'étaient pas mûrs. On ne vend pas sur un marché des produits qui n'ont pas atteint une bonne maturité. La seconde est plus simple. Il m'a dit qu'il transportait des fruits. Mais les melons sont les légumes, mon lieutenant.

Il sourit.

— Bien vu soldat. J'ai une autre question. L'un de tes camarades a failli tirer à la kalach. Le véhicule aurait pu exploser. Bien lui en a pris de se raviser. Toi, tu n'as pas hésité à épauler ton fusil. OK, je connais le SVD, une arme d'élite. Mais ce n'est pas parce que tu en possèdes un que tu sais t'en servir.

— J'ai effectué mon service militaire au sein d'une section d'élite dans l'armée régulière. Il paraît que je suis un bon tireur.

— Il me semble, oui. Je préfère que tu sois maintenant de notre côté.

— J'ai choisi de défendre la liberté, mon lieutenant.
Dès le lendemain je suis affecté dans une unité de combat.

*Azaz, à 5 km de la frontière turque,
à 30 km au nord d'Alep
Juillet 2012*

— Tu dois faire tes preuves.

En cette fin d'après-midi de juillet, je suis accueilli avec cette phrase par le capitaine Abou Rached. Un plan de la ville d'Azaz est étalé sur une planche posée sur des tréteaux au centre d'une tente. La chaleur a à peine baissé. Malgré un simple tee-shirt sous ma veste militaire ouverte, je ruisselle.

— Rares sont les snipers dans nos unités. Et quand on en a, ils tiennent pas longtemps. En face, il y en a des bons. Ça se finit souvent en duel. Je ne veux plus de ces pratiques dans mon unité. Nous ne sommes pas dans un western. Nous menons une guerre. Alors, tu vas assurer. T'as pas le choix. Nos gars comptent sur toi, sur vous.

Il relève la tête et attend notre assentiment. Effectivement, nous ne sommes pas beaucoup. Seulement deux en face de lui. Je ne connais pas mon alter ego, mais il possède la même arme. Il est plus âgé. Lui aussi a choisi son camp.

— Toi, Ali, tu arrives par l'entrée est et toi, Kasswara, par le sud, juste après des tirs d'artillerie. Vous connaissez notre puissance de feu dans le domaine. Pas terrible. Juste de quoi donner un coup de stress

à la bande à Bachar. Selon nos renseignements, les troupes adverses sont peu nombreuses et démotivées mais, acculés, ils vont défendre leur vie. Donc, par principe, ils sont dangereux. Même avec un drapeau blanc entre les mains, on ne leur fait pas confiance.

J'écarquille les yeux. Je n'ai jamais tué personne. Alors tirer sur un homme désarmé, je n'ose pas l'imaginer. Le capitaine perçoit mon hésitation.

— Ton baptême du feu, petit ?

— Oui, capitaine.

— Tu verras, demain soir, tu ne seras plus le même homme. Si tu reviens... La seule chose que je te demande, c'est de penser à tes camarades d'armes. Ils comptent sur toi pour nettoyer le passage. Ensuite, tu sauves tes fesses et tu fais ton possible pour rester vivant.

Je ravale ma salive.

Ali me tapote l'épaule.

— Tu le feras. T'as pas le choix.

Le capitaine me montre le parcours à emprunter et le point à défendre. Plusieurs ruelles où je serai suivi de près par le gros de la troupe. Nous serons vulnérables. Puis, différents petits immeubles à nettoyer. Mon objectif est d'atteindre la mosquée Hajj Fadehl Kilno.

— De l'un des minarets, tu auras une vision parfaite de la situation. Nos hommes arriveront par cette rue. Tu la sécurises du haut de ton promontoire. Mais cette position est à double tranchant.

— Oui. Je vois. De là, je cible loin mais je n'ai pas vraiment de porte de sortie. Si les gars d'en face disposent d'une arme lourde ou d'un lance-roquettes, je serai une belle cible.

— Chaque mission a sa part de risques. Nous sommes en guerre, ne l'oublie jamais. Comme toujours, il y a des dégâts des deux côtés. J'espère que tu n'en feras pas partie.

— Merci, capitaine.

— On vous a à chacun préparé une carte du secteur. Mémorisez-la. Demain vous n'aurez pas le temps de la regarder quand vous serez sur

zone.

Ma première nuit avant un combat. Elle va être difficile. Moi qui ne fumais pas à l'exploitation, je grille cigarette sur cigarette. Je démonte et remonte plusieurs fois mon arme. J'ai peur pour ma vie mais pas seulement. Les gars comptent sur nous, sur moi, pour rester vivants. Une lourde responsabilité. À cet instant, je ne me sens pas en capacité de l'assumer. Mes mains tremblent, comme l'ensemble de mon corps. Je me frotte le visage à plusieurs reprises pour me détresser.

Ma mission est de protéger mes camarades. Mais j'ai la frousse. Terriblement peur de mourir.

Ali me rejoint devant ma tente. Il tient une demi-bouteille d'arak. Il me tend un verre.

— Tu en veux un ?

— Non, merci.

— Ta religion te l'interdit ?

— Non. Mon père est chrétien et ma mère musulmane. Avec mon père et mon frère, nous avons vidé quelques verres le soir, à la fraîche. Je n'ai jamais vraiment prié un dieu. Et en ce moment, je sais encore moins en qui ou en quoi je dois croire. Si je ne t'accompagne pas ce soir, c'est uniquement par peur de perdre ma lucidité pour demain.

— J'ai dit la même chose la veille de mon premier combat. Mais, tu vois, depuis j'en prends un ou deux avant chaque mission. T'as raison, faut rester lucide mais la peur, c'est pas rien, hein ?

— T'as la frousse aussi ?

— Celui qui n'a pas peur avant un combat est déjà mort. Évidemment, j'ai la trouille. Cette mission n'est pas ma première mais à chaque fois, les sensations sont les mêmes. Je m'y ferai jamais.

Il me raconte qu'il a été des premiers combats. Avant que le colonel Riad al-Asaad annonce la création de l'ASL.

— Dès les premiers morts à Deraa, j'ai pris mon fusil et je suis venu soutenir les manifestants. Ils se faisaient tirer comme des lapins par

l'armée de cet enfoiré de Bachar el-Assad. Les gars, ils n'avaient pas d'armes au départ. Un carnage sans risque pour les militaires.

Il caresse son fusil.

— Avec ma Leila, j'ai fait du tir au pigeon. Et j'ai dézingué plusieurs gus se croyant tout permis.

— Leila ?

— Oui, le doux prénom de mon Dragunov. La plupart des snipers donnent un nom à leur fusil. Quel est celui du tien ?

— J'y ai pas pensé. Je devrais peut-être lui en trouver un.

— Tu fais comme tu veux. Si tu as cette arme avec toi, c'est que tu as gagné, comme moi, de nombreux concours de tir durant ton service.

— Exact.

— Elle est ton assurance-vie. Prends-en vraiment soin. Un impératif. Pas question qu'elle te lâche en plein combat. T'as quoi comme munitions ?

— Des basiques. Uniquement des 7,62.

— T'auras besoin des balles spéciales pour les tirs lointains. Demain, de ton minaret, elles ne seront pas nécessaires. Tu auras une vue dégagée sur trois ou quatre cents mètres. Les 7,62 sont suffisantes. Par la suite, il t'en faudra. Je sais où t'en procurer. On verra demain soir.

— T'es optimiste. Demain soir ?

— Si on ne se projette pas dans l'avenir, on a déjà un pied dans la fosse. Comme pour la peur qui ne nous quitte jamais et qu'on doit apprivoiser, il faut penser au lendemain, à la prochaine mission.

Il vide son verre et s'en sert un second.

— Jamais de troisième. Une règle que je me suis fixée.

Nous restons silencieux de longues secondes. Puis je lui pose la question qui me taraude depuis que je me suis engagé dans l'ASL.

— Je vais te paraître idiot ou puéril, mais ça fait quoi de tuer un homme, de retirer une vie ?

— Mouais, ta question est conne alors ma réponse va l'être. À chacun ses états d'âme. Tu auras la réponse quand tu tueras ton premier ennemi.

Ce truc qui se passe dans tes tripes est ultrapersonnel. Personne ne ressent la même chose.

Il pose son index sur ma tempe.

— T'as un boulot à faire, mec. Tu n'es pas là pour tuer des gens mais pour protéger et sauver tes compagnons d'armes. Ma réponse bateau te convient ?

Je souris mais ne suis pas rassuré pour autant.

— Repose-toi. Tu ne vas pas dormir, je le sais, mais couche-toi quand même. On se retrouve à l'aube.

Je vérifie une dernière fois mon fusil et prépare les chargeurs de dix cartouches que je range dans les poches de ma veste militaire. Je prends d'autres munitions dans mon petit sac à dos. Aucune idée du nombre de tirs que j'aurai à effectuer.

Je pense à mon frère. J'ignore où il se trouve mais je suis persuadé qu'on se reverra un jour ou l'autre. La question est de savoir où et quand.

Allongé sur mon matelas, je garde contre moi mon SVD. Mon seul ami du moment. Mon assurance-vie.

Lui donner un nom ? Pourquoi pas ?

Mon esprit s'échappe quelques minutes. Une heure peut-être.

« Nour ». Je nomme mon fusil du prénom Nour. « Lumière » en arabe.

Effectivement, les tirs d'artillerie ne sont pas violents. Quelques immeubles à l'entrée de la ville sont endommagés. Une façon peu discrète de signaler aux troupes régulières que nous passons à l'offensive.

J'ai la trouille au ventre. Je vérifie une dernière fois mon arme. Chargeur de dix projectiles enclenché. À chaque tir, je compterai pour ne pas être pris au dépourvu.

Face à moi, une longue rue s'étend. Des gravats sur les côtés m'offrent de nombreuses planques. Ils sont encore fumants. Mon fusil devant moi, prêt à appliquer le viseur sur mon œil droit, j'avance accroupi. Aucun mouvement détecté.

Première pause après vingt mètres. Je me cache derrière un tas de pierres. Les hommes me suivent à bonne distance. Ne pas tomber dans le piège classique : on laisse passer l'éclaireur pour mieux surprendre le reste de la troupe.

Je me colle au viseur et balaie la scène. Vision sur une centaine de mètres. Aucun mouvement. Je sors de ma planque et me projette sur le monticule suivant. Pas le temps de l'atteindre. Coups de feu. Une série de balles me sifflent aux oreilles et se fichent dans le mur de béton derrière moi. Une arme automatique. Pas un sniper. Dois-je en être soulagé ? Je fais un roulé-boulé et me protège derrière un tas de briques. Les balles continuent à siffler au-dessus de ma tête. Mes camarades d'armes répliquent au jugé. Inefficace, mais ils me laissent

le temps de me mettre en bonne position. Je rampe et aperçois une fente entre les décombres de briques. J'y glisse l'extrémité de mon SVD.

Ils sont trois de l'autre côté de la rue dans un petit immeuble. Un dans l'encadrement défoncé d'une porte et deux autres au rez-de-chaussée, chacun à une fenêtre sans vitre. J'estime la distance à une vingtaine de mètres.

Dix balles dans le chargeur. Trois cibles. Je ne les distingue pas complètement. Ils sont là. Je le sens. Mouvements de leurs armes.

Plusieurs salves dans ma direction. Trop à gauche. Ils m'ont perdu de vue. Une chance.

Rien de divin dans mon geste. Aucune force surnaturelle ne guidera mes tirs. De simples cibles à abattre. Comme à l'entraînement. Tu ne fais aucun mal Kasswara. Respire. Concentre-toi sur ton objectif. Une cartouche est enclenchée dans la culasse. Pose délicatement ton index sur la queue de détente. Tu connais sa sensibilité. Un minimum de pression est nécessaire pour tirer. Ce sont tes réglages. Spécialement pour toi. Inspire et attends le bon moment. La cible sera bientôt visible. Ça se passe toujours de cette façon.

Une minute d'attente. L'homme de la porte se décale. Pas beaucoup mais juste assez pour que j'aperçoive l'une de ses jambes.

Un tir suivi d'un hurlement. La cible tombe sur le sol et devient parfaitement visible.

Tu la vois Kasswara. Elle est en carton-pâte ou en mousse. La tête pour finir le travail.

Deuxième tir et éjection de la douille.

Elle ne crie plus.

Je déplace Nour de quelques degrés. L'un des hommes quitte sa planque. Il va passer devant une nouvelle fenêtre.

Je suis le meilleur dans cet exercice. Cible mouvante. Devancer son déplacement. Elle se baissera mais elle sera suffisamment visible.

Troisième tir.

Elle n'a rien vu venir. Et elle ne saura jamais comment elle s'est retrouvée à terre.

Le dernier homme semble paniqué. On le serait à moins. Que va-t-il décider ? Rester là et être rapidement entouré d'ennemis ? Tenter sa chance et sortir ? Pourquoi pas ?

J'anticipe et l'attends à la porte. Je vois l'extrémité de son arme. Il hésite. Je temporise. Ne pas se précipiter. Je suis le chasseur et il est la proie. La peur est de son côté, elle est mauvaise conseillère.

Il ose.

Quatrième tir.

Son épaule gauche explose sous l'impact. Il lâche son arme et s'écroule. Il se tord de douleur mais il n'est pas mort.

Lui, je le perçois comme un être humain. Il bouge. Il crie. Il est blessé mais vivant. J'ai blessé un homme et descendu des cibles.

J'observe la rue à travers la lunette de Nour. Les lieux paraissent calmes. Peut-être une ruse, ou bien simplement un avant-poste de défense. Je patiente plusieurs secondes. Mes camarades d'armes attendent mon signal.

Je rampe sur cinq ou six mètres. Rien ne se passe. Je visualise l'immeuble à visiter. Tout proche.

Je me relève et cours en restant penché le plus possible. Pas de tir. J'atteins l'entrée. Rester dehors, observer le hall et risquer d'être vu, ou foncer à l'intérieur et être accueilli par des hommes préparés à me recevoir. Pas le temps de choisir. Je m'y précipite.

Mes yeux s'adaptent à la faible luminosité. Personne dans le hall. L'œil collé au viseur, j'attaque l'escalier en promenant le canon de Nour de droite à gauche.

Tu as tiré quatre fois. Restent six cartouches dans le chargeur. Ne perds pas le fil de ton décompte. Ta vie en dépend.

Premier étage. Personne. Je monte au suivant.

J'entends un tir à l'extérieur. Il n'est pas dans ma direction. Le son caractéristique d'une kalachnikov. Je m'approche d'une fenêtre. Plus

de vitre. Elles ont été soufflées par les obus d'artillerie.

L'un de mes compagnons vient d'achever l'homme que j'ai blessé. J'ai un haut-le-cœur.

Ce n'était pas nécessaire. Pourquoi cette haine ?

Une erreur. Ne jamais se mettre délibérément à découvert.

Une seule balle. Elle me rate d'un centimètre mais accroche l'encadrement en béton. Des éclats me lacèrent la joue. D'autres ont été stoppés par mon casque. Ma peau me brûle. L'adrénaline coule à flots dans mes veines et fait fi de ma blessure légère. Par réflexe je m'accroupis sous la fenêtre.

Un seul coup. J'ai reconnu le bruit du SVD. Un sniper n'est pas loin mais ce n'est pas un excellent tireur, sinon je serais mort. Une ou deux secondes à cet endroit, cela aurait dû lui suffire pour effectuer ses réglages.

J'observe l'impact dans le béton. Le tireur est plus haut. Deux étages au-dessus. Pas vraiment de face non plus. À gauche. Au bout de la rue.

Je prends le miroir logé dans l'une de mes poches et le pince dans la tige télescopique. Un truc vieux comme le monde. Voir sans être vu. Mes camarades ont dû se planquer. Ils attendent que je fasse le travail pour lequel je suis entraîné.

Je lève lentement la tige, la guide et la tourne vers l'endroit où mon ennemi doit se trouver. Le soleil ne donne pas dans ce coin de la ville à cette heure-ci. Je ne risque aucun reflet.

Prends ton temps Kasswara. La patience est ta plus belle amie. En face, il le sait également mais tu es le meilleur. On te l'a si souvent dit. Crois en toi.

Troisième fenêtre en partant de la gauche. Quatrième étage de l'immeuble qui fait le coin au bout de la rue. Une ombre. Le vitrage est en place mais n'est en aucun cas une protection.

Tu n'es pas patient mon ami. Tu as peur parce que tu te sens seul. Pourtant, un tireur d'élite l'est toujours. On ne te l'a donc pas appris durant tes classes, camarade ?

Il s'est collé dos au mur de la pièce. Je ne l'aperçois plus. Pour lui aussi, je suis invisible. Je pose mon miroir sur le sol et reprends ma Nour.

Peu de solutions s'offrent à lui. Descendre de l'immeuble et tenter de fuir, ou bien revenir à la fenêtre et risquer une nouvelle attaque.

Mon intuition me dit que ce sera la deuxième option. Je me lève lentement et vise la fenêtre. Je respire doucement et attends. De longues secondes s'écoulent.

L'ombre s'approche.

Cinquième cartouche.

La vitre vole en éclats et l'ombre disparaît. Je l'ai touchée au-dessus du thorax. Je le sais.

Je finis la visite de mon immeuble et j'enchaîne avec les deux suivants. Personne. J'en suis soulagé.

Je suis trempé de sueur. La peur se mélange à la chaleur. Je me sens épuisé alors que je n'ai pas atteint mon objectif. La mosquée Hajj Fadehl Kilno et son minaret.

Les trois hommes et le sniper réunis en escouade sont les prémices de ce qui nous attend. La prise d'Azaz ne sera pas chose facile. Nous ne sommes pas dans une guerre classique où de grosses unités se font face et s'affrontent à coups de mitrailleuses lourdes et de chars. On prend un bloc d'immeubles puis un autre. Ça nous demandera des heures ou des jours si nécessaire mais on y arrivera.

La force de l'autopersuasion.

Pas le temps de cogiter. La mosquée est en vue. L'un des points stratégiques de la ville.

L'atteindre ne paraît pas difficile. De multiples planques s'égrènent sur le trajet. Je passe d'un tas de pierres à un monticule de briques.

Je ne vois personne et n'essuie aucun tir. Trop beau pour être vrai. Les hommes de Bachar el-Assad ont peut-être déserté la ville. Une tactique pour mieux la reprendre ensuite. Une guérilla.

La mosquée est en piteux état. Sa façade avant est éventrée. Une partie de l'édifice est à terre, défoncée. Quel que soit le dieu auquel

on croit, il ne semble pas prêter une grande importance aux monuments dressés en son honneur.

Pas le moment de dissserter.

J'attaque l'escalier menant en haut du minaret. Je suis stoppé aux trois quarts par un éboulis. Des fentes d'aération en forme de meurtrières sont suffisantes pour défendre une grande partie de la place.

Cinq balles dans mon chargeur avant de le changer.

N'oublie pas de compter.

Je perçois immédiatement des mouvements dans la rue d'en face. Une dizaine de soldats. Au loin, d'autres hommes s'étirent à la queue leu leu. Le véritable combat commence.

Tu es un élément parmi d'autres. Tu ne descendras pas l'ensemble des objectifs. Tu le sais. Les cibles peuvent être si nombreuses d'un coup que tu seras obligé de tirer en reculant. Pas bon. Sauve-toi à temps.

Je réfléchis. Cinq balles dans le chargeur. Pas suffisant. Je le retire, le range dans une poche et en remets un plein. On repart à dix.

Je ne vise pas le premier de la file mais le huitième. La panique s'installera dans le groupe. Ils ne sauront pas dans quelle direction aller. J'aurai le temps d'aligner les bonshommes en mousse.

Premier tir et premier homme au sol. Je suis en transe. Un deuxième, puis un troisième, puis encore un.

Tir au pigeon.

Des larmes coulent le long de mes joues malgré moi. Que suis-je en train de faire ?

Ton travail, Kasswara ! Ton travail ! Tu te bats pour la liberté du peuple syrien !

Non ! Je tue des gens, des Syriens ! D'anciens amis !

Les ennemis ripostent. Ils ont repéré ma position mais je suis particulièrement bien protégé. Les balles ricochent sur le mur du minaret. Une poussière de plâtre et de béton obscurcit ma vision. Je m'en moque. Je ne ressens plus rien.

Sixième cartouche. Il en reste quatre.

Je suis aveuglé par mes propres larmes.

Septième !

Un homme venu de l'arrière rejoint la tête du groupe décimé. Il est trop tard lorsque je lui prête attention. Ce qu'il a entre les mains n'est pas une arme automatique.

Je tourne mon fusil vers lui au dernier moment et tire ma huitième munition. Presque au jugé. Je l'ai raté mais je l'ai suffisamment déstabilisé. La roquette explose à un bon mètre au-dessus de ma position.

Le haut du minaret s'effondre sur moi. Je me jette dans l'escalier sans lâcher ma Nour.

Ne jamais se séparer de son fusil. Ton assurance-vie.

Je ressens une violente douleur dans la jambe droite. Je dévale une partie des marches sur le dos. La poussière m'envahit. S'il tire une seconde fois, je ne donne pas cher de ma vie.

Dehors les armes automatiques entrent en jeu. Mes camarades chargent à leur tour en crachant tout ce qu'ils ont.

Ce n'est plus ton affaire, Kasswara. Sauve ta peau maintenant.

Arrivé au bas de l'escalier, je rampe vers la sortie opposée aux combats.

Fuir n'est pas un acte de lâcheté. Rester aurait été un suicide. Tu auras de nouvelles occasions de te mettre en avant et de sauver les vies de tes frères d'armes. Mais pour cela tu dois vivre.

Je récupère un morceau de bois et m'appuie dessus, fusil en bandoulière. Restent deux balles mais si je suis pris au dépourvu je n'aurai pas le temps de réagir.

Je remonte difficilement la rue par laquelle nous sommes venus. Un groupe d'infirmiers attend.

Je suis pris en charge immédiatement.

Le diagnostic tombe rapidement. Aucun os cassé. Une belle entaille, assez profonde. Sûrement l'éboulement après l'explosion de la roquette.

— Tu t'en remettras vite, me dit-on.

Je suis envoyé à l'arrière sur une civière. Je n'ai pas lâché Nour.
Je la tiens fermement contre moi. L'infirmier a voulu me la retirer mais
il n'a pas insisté.

L'adrénaline s'échappe. Je redescends.

Je pleure parce que je viens d'ôter de nombreuses vies.

Je pleure parce que je suis toujours vivant.

Paris, septembre 2019

Florence Dutertre se blottit dans les bras de son amant.

— Bien dormi ? lui demanda-t-il.

— Des cauchemars.

— Tu as repensé à cet enfant ?

— Comment effacer ces images de mon esprit ? Tu ne peux pas savoir ce que c'est d'assister à l'exécution d'un gosse.

— Exécution ? Tu ne m'as pas raconté grand-chose hier soir.

— Trop difficile. J'avais juste envie de me sentir proche de toi. D'être réconfortée.

— Je ne t'ai posé aucune question. Je respecte tes émotions. Tu te souviens, en mars, tu m'avais parlé de la mort d'un gamin. Il s'appelait Moussa, je crois. Tu as pleuré mais tu n'as pas été très loquace à ce moment. Pourtant, parfois, il est bon de parler un peu. Ça soulage.

— T'es psy maintenant ?

— Pas du tout mais je sais écouter. Tu as souvent rapporté du travail ici et je ne t'ai jamais demandé quoi que ce soit.

— T'as sûrement raison. Parler me permettrait d'évacuer.

Il se redressa dans le lit.

— Écoute. Voici ce que je te propose. Je prépare un bon petit déjeuner et tu me racontes ce que tu veux. Je sais que tu es assistante sociale

auprès d'enfants. Jusqu'ici, tu as été plutôt discrète sur ton métier, alors je ne peux qu'imaginer.

— Je ne veux pas t'embêter avec mon travail.

— Au contraire. J'aimerais en savoir plus. Mon monde professionnel est aux antipodes du tien. Revenir sur terre me ferait du bien.

— OK. Je prends une douche.

Florence se leva sans pudeur et se glissa sous la douche.

Quand elle retrouva son amant, il était installé à la table du salon. Bonnes odeurs de café et de pain frais.

Elle respira profondément avant de se lancer.

— Mon métier est de superviser pour l'Aide sociale à l'enfance, l'ASE, le retour des enfants de djihadistes français, orphelins ou non.

— Ah... Désolé, Florence, mais je ne suis pas vraiment au fait de tout ça. Je n'ai pas la télé, tu vois. Cela dit, j'ai évidemment lu quelques articles de presse sur le retour des djihadistes. Mais pas sur les plus jeunes.

— Concernant les enfants, la presse n'en parle pas beaucoup. C'est un sujet délicat.

— Je suis prêt à t'écouter toute la journée s'il le faut.

— Je te fais un condensé. Tu dois savoir qu'en France, le débat sur le rapatriement d'enfants et de femmes parties faire le djihad en Syrie ou en Irak est assez virulent.

— Oui, en gros.

— Certains pensent que l'État devrait les laisser là-bas, dans des camps en Turquie, par exemple. D'autres prônent carrément l'exécution des adultes en oubliant que la peine de mort a été abolie non seulement en France mais aussi pour l'ensemble des citoyens français où qu'ils se trouvent. Bien que ce soient des ressortissants de chez nous, on abandonnerait à d'autres nations, comme à la Turquie ou à l'Irak, les décisions à prendre. Difficile pour notre gouvernement de justifier une telle politique. Un moment, une idée pas si idiote a germé : créer l'équivalent du procès de Nuremberg, en Irak par exemple. Un mégaprocès des djihadistes arrêtés avec des juges internationaux.

Une chimère. Impossible de mettre en place une procédure de cette ampleur. Tu me suis ? Nuremberg, tu connais ?

— J'ai été à l'école. Oui, je sais ce qu'est le procès de Nuremberg. Jusque-là, ça va.

— Mais laissons pour le moment le problème des adultes. Mon intérêt se porte sur les enfants. L'État a peu communiqué sur le sujet, néanmoins, sache que depuis 2016, des enfants sont déjà rentrés en France. Un nombre très faible en réalité par rapport à ceux restés dans les camps. Une procédure a donc été mise en place pour se prémunir de leur dangerosité potentielle.

— Des mêmes dangereux ? À quel niveau ?

— Je vais y venir. Donc, depuis 2016, des enfants sont revenus. Certains sont très jeunes. Ils sont nés là-bas et avaient encore des couches-culottes quand ils sont rentrés. Pas vraiment dangereux, ces nourrissons, mais plus on attend pour les rapatrier, plus ils grandissent. Des enfants comme Youssef sont nés en France puis sont partis avec leur mère et reviennent maintenant. La question est la suivante : dans quel état ? Pour tenter d'obtenir un début de réponse, ils sont systématiquement séparés de leurs parents et passent une visite médicale approfondie à l'hôpital pour un bilan d'urgence. Physique et psychologique.

— Ça a été le cas pour Youssef ?

— Un peu différent pour lui puisqu'il était orphelin. Mais sur le principe, ça ne change rien. De toute façon, il aurait été séparé de sa mère. Quant à son père, on ne le connaît pas. À l'issue de ce bilan, l'ASE prend les choses en main. On creuse l'histoire familiale. Pour ce faire, le tribunal compétent ordonne un placement provisoire de l'enfant dans une famille d'accueil volontaire. Qu'il ait ou non des parents ou une famille proche comme les grands-parents. Quand l'ensemble des données est collecté, un juge des enfants estime son degré d'intégration et statue sur son avenir.

— Intégration ?

— L'objectif est là. Intégrer ou réintégrer l'enfant. Cela sous-entend de le remettre dans le système scolaire, de le laisser dans une famille d'accueil en milieu ouvert, voire de le rendre à ses parents.

— C'est pas dangereux ?

— Pour les enfants de moins de sept ans, le problème semble ne pas se poser. Mais il y en a aussi de plus âgés, voire des ados.

— Il avait quel âge, ton Youssef ?

— Onze ans. Donc trop vieux pour être dédouané de toute mauvaise pensée. Lors de mon court entretien avec lui, il m'a montré comment il avait appris à compter : avec des balles, des chars et des bombes !

— J'imagine facilement le conditionnement.

— Impossible qu'il ait inventé une histoire pareille. Mais il m'a posé une question troublante : s'il se faisait sauter avec une ceinture d'explosifs en France, irait-il au paradis, auprès d'Allah ?

Son amant s'enfonça dans son siège. Son visage devint plus dur.

— Un même de onze ans qui pense à se suicider au milieu d'une foule. C'est ça son objectif : tuer des gens en masse ?

— Oui. Youssef était le prototype même d'un lionceau du califat.

— Ce qui veut dire ?

— Là, une soirée entière sera nécessaire...

Florence Dutertre jeta un œil à sa montre.

— Je dois aller au boulot. Ce soir, si tu veux bien que je revienne. J'apporte des vidéos et mon iPad. Je te montrerai.

— Je veux bien voir ça. Je suis particulièrement intéressé. J'ai déjà entendu ces termes de « lionceaux du califat ». J'imagine un peu à quoi ça correspond.

— Tu es sûrement loin de la vérité. Je te montrerai ce soir l'ampleur du problème.

— Une autre question : et la police ?

— Elle est perplexe et très embarrassée. À ma connaissance, Youssef est la troisième victime.

— Tu penses qu'il y en aura d'autres ?

— Je ne sais pas.

Florence écrasa une larme de son index.

Son amant se leva et la prit dans ses bras.

— Tu te fais du mal, Florence. Tu n’y es pour rien. Tu fais seulement ton travail.

Elle le serra très fort.

— Il a été tué sous mes yeux. Je ne peux pas enlever cette image de ma tête. Il avait onze ans. Seul un monstre peut faire une chose pareille.

Dixième cartouche. Plus de munitions. Ils sont de plus en plus nombreux à m'encercler. Des hommes squelettiques. Juste la peau sur les os. Leurs vareuses militaires sont déchirées. Leurs pantalons sont en lambeaux. Plus de lacets à leurs rangers. Mais leurs armes sont propres et chargées. Ils les lèvent en même temps, canons pointés sur ma poitrine. Je n'ai plus mon casque. Piètre protection. Je perçois leur index sur la queue de détente. À l'unisson. Décharge de plomb et de poudre.

Je suis mort. Mon frère Kamar est à mes côtés. Il sourit.

— Je te l'avais dit. Je suis le meilleur. J'ai hâte de te retrouver au combat. Tu ne feras pas le poids.

Haletant, je me redresse sur ma couche. Un cauchemar. Le premier. Avant, je n'en faisais jamais. La douleur à la jambe me ramène à la réalité. Je suis sous une tente, allongé sur un lit de camp. Pansement sur la joue et gros bandage autour du mollet. La blessure est profonde mais aucun os n'est atteint. Un bloc de béton du minaret.

Mon premier combat et je suis déjà sur la touche. Je suis un piètre soldat.

Je suis bon pour des jours de repos. Un sursis avant de repartir au front.

— Toc, toc. Le héros est réveillé ?

Immense sourire d'Ali.

— OK ? T'es réveillé la marmotte ?

— Oui, tu peux entrer. Je suis content de te revoir et surtout heureux de te savoir vivant.

— J'en ai autant à ton service, camarade. Dis donc, tout le monde parle de toi dans le camp. Tu as dézingué un paquet de soldats de Bachar.

Une montée de larmes. Difficile de cacher mon émotion.

— J'ai tiré sur des cibles. Comme à l'entraînement. Ce ne sont pas des hommes mais des cibles en carton-pâte et en mousse.

Ali s'assied sur le rebord du lit de camp et pose sa main sur mon front.

— T'as sûrement de la fièvre. Les bonshommes en mousse étaient armés. Le savais-tu ? Tu t'en es sorti et tu as sauvé de nombreux camarades.

Je ferme les yeux. *Des bonshommes en mousse, oui. Pas des humains. Non, pas des êtres vivants.*

— Tu te souviens du nombre de balles tirées ?

— Oui. Pas beaucoup en réalité. Cinq plus huit. Treize au total.

— T'as raison, c'est peu. Mais avec treize projectiles tu as envoyé dix ou onze hommes à terre. Pas mal pour une première mission.

— J'ai protégé mes frères d'armes.

Ali me touche une seconde fois le front.

— Tu n'as pas vraiment analysé la situation. Qu'as-tu senti dans tes tripes ? Hier, tu m'as demandé comment c'était, de tuer pour la première fois. As-tu maintenant la réponse ?

Je fais non de la tête.

— Mais si, tu l'as. Tu as ressenti des choses, là, au fond de ton bide, et là, dans ta tête. Tu ne le sais pas encore mais t'es un sniper-né. Tu es fait pour ce job.

— Non. J'ai simplement un don pour tirer juste.

— Tu te mens, Kasswara. Je sais de quoi je parle. Moi aussi, j'étais sur le terrain hier. Mon groupe et moi n'avons pas fait face à la même résistance. Mais j'ai tué. Moins que toi. Peu importe le nombre. Un seul

suffit. Dis-moi, Kasswara, qu'as-tu ressenti quand ton premier homme est tombé ?

— Je l'ai juste blessé.

— Et ? J'attends la suite.

Les larmes coulent malgré moi.

— Il hurlait. Il avait terriblement mal.

— Tu l'as achevé, n'est-ce pas ?

Je me frotte les yeux du revers de la manche.

— Il criait si fort.

— Ta deuxième balle t'a apporté le silence. Des flots d'adrénaline se sont déversés dans ton corps. À ce moment, ta vie était-elle en jeu ? T'es-tu défendu ou bien as-tu tiré parce que tu es fait pour ce boulot ? Tu es une machine avec des états d'âme. Évidemment, dans ta tête, il y a conflit. Le bien contre le mal, la vie, la mort, un ramassis de conneries pas fait pour nous.

— J'suis pas un tueur.

— Si ce mot t'angoisse, te déstabilise, trouve un palliatif qui te convienne mieux. Tu as le temps d'y réfléchir.

Je serre mon fusil contre moi. Il ne m'a pas quitté de la nuit.

— Je vois que tu as pris le temps de nettoyer ton arme. T'es un sacré perfectionniste, mon ami. Au fait, lui as-tu donné un joli prénom ?

— Oui, Nour.

— « Lumière ». Voilà un début de réponse. Un fusil d'élite, conçu pour que chaque balle tue, a le doux nom de « lumière ». Ça devrait t'interroger, Kasswara.

» Faut que j'y aille. J'ai un boulot à finir. Vérifier que des enfoirés de Bachar ne sont pas restés en arrière pour nous choper par surprise. Je pars nettoyer les immeubles pris hier. On n'a pas assez de monde pour sécuriser l'ensemble des bâtiments. Quelqu'un doit s'y coller. La routine.

Avant de sortir, Ali m'interpelle une dernière fois.

— Quand je reviens ce soir, j'aurai ma bouteille d'arak et deux verres. Pas question de la finir seul.

Je lève un pouce.

Dans la journée, le lieutenant de mon unité me rend visite. Il ne s'étend pas sur mes faits d'armes de la veille. Il me remercie simplement d'être en vie et d'avoir aidé mes camarades à prendre une partie de la ville. Elle devrait tomber entre nos mains dans la journée ou au plus tard demain.

— Où habitez-vous, soldat ?

— À Jisr al-Choghour. Une petite ville sur la rivière Oronte, au sud-ouest d'Alep. Mes parents y tiennent une exploitation agricole.

— Tu n'y es pas retourné depuis combien de temps ?

— Un an. Je n'ai donné aucune nouvelle.

— Ta blessure à la jambe va te permettre de les revoir. Ne crois pas qu'on nourrit un homme à ne rien foutre. Demain, on t'emmène dans le coin. Pas de combats dans cet endroit pour le moment. Une chance pour toi. On viendra te rechercher dans une petite semaine. Le temps de te retaper.

— Je vous remercie, lieutenant.

Le soir, Ali et moi vidons la bouteille d'arak. Nous ne parlons pas de fusils, de munitions, de tirs ni du nombre de morts. Pas le moment. L'alcool nous aide à fantasmer sur des femmes inexistantes mais qu'on aimerait connaître.

Le lendemain, en fin d'après-midi, la jeep militaire me dépose à l'entrée de l'exploitation. Deux cents mètres à pied de la maison. Je m'aide d'une canne taillée dans un morceau de bois trouvé dans les décombres d'Azaz. De l'autre main, je tiens mon étui en cuir. Un sniper ne se sépare jamais de son fusil. Nour ne me quitte plus.

Mon rythme cardiaque s'accélère à mesure que je m'approche. Un an sans donner de nouvelles. Comment vont mes parents ? Et mon frère ? Même s'il est dans le camp d'en face, il reste mon frère pour la vie.

Je longe le champ où des années auparavant je frimais devant Kamar. *Regarde mon talent, frérot !* À ce moment, je n'aurais pas imaginé remplacer les melons par des hommes. La conversation avec Ali m'a profondément troublé. Je ne sais pas quel message il a voulu me faire passer. Ou bien je refuse de comprendre.

Le champ est garni. Trop rempli. Je repère de nombreux légumes mûrs. Ils auraient dû être ramassés ce matin et vendus au marché. Je remarque un laisser-aller dans l'entretien des bordures, des abords des bâtiments. Pas le genre de mes parents.

Le camion pour le transport des melons et des pastèques est sous la remise. Mes parents sont dans la maison. Je monte les marches menant à la terrasse. Je cogne avec ma canne sur l'encadrement de la porte.

Une voix de femme m'interroge.

— Ton fils Kasswara, maman.

La porte s'ouvre violemment.

— T'es vivant, mon fils ! Vivant !

Elle appelle mon père.

— Kasswara est revenu ! Viens vite !

Nous nous enlaçons tous les trois. J'en ressens un immense bonheur.

— Mais tu es blessé, mon fils. Assieds-toi.

— Rien de grave. La blessure sera oubliée dans trois ou quatre jours. Aucun souci.

Je pose mon étui à l'entrée et prends une chaise.

Ma 'umi a un regard assassin pour mon paquet. Elle en connaît le contenu. Mon père lui demande de nous préparer un thé.

— Je suis heureuse. Tu es de nouveau parmi nous. On a besoin de bras, tu sais. La guerre n'est pas bonne pour nous.

— Je suis venu pour trois ou quatre jours.

— Pour repartir où ? me demande-t-elle.

Je respire profondément.

— Rejoindre mon unité.

— Ces groupes rebelles ! Des renégats !

La paix n'a pas duré longtemps. Ma mère n'a pas changé d'opinion.

Mon père non plus.

— S'il te plaît, femme. Ne parlons pas de ça. Savourons le retour de notre fils aîné. Quand tes sœurs vont revenir de l'école, elles vont avoir une sacrée surprise.

Je ne peux m'empêcher de demander des nouvelles de Kamar.

— Il va bien, me répond mon père. On a régulièrement des messages de sa part. Il est dans le sud du pays. Mais parlons de toi.

— Et de vous.

J'évite les sujets liés aux affrontements. Je n'évoque pas mon premier combat. Un pan de mur est tombé sur ma jambe à la suite de l'explosion d'une roquette. Aucun mensonge. Mais je ne dis pas tout. Je n'en éprouve ni le besoin ni l'envie.

— Et l'exploitation ? Comment se porte-t-elle ?

Mon père souffle. Je sens une forme de désespoir chez lui.

— La majorité de nos ouvriers sont partis. Juste après ton départ, des tensions sont vite apparues entre eux. Les pro- et les anti-Bachar. Comme dans l'ensemble du pays. Il nous reste juste deux employés. Ils sont trop vieux pour se battre. Nos terres sont en friche, sauf le champ qui longe la maison. Ta mère et tes sœurs font ce qu'elles peuvent pour vendre la marchandise sur le marché quatre fois par semaine.

— J'ai remarqué. De nombreux melons sont bons à consommer.

— Oui. J'espère qu'ils tiendront jusqu'à demain. Aujourd'hui, le marché est fermé. Fini le temps où nous pouvions nous y rendre chaque jour. Les gens ont peur. Moins de clients. Inutile de l'ouvrir tous les jours.

Mes sœurs arrivent de l'école. Quand elles me voient, elles lancent leur cartable et me sautent au cou.

— Attention, crie ma mère. Kasswara est blessé. Une brique ou un parpaing, un truc du genre.

Je ne relève pas son ironie. Si je lui avais dit que j'avais tué des hommes, des soldats de l'armée régulière de Bachar, qu'aurait-elle pensé ? Que j'étais un meurtrier, un assassin ? Que je mériterais un procès

et une condamnation à mort ? Je préfère qu'elle me prenne pour un trouillard, un lâche.

Je suis assailli de questions par mes sœurs. Elles veulent savoir comment se passe la vie dans une grande ville, si les gens sont gentils, s'il y a des méchants.

J'éprouve des difficultés à leur répondre. Elles n'ont pas conscience de ce qui se trame dans notre pays. Nous sommes au début d'une guerre civile. Personne ne sait où elle nous mènera. Une chose est certaine : le pire est à venir.

Je n'avais pas mangé de repas aussi bon et aussi copieux depuis de longs mois. Après le dîner, mon père m'attire sur la terrasse avec deux verres et une bouteille d'arak.

Je sors une cigarette.

— Tu fumes maintenant ? Ce n'est pas un reproche. Tu es adulte et je ne doute pas que tu as vécu des choses inracontables.

— Effectivement, je ne souhaite pas en parler. Nous sommes réellement en guerre, 'ab. Ce n'est pas un jeu. Si encore on luttait contre un véritable ennemi, mais en face, ce sont nos frères, nos amis. Des Syriens se battent contre des Syriens. On compte les morts de chaque côté.

— Ici, on ne sait pas grand-chose. Internet est coupé et ma parabole ne reçoit plus rien. Les seules infos viennent des médias officiels de Bachar el-Assad. Autant te dire qu'elles sont manipulées. À les entendre, les rebelles, comme vous êtes appelés, n'ont plus beaucoup de jours à vivre. Avant la fin du mois, la rébellion sera étouffée et les têtes des traîtres tomberont. Raconte-moi une version différente, s'il te plaît.

Je vois des larmes perler au coin de ses yeux.

— Les combats sont rudes, je ne te le cache pas. Mais nous avons déjà pris de nombreuses villes importantes dans le nord et le sud du pays. On parle de soixante mille hommes au sein de l'ASL. Ce n'est pas rien.

Mais ce sera insuffisant. On manque de tout. D'armes évidemment, mais pas seulement. On a besoin d'équipements et de logistique.

— Tes propos ne sont pas rassurants.

Je vide mon verre.

— Le plus inquiétant est le manque de cohésion entre les différents groupes constituant l'ASL. On verra la position des autres pays. Les États du Golfe se sentent concernés mais pas seulement. On pensait Mouammar Kadhafi indétrônable.

— Il a été tué par les révolutionnaires de son pays.

— Oui, mais si les Occidentaux avaient voulu le sauver, ils l'auraient fait. Je ne dis pas qu'ils ont commandité sa mort mais ils ne l'ont pas protégé non plus. Quelle position vont adopter les Occidentaux, les pays du Golfe vis-à-vis de Bachar el-Assad ? Je te donne un exemple. Sais-tu où se trouve la seule base navale militaire russe sur la mer Méditerranée ? Pour ma part, je l'ai appris depuis peu. On ne parle jamais de ces choses.

— Je l'ignore.

— À Tartous, sur la côte syrienne. Imagine un seul instant l'ASL gagner la guerre civile. Crois-tu qu'elle laisserait les Russes sur notre territoire ? Je ne sais pas si Poutine est un pote à Bachar, mais si ce dernier affirme à Poutine qu'avec lui au pouvoir, la sauvegarde de sa base militaire navale est assurée, le Russe a déjà choisi son camp.

— Et les Américains, les Européens, l'ONU ?

Je hausse les épaules.

— J'en sais rien. Pour le moment, j'entends pas grand monde. Ironie du sort, les armes que nous utilisons pour combattre les hommes de Bachar sont d'origine russe. Des kalachnikovs et, en ce qui me concerne, un SVD.

Un long silence s'installe entre nous. Chacun son verre d'alcool à la main. Mon père m'observe. Je le sens. Il finit par me poser la question qui le taraude depuis un moment.

— T'es pas obligé de répondre, fils, mais c'est quoi... enfin, je ne sais pas comment te le demander... c'est quoi la guerre ?

Je prends une longue inspiration.

— C'est la guerre, 'ab. Je n'ai rien à dire de plus.

J'ai le regard dans le vague.

— La guerre, c'est la peur, le sang et la mort. Mais aussi la camaraderie, le soutien. Je ne sais vraiment pas comment te l'expliquer.

Je me tourne vers lui et le regarde droit dans les yeux.

— As-tu posé cette question à Kamar ?

— Oui.

— Que t'a-t-il répondu ?

— La même chose. Pas dans les mêmes termes. Mais les sensations sont pareilles. Vous avez désormais le même regard.

— C'est-à-dire ?

— Celui d'hommes qui viennent de grandir brutalement en étant confrontés à des choses pour lesquelles ils n'ont jamais été préparés. Vous avez un regard dur. Vous avez perdu votre joie de vivre, votre innocence. Votre regard a croisé la mort.

— Un regard de peur.

De nouvelles larmes perlent aux yeux de mon père. Les miens sont secs.

Je vide mon second verre d'un trait.

— Je vais me coucher, 'ab. Je te souhaite une bonne nuit.

— À toi aussi.

Là, je n'en suis pas certain.

Je me réveille plusieurs fois durant la nuit. Je suis trempé de sueur. Des cauchemars à n'en plus finir. Je suis sur le point de mourir, sans aucune possibilité de m'en sortir. Au moment où les armes crachent leurs projectiles mortels, je me redresse, le souffle coupé. Mon cœur s'emballe et je mets plusieurs minutes à reprendre ma respiration.

Un seul combat et mon esprit est déjà fortement perturbé. Je dois apprendre à maîtriser mes émotions. Prendre du recul. Analyser la situation. Des bonshommes en mousse ? Foutaises.

Je m'assieds sur le rebord du lit et prends mon visage entre mes mains. Mon étui en cuir est sur le sol, à mes côtés. Je n'ai pas dormi avec Nour dans les bras. Pas nécessaire ici. Mais elle n'est pas loin.

Je me remémore les propos d'Ali. *Tu ne le sais pas encore mais tu es un sniper-né.* Je n'ai éprouvé aucun plaisir à tuer. Non ! Aucun !

Je pose l'étui sur mon lit et l'ouvre. Mon Dragunov est en place, propre. Je caresse sa crosse en bois. Elle est chaude. La lanière pour le porter en bandoulière est bien ajustée. Le canon est froid, le chargeur plein mais non enclenché.

En un éclair, je saisis l'arme, engage le chargeur puis une balle dans la culasse. J'épaule le SVD et fixe mon œil directeur au viseur. Je tourne dans ma chambre, pivote sur moi-même. L'index sur la queue de détente, prêt à faire feu.

Allez ! Montrez-vous ! Bande de salopards ! Sortez de votre cachette. Je vous trouverai, où que vous soyez, vous serez dans ma ligne de mire.

Aucune chance de vous en sortir. Fini de hanter mes nuits. Je vous crèverai tous ! Vous entendez ! Je vais vous crever !

Je me mets à plat ventre et observe le dessous de mon lit. Personne. Je me redresse et, du pied, j'ouvre la penderie sans que mon œil quitte le viseur. Aucun ennemi.

Je suis trempé mais je n'ai pas peur.

Ce sont eux les peureux, les tueurs de mes frères d'armes ont peur. Ils se sont planqués mais je les trouverai et je les descendrai l'un après l'autre. Pan ! Une balle. Pan ! Une deuxième. Il m'en reste huit. Suffisant pour les envoyer tous de l'autre côté.

En refermant la porte de l'armoire alourdie d'un grand miroir, je tombe sur le reflet de Kamar. Vêtu de son uniforme de l'armée régulière, il lève lentement son fusil dans ma direction. *Tu vas mourir, mon frère.* Le traître. La bouche du canon s'agrandit. Le bout de la lunette se déforme. Je vois son œil au centre de la croix. Kamar rit. Flash. L'ogive sort du fusil au ralenti. Bouger. Ne pas rester dans la ligne de mire. Tétanisé, je n'esquisse aucun mouvement.

Je m'écroule. Mon sang coule dans mes cheveux et le long de mon cou. Aucune souffrance. Sensation de mourir lentement.

La douleur à ma jambe me ramène à la réalité. Face à moi, le miroir de la penderie. Mon image. Je suis torse nu et ruisselant de sueur. Kamar est parti. Les démons ont fui ma chambre.

Je baisse Nour et regarde mon reflet. Je me fais peur. Les cheveux hirsutes, les joues creuses. Des cernes noirs me mangent le visage.

Je me calme.

Une seconde d'hésitation avant de mettre mon fusil en sécurité. J'éjecte la balle de la culasse et la replace dans le chargeur. Je dépose le tout dans l'étui.

Mes mains tremblent.

Je respire profondément.

Une douche s'impose. J'ai de la chance : une salle de bains est directement accessible depuis ma chambre à l'étage. Je reste sous le jet d'eau plus longtemps que nécessaire. Un bien fou. Que suis-je devenu ? La seule solution est de repartir rapidement à la guerre. J'y trouverai les réponses. Un seul combat n'est pas suffisant pour connaître mes capacités de tireur. J'ai eu de la chance.

Je suis heureux de découvrir des vêtements propres dans la penderie. Mes parents ont laissé ma chambre en l'état. Une façon pour eux d'espérer mon retour. Ici c'est chez moi. Je saisis le message.

J'entends des bruits au rez-de-chaussée. J'ai envie d'un bon petit déjeuner. Après avoir refait le bandage de ma jambe et retiré le pansement sur ma joue, j'ouvre la porte du palier.

Je reconnais l'une des voix. Mes parents ne sont pas seuls. Mon frère Kamar est là. Pas un rêve ni un cauchemar, cette fois.

Je descends les marches.

Il lève la tête lorsqu'il m'aperçoit dans l'escalier. Pas un sourire mais un rictus de dégoût. Mon père me voit également.

— Viens t'asseoir avec nous, Kasswara. Kamar nous fait la surprise de sa visite.

Je m'approche lentement. Je m'en veux d'avoir laissé Nour dans ma chambre. Je ne vois aucune arme à côté de Kamar. Peut-être en a-t-il une à la ceinture ?

Mon frère est assis à l'extrémité de la table. Je prends une chaise à l'opposé, le plus loin possible de lui. Je pose mes mains à plat sur le revêtement en plastique. Je le fixe droit dans les yeux. Deux prédateurs sur le même territoire.

Mon père sent la tension entre nous.

— Vous êtes sous mon toit. Dans cette maison, on a des règles de bonne conduite et vous êtes tenus de les respecter.

Ma mère entre dans la pièce avec un plateau de fruits frais, du pain chaud et une bouilloire fumante. Elle hésite une seconde.

— Je suis heureuse que vous soyez réunis ici, chez nous, chez vous.
Sa voix est tremblante.

— Moi aussi, dis-je. Je suis content de te revoir, mon frère.

— Je ne pensais pas que tu nous ferais l'affront de revenir à la propriété. Les traîtres n'ont rien à foutre dans cette maison.

Mes mains se crispent sur la toile en plastique.

Mon père n'attend pas ma réaction. D'un coup de poing rageur sur la table, il nous fait sursauter.

— Vous êtes frères ! Mes fils ! Sous mon toit ! Pas de provocation. Mangeons ensemble.

— J'ai pas faim, souffle Kamar.

— Tu manges quand même, parce que je te le demande. Ton père te l'ordonne.

Sans me quitter des yeux, mon frère prend un morceau de pastèque et une tasse. Je l'imité. Ma mère s'assied à son tour. Elle tente un sourire.

— Vos sœurs sont à l'école. Quand elles vont rentrer, elles auront une belle surprise.

— Je ne crois pas, coupe mon frère, Kasswara est sur le départ. Il finit son thé et il se tire.

— Je n'ai d'ordres à recevoir de personne, et encore moins d'un gars comme toi. Si ma présence te dérange, à toi de quitter ces lieux. Et vite fait.

Il pose ses mains devant lui.

— J'ai pas peur de toi ! Il n'y a plus de frères maintenant mais deux camps. Les bons, les soldats de l'armée régulière de notre président Bachar el-Assad, et les mauvais, les rebelles, les traîtres.

Je me lève d'un bond. Mon père fait de même et me bloque les épaules.

— S'il te plaît, Kasswara. Pas dans cette maison.

— OK, 'ab. Par respect pour toi et maman. Je monte prendre mes affaires et tu me laisses passer un coup de fil pour qu'on vienne me

chercher mais, si tu ne veux aucune histoire, mon frère ne doit pas être dans mes pattes quand je redescends.

— Je suis le seul à décider qui reste et part de ma maison.

— Ce temps est révolu, 'ab. Tu ne t'en aperçois peut-être pas de ta ferme mais le pays est en guerre. Des amis, des frères se battent dans des camps différents. C'est ainsi. La haine s'est installée. Avec Kamar, tu en as la preuve.

Mon frère se lève, les poings sur les hanches.

— La haine ? Elle vient d'où ? Prendre les armes contre son pays, son gouvernement.

Je ne le regarde pas et reste concentré sur mon père.

— Dis-lui de se taire, 'ab. Je monte, je passe un coup de téléphone et je pars. Mais qu'il ne soit pas dans la salle quand je redescends. Un bon compromis.

Je sors Nour de son étui, installe un chargeur plein et enclenche une balle dans la culasse. Je la mets en bandoulière. Je sens la tension monter dans mes veines. J'ai vu les yeux de mon frère. Mon père a raison. Nous ne sommes plus les mêmes personnes. Nous avons joué ensemble, couru dans les champs. Nous avons eu des fous rires à répétition. Nous avons regardé les mêmes filles du village malgré nos trois ans d'écart. Kamar a toujours voulu être mon égal, voire me dépasser.

Si une haine s'est installée entre nous, au sein d'une même famille, où va notre pays ? Je connais déjà la réponse. La vie en Syrie ne sera plus jamais comme avant.

Lorsque je descends, Kamar n'est plus dans la maison. J'embrasse mes parents dans l'entrée. Ma mère pleure.

— Reviens nous voir dès que possible.

— Je te le promets, 'umi.

Mon père me serre très fort.

— Je suis désolé. La visite de Kamar n'était pas prévue.

— Comme la mienne, 'ab. Ne t'en fais pas. C'est pas si grave en réalité.

— Si. Je n'ai pas réussi à vous réunir.

— Il est trop tard maintenant, et tu n'y es pour rien. La vie nous sépare actuellement. Un jour, peut-être, elle nous rassemblera de nouveau.

— Je l'espère. À bientôt.

Je passe la porte d'entrée en sachant que je ne reviendrai pas. La vie – ou la mort – m'appelle ailleurs.

Je marche quelques mètres sur l'allée gravillonnée. Kamar, le dos appuyé contre le camion de transport des légumes, m'interpelle.

— Hé, frerot ! Tu m'appelais de cette façon quand j'étais petit, n'est-ce pas ?

Je ne réponds pas, ne me retourne pas. Je m'arrête simplement. J'évalue le délai nécessaire pour épauler mon fusil. Si Kamar me vise. Je n'aurai évidemment pas le temps de réagir.

— Oui, frerot. Un bail. On s'est perdus, Kamar.

— Non. Toi seul es responsable.

Je souffle mais ne bouge pas.

— Pars l'esprit tranquille, Kasswara. Nous sommes sur le territoire de l'exploitation. J'ai promis à nos parents de ne pas te tuer maintenant.

La pression monte d'un cran. Impossible de laisser passer une telle provocation. Je me retourne lentement. Nous sommes à trois mètres l'un de l'autre. Ma Nour est à l'épaule et son SVD à ses pieds. Un piètre remake de western des années 1970.

— As-tu entendu parler de la prise d'Azaz par les troupes de l'ASL ?

— Par des rebelles. Oui. Nous n'étions pas préparés, juste un revers vite oublié. Nous reprendrons cette ville.

— Tu as dû entendre parler d'un tireur d'élite d'exception.

Je vois le regard de mon frère changer.

Pourquoi frimer ? Je renouvelle mon exploit du tir aux melons d'il y a deux ans. Être le frère aîné. Le donneur de leçons.

Kamar a compris.

— La chance du débutant, Kasswara. Elle t'abandonnera un jour.

Il pointe un index accusateur vers moi.

— Prie Dieu pour que nos chemins ne se croisent jamais. Si un jour, je t'ai au centre de mon viseur, je n'aurai aucune hésitation.

— Laisse Dieu hors de cette histoire. Il a abandonné notre pays depuis longtemps. Un conseil, frerot, ne me rate pas.

Je reprends mon chemin. Je tremble. Pas la peur. Je le sais. Mais une énorme tristesse. En une nuit, je viens de perdre mes parents et mon frère.

Je retrouve la jeep à la sortie de l'exploitation.

Le chauffeur me demande comment les retrouvailles se sont passées. Je lui réponds par une autre question.

— Et Azaz ?

— Entre nos mains. Elle est sous notre contrôle. Je ne pensais pas revenir te chercher si vite. Nous avons de nouveaux objectifs. Te revoir parmi nous est une aubaine. Comment va ta blessure à la jambe ?

— Elle ne sera pas un souci. Je suis opérationnel. Et Ali ?

— Il t'attend avec enthousiasme.

Je lui tapote l'épaule.

— Allez. On rentre.

Sourire sur le visage du conducteur.

Je me laisse balloter au gré des routes défoncées.

Après mon premier combat, je n'étais plus le même homme.

Désormais, je suis véritablement différent.

Je caresse la crosse de Nour. Lumière.

Paris, septembre 2019

Florence Dutertre sonna à l'entrée de l'immeuble cossu. Son amant l'ouvrit à distance.

La porte de l'appartement était entrouverte en signe d'accueil.

— Ça sent terriblement bon chez toi.

Ils s'embrassèrent.

— J'ai pensé qu'un bon repas était nécessaire pour t'aider à reprendre le dessus. J'ai une très bonne bouteille de chianti au frigo. Repas italien, ça te va ? Je sais que tu aimes.

— Si j'ai pas le choix.

Il fit l'étonné.

— Tu ne m'as pas donné de directives.

— Je blague. Tu es un amour.

— Redis-moi ça, s'il te plaît. Le repas peut attendre. Il peut être réchauffé sans problème.

Elle se blottit dans ses bras.

— Oui, on le réchauffera.

Florence fut soulevée de terre et emmenée dans la chambre.

En peignoir, ils s'installèrent à la table. Florence sortit son iPad pendant que son amant servait le vin et le plat de pâtes aux quatre

fromages.

— Je vais être le plus claire et concise possible.

Sa façon de changer de ton quand elle parlait boulot était impressionnante.

— L'État islamique, comme de nombreuses organisations extrémistes et fascistes, a rapidement parié sur les enfants. Le devenir de Daech. L'endoctrinement est au centre de leur programme. Plus l'enfant est jeune, plus il est malléable. L'idée est de former une génération de jeunes soldats pour perpétuer l'idéologie extrémiste. Dans cette optique, Daech a établi des camps spéciaux d'entraînement pour mineurs. Les plus petits ont à peine quatre ans et les plus âgés seize. Après, ils sont considérés comme des adultes et peuvent monter au front.

» Je vais te montrer plusieurs vidéos. Les images sont de piètre qualité. La plupart ont été filmées avec un téléphone portable. Il va sans dire que ce que tu verras est introuvable aujourd'hui sur les réseaux sociaux. Elles ont été censurées et retirées pour éviter leur propagation.

— Comment les as-tu obtenues ?

— La plupart ont été saisies sur des téléphones de djihadistes repentis qui ont fui Daech. Ces anciens combattants ont été débriefés par un département spécial de l'ASL...

— L'ASL ?

— Oui, désolée : l'Armée syrienne libre. Elle combat le régime de Bachar el-Assad et l'État islamique.

— OK. Je situe.

— Donc des repentis ont été débriefés par l'ASL ou par les services turcs. D'autres vidéos viennent directement des bureaux de propagande de l'État islamique. Fais-moi confiance : tout est authentique, mais accroche-toi.

Elle pianota sur son iPad.

Une centaine d'enfants assis en tailleur sur le sol. Images de propagande. Scènes de combats menés par des soldats du califat. Chants à la gloire des combattants de Daech. Les enfants reprennent en chœur les paroles.

Florence Dutertre mit sur pause.

— Ces séances duraient plusieurs heures par jour. Regarde sur les côtés de ce plan. On voit, de manière furtive, un peu floue, des hommes armés. Ils circulent le long du groupe et veillent à ce que chaque gosse regarde où il faut.

Viennent ensuite de grandes déclarations et des slogans repris à l'unisson par les gamins.

— Comment des enfants peuvent-ils comprendre ce genre de discours ?

— Ils ne saisissent rien. La compréhension des gamins n'a en réalité aucune importance. Les enfants apprennent ces déclarations par cœur et répondent « Allah akbar ! », « Dieu est grand ! ». Un lavage de cerveau permanent.

Entre deux bouchées de pâtes et un verre de chianti, elle chercha d'autres vidéos.

Une salle de classe. Les garçons sont à genoux, coran ouvert dans leurs mains. Vêtus des mêmes habits blancs, ils se balancent d'avant en arrière et récitent à haute voix les versets les uns après les autres.

Terrain en plein soleil. Des enfants rampent sur le sol, passent sous des fils de fer barbelés, montent sur des palissades. D'autres démontent une kalachnikov, la nettoient, la remontent sous l'œil avisé d'un combattant.

Plan large sur la sortie d'un village enserré de murets et de terres désertiques. Un homme cagoulé, mains attachées dans le dos, est traîné de force et mis à genoux. Plan resserré sur un combattant, le visage caché par un chèche. Il lève son arme et tire une rafale en l'air. Sursaut de l'homme encagoulé. Le soldat de Daech pose son automatique contre le muret puis ôte la cagoule du condamné. Il lui saisit les cheveux et lui tire la tête en arrière. Son visage est visible à l'image. Un Occidental. Plusieurs enfants lui crachent à la figure et l'injurient. Le militaire leur ordonne de s'agenouiller devant l'otage. Il sort un long couteau de son étui à la ceinture. Il pose la lame sur la trachée de l'homme apeuré. Au moment où il lui tranche la gorge, les enfants hurlent : « Allah akbar ! »

Florence fit une pause et regarda l'assiette de son amant. Il n'y avait pas touché. L'appétit coupé.

— Je te suggère de manger un peu. La suite est plus délicate.

— J'ai une question, Florence. Et les parents ? Où sont les pères et les mères de ces gamins ?

— Je vais te répondre de façon détournée. En réalité, il existe deux types d'enfants dans ces camps. Les Syriens et ceux venus d'Occident avec leur mère ou avec leurs deux parents. Youssef était de ce dernier groupe. Il n'avait aucun souvenir, conscient du moins, de ses premières années en France. D'où la puissance du lavage de cerveau et de l'endoctrinement.

» Laissons pour le moment de côté ce groupe. Pour les autres enfants, on distingue, aussi, deux groupes. Les errants, des gamins livrés à eux-mêmes dans les rues parce que leurs parents sont soit morts, soit partis faire le djihad. Facile de les ramasser et de les attirer. Ce ne sont pas des enlèvements. De gros 4 × 4 circulent dans les cités. Le conducteur leur donne des cadeaux, de l'argent de poche, tourne en voiture dans la ville avec eux et leur promet une vie meilleure.

» Les autres sont retirés à leur famille. Les agents de la sécurité menacent les parents. S'ils s'opposent ou veulent reprendre leurs enfants, ils sont fouettés. Jusqu'à quarante coups. S'ils insistent, la menace est plus explicite : la mort pour s'opposer à la volonté d'Allah.

» Au départ, les enfants sont plutôt contents. Quant aux récalcitrants ou aux fuyards, on ignore ce qu'ils deviennent.

— On l'imagine facilement.

— Oui.

Florence Dutertre vida son verre et s'en resservit un autre.

— Si Youssef a vu de telles images, il est évident qu'il a vécu un véritable traumatisme. Il avait six ans lorsqu'il a suivi sa mère en Syrie. Il avait déjà acquis une conscience, savait distinguer le bien du mal. Impossible pour lui de rester neutre devant de tels actes.

— Désolé, Florence, mais j'en ai assez vu pour ce soir.

— J'en ai d'autres pour plus tard, si tu veux. Pour le moment, je t'ai montré rapidement les différentes phases d'endoctrinement. Les vidéos suivantes concernent les actions concrètes des enfants. Leur rôle actif. À ce stade, les gamins sont en formation. Ils n'ont pas prêté allégeance. Ils ne sont pas encore des Ashbals.

— Un autre terme pour nommer les lionceaux du califat ?

— Oui. Dans mon travail, je dois me poser la question suivante : ces gamins sont-ils dangereux, ou insérables dans notre société ? Concernant Youssef, s'il a vu ces images, il en a été traumatisé. Heureusement, tous les enfants qui rentrent de Syrie, d'Irak ou des camps turcs ne sont pas dans son cas.

— Je ne connais pas grand-chose aux enfants, mais je pense que chaque gosse est récupérable. Au moins jusqu'à un certain âge, non ?

— Youssef avait onze ans et ne se souvenait pas de son pays d'origine, de ses années d'école en France. Il comptait en bombes, en balles et en tanks. Les bases de son éducation française avaient-elles été détruites, ou si profondément enfouies qu'elles ne pouvaient plus réapparaître ? Est-ce qu'elles auraient pu reprendre le dessus sur les mauvaises ?

— Difficile de répondre, Florence.

— Et pourtant mon travail consiste à aiguiller la justice, l'État, dans sa décision à venir. Admettons que le processus s'inverse. Que le bourrage de crâne de Daech passe au second plan. Est-il possible qu'un élément traumatisant, une étincelle, je ne sais pas, puisse brutalement faire ressurgir le conditionnement passé ?

— Que veux-tu dire ?

— Et si, sur mes conseils, la justice remettait dans le circuit éducatif, dans des familles, dans la rue, des mômes potentiellement dangereux ?

Ali me serre dans ses bras. Je suis heureux de le retrouver. Ma vraie famille est avec mes frères d'armes maintenant.

Je remarque un bandage à son avant-bras gauche.

— Une égratignure. Le fils de salaud qui me tuera n'est pas encore né. Je te l'assure.

Les fanfaronnades d'un homme apeuré. Je sais désormais ce que la peur signifie. On doit l'apprivoiser sans l'ignorer.

— Elle ne sera jamais domestiquée et ne deviendra jamais une amie, mais garde-la à tes côtés. Elle nous rappellera en permanence notre vulnérabilité.

Les hommes de mon unité m'accueillent avec le sourire. Hier, ils sont montés au front sans tirs d'artillerie de barrage. Ne parlons même pas de soutien aérien. L'ASL ne possède pas d'avions. Les seuls que nous apercevons sont ceux de Bachar el-Assad. De vieux appareils mais, face à rien, ils sont redoutables.

Je vois le regard de ces hommes. Ils me perçoivent comme un sauveur. Je n'en suis pas un. Rien qu'un gars qui possède le don de tirer rapidement, juste et, désormais, sans états d'âme. J'ai éliminé de ma tête les cibles en mousse qui passent devant mon viseur. J'ai accepté qu'elles soient des hommes. Des ennemis. Ils sont dangereux. Mon unique objectif est de les rendre inoffensifs et, si possible, inertes. Le reste ? La vie, la mort ? Le bien, le mal ? Des questions à me poser quand je serai vieux,

en me balançant dans un rocking-chair sur la terrasse de la maison familiale, à regarder les melons pousser.

Les semaines suivant mon retour sont une série de victoires et de défaites. Nous nous enlisons. Des combats de rue pour prendre un bloc de maisons ou d'immeubles reperdu aussi vite. Je ne vois pas la cohérence de ces batailles. Mon boulot consiste à ouvrir une voie ou à protéger mes frères lors d'une retraite.

Je compte les balles. Elles font mouche quasiment à chaque fois. J'ai appris à me fondre dans le paysage, à prendre l'aspect de mon environnement. L'art du camouflage est partie intégrante de la réussite d'un tireur d'élite. Voir sans être vu.

Si le sol est formé de terre grise, je m'en recouvre entièrement. S'il est constitué de poussière de plâtre, je deviens blanc. Si la nuit est tombée, je suis noir, invisible.

Le soir, je n'additionne plus les munitions tirées dans la journée. Seulement dans le feu de l'action, pour ne jamais avoir un chargeur vide enclenché. Garder une réserve d'une ou deux cartouches au cas où je serais dans l'obligation de tirer par réflexe pour me défendre ou sauver une ultime vie dans mon unité.

Contrairement à d'autres snipers ou chasseurs de vie, je ne fais pas une encoche sur ma crosse à chaque cible neutralisée. Je ne suis pas fier d'ôter des vies, mais à chaque retour de mission je suis un peu plus endurci. Je ne tire pas pour sauver ma vie. Je me persuade que je préserve celles de mes frères.

Je commence à me mentir.

Ali a tenu sa promesse et m'a dégoté deux chargeurs de balles spéciales. Avec elles, je toucherai ma cible à plus d'un kilomètre. J'ai laissé tomber depuis longtemps mon anémomètre de poche. Jamais le temps de le sortir, de l'étalonner et d'en extrapoler les réglages pour la lunette de visée. Ali m'a expliqué comment anticiper la vitesse du vent et son éventuelle incidence sur le tir. L'expérience remplace la chance.

— La chance nous sauve la vie une fois. Une seule fois, Kasswara. Nous ne sommes pas des chats avec sept vies au compteur. On en a une seule. Aucune erreur n'est permise. Seule l'expérience nous sortira de situations délicates. Je t'ai appris quelques trucs utiles mais toi seul sais maintenant quoi faire. Une ou deux dernières choses encore : ne sois jamais sûr de toi. La suffisance, la sensation d'être immortel sont annonciatrices de ta perte. As-tu toujours peur de la mort ? Elle est en permanence à tes côtés. Elle te dira le chemin à prendre ou à éviter. Ne la sous-estime jamais sinon elle se fera un malin plaisir de te mettre en danger. Si un jour elle te quitte, tu ne seras plus humain. Tu seras un tueur sans discernement. Dès que je t'ai vu, j'ai su que tu étais un tireur d'élite-né mais pas un meurtrier de sang-froid. Ne le deviens jamais. Je serais déçu.

Je souris à ces dernières paroles.

— Je ne te décevrai pas. Fais-moi confiance.

Je ne le convaincs pas. Je le vois dans son regard. Il me tapote plusieurs fois l'épaule de sa main calleuse et me souhaite une bonne nuit.

Elle n'est pas sereine. Au contraire. Les cauchemars sont de retour. Je suis entouré de visages déformés par les explosions. Des hommes ensanglantés s'avancent vers moi, me demandant de les aider. Je ne peux pas. Ils sont morts. Je le sais. Mes balles leur ont perforé le crâne. Mes ennemis viennent me hanter. Ils profitent de la nuit, de mon relâchement pour se venger.

Au milieu de la foule de zombies, je perçois l'éclat du miroir d'un viseur. La peur me tétanise. Impossible d'effectuer le moindre mouvement, le plus petit retrait. S'ensuit l'éclair d'un tir. Aucune douleur mais je sens la vie me quitter. Le tireur baisse son arme. Kamar a un rictus de mépris. Encore lui... Toujours lui.

— *Je t'avais prévenu, mon frère, ne sois jamais dans ma ligne de mire. Adieu frère.*

Haletant, je me réveille en sursaut. Nour est dans mes bras. Je caresse sa crosse.

Je reste les yeux ouverts jusqu'au lever du jour.

Si je croyais à l'existence d'un dieu, je lui demanderais de ne jamais me faire croiser le chemin de mon frère. Je sens la peur à mes côtés. Je tends mes mains devant moi. Elles ne tremblent pas. Je suis rassuré.

Aujourd'hui, mon unité quitte la ville prise la veille pour attaquer sporadiquement des postes avancés des troupes de Bachar. Le terrain est découvert. Un reg. Idéal pour être descendu sans savoir d'où proviennent les tirs. Aucune photo aérienne pour nous épauler et anticiper les mouvements ennemis. Si j'étais à leur place, où me mettrais-je pour avoir le meilleur angle de tir ?

Mon travail est simple. Éliminer les guetteurs et les snipers d'en face puis appeler le reste de l'équipe. Le commando effectue un raid rapide puis se retire. À ce moment-là, je les épaulerai de mon mieux pour protéger leur retraite.

Répéter plusieurs fois les assauts sur des points différents. Les troupes de Bachar devront penser que l'ASL teste les forces en présence en vue d'une opération de grande envergure. Nous n'en avons pas les moyens. Une technique de guérilla.

Je demande à l'armurerie de l'unité de me fournir un silencieux. Lors de mes classes dans l'armée régulière de Bachar, j'avais eu l'occasion d'en tester un. Il change légèrement le réglage du SVD mais rien d'insurmontable.

— J'ai pas. Faut que jet'en trouve un. J'ai ma petite idée mais c'est spécial. Avec un peu de chance, je te le dégote dans une ou deux semaines. T'aurais dû prévoir, l'ami.

Exact, j'aurais pu anticiper mais hier soir, je ne connaissais pas la mission d'aujourd'hui.

Au premier tir, je serai repéré à des kilomètres à la ronde. Ma seule chance sera d'être le plus loin possible des cibles à atteindre, de bouger rapidement et de rester invisible.

Le premier objectif est facile. Une formalité.

Je me suis rendu transparent. J'ai badigeonné ma veste et mon pantalon de poussière. Pas de casque. Mes cheveux, mes vêtements, ma peau sont gris. J'ai recouvert Nour d'un tissu de même couleur. J'enclenche un chargeur de balles spéciales. Mes tirs viendront de loin. Seulement deux fois dix cartouches. C'est peu.

Je pars seul. Le commando me suit à quatre cents mètres.

En face, personne ne nous attend. Après deux kilomètres à me faufiler d'un rocher à un autre, à avancer accroupi, à ramper dans un espace désert, je repère enfin des ennemis dans mon viseur. Les deux guetteurs ne sont pas sur leurs gardes. Je les distingue nettement derrière un muret de pierre monté à la va-vite. Ils parlent ensemble et ne regardent pas dans ma direction.

Je suis à un bon kilomètre. Je prends le temps nécessaire aux réglages de la lunette. Pas de vent mais la chaleur intense aura tendance à porter plus longtemps le projectile. Mes deux tirs seront groupés. La première balle touchera sa cible avant le second coup de feu. L'autre guetteur n'aura pas le temps de réagir lorsqu'il verra son ami s'écrouler et entendra le bruit du tir.

Ami ? J'en sais quoi ? Pour moi, des cibles. Uniquement des objectifs fixes à mettre hors d'état de nuire.

Je suis calme. Je respire lentement puis bloque ma respiration.

Une balle, puis je décale Nour légèrement vers la gauche. Deuxième projectile. Je roule sur le côté et cours vers un rocher à une dizaine de mètres. Je n'attends pas le résultat. Je le connais. Je sais ce que je fais. Je suis sûr de moi.

L'œil au viseur, j'observe. Deux hommes viennent d'accourir. L'un épaule son fusil dans mon ancienne direction. Troisième cartouche. Je quitte mon repaire pour un autre en roulant sur moi-même.

Le quatrième homme part en courant. Il va donner l'alerte. Le projectile l'atteint dans le dos. Il disparaît de ma ligne de mire.

Le terrain est provisoirement dégagé. Les hommes de mon unité interviennent. Je reste en position et tire encore deux fois pour

les protéger. Deux nouvelles cibles à terre.

Pas besoin de sécuriser le terrain pour la retraite de la troupe. Ce poste avancé était peu fourni. Le nettoyage a été rapide.

Mais l'alerte a été donnée.

Lorsque nous arrivons à notre deuxième objectif, je ne distingue rien dans mon viseur. Terrain nu, ou alors les snipers sont bien cachés. La peur se rapproche de moi. *Tu es peut-être au centre d'une lunette.* Une intuition. Je me colle au sol. J'entends la balle siffler au-dessus de ma tête avant de percevoir le tir.

Puis arrivent les avions.

Je ne sers plus à rien. Je n'ai aucune chance d'en atteindre un. Ils effectuent un vol de repérage. Dans moins d'une minute, ils reviendront et mitrailleront la totalité du secteur.

Deuxième tir de sniper. La balle ricoche à un mètre de moi. Il m'a perdu de vue et ne sait pas exactement où je me trouve. Je dois me décaler. Mais dans quel sens ? Une chance sur deux. Je choisis l'emplacement où le projectile vient d'atterrir. En face, il sait qu'il m'a raté et ne s'attend sûrement pas à me voir à cet endroit. Je roule sur moi-même. Je suis à découvert mais de la même couleur que le sol. Invisible.

Je le distingue nettement et prends le temps nécessaire. Ne pas le rater, sinon je serai dans une très mauvaise posture.

Quand il me voit dans son viseur, il est trop tard pour lui.

Les avions reviennent et l'unité quitte sa position sans prendre le poste ennemi.

Nous nous éparpillons pour rendre la tâche des pilotes plus difficile. Par des chemins détournés, nous rejoignons avec un minimum de pertes notre zone protégée.

Je retrouve mon ami Ali dans sa tente. Je suis euphorique. Je lui raconte la journée. Comment j'ai joué et la façon dont j'ai gagné la partie.

Il ne semble pas partager mon enthousiasme. Je le sens triste, abattu. Trop longtemps dans les combats.

— Tu viens de griller ton joker, Kasswara. La chance t'a souri aujourd'hui mais je t'avais prévenu. Tu n'as pas de seconde carte bonus dans ta manche. Maintenant, seule ton expérience fera la différence.

— La chance ? Comment sais-tu si elle est passée ou non ?

— Tu as bougé du bon côté. Je te le dis : une chance sur deux.

— Non. J'ai réfléchi. J'ai fait un choix. Rien à voir avec un coup de bol.

— Repenses-y calmement. Comment aurais-tu réagi à la place du tireur ennemi ? L'aurais-tu attendu au même endroit ou sur l'autre côté ?

Je reste pensif.

— Je ne sais pas. Je n'étais pas dans cette situation. Je verrai si ça arrive.

— C'est pas une réflexion de professionnel. Prends le temps de te poser.

— Allez, lève-toi. On va fêter ça. Viens boire un coup.

— Non, sans moi. Pas envie ce soir.

Je suis déçu. Ali n'est pas comme d'habitude. Pourquoi est-il si triste, à la limite du défaitisme ? Je n'ose pas lui poser la question et le laisse à ses réflexions.

— OK. Je vais boire une bière en solitaire. À demain.

— Je te souhaite longue vie, l'ami, mais n'oublie jamais mes conseils.

Je quitte sa tente et me dirige vers un groupe de soldats où je suis certain de trouver de quoi boire. Ce soir, j'en ressens le besoin.

Des jours sans combattre. L'ennui s'installe. Personne ne sait pourquoi nous ne montons plus au front. Je suis en manque. L'adrénaline est une drogue puissante. J'aimerais la sentir reprendre possession de mon corps. Je suis prêt à partir seul, à reconnaître les lieux ennemis. Interdiction formelle de mon chef de groupe. Je suis respectueux des ordres. Dommage.

On bidouille de vieux postes de radio avec du fil de fer en guise d'antennes. On tente de capter autre chose que la propagande de Bachar. De temps en temps, on attrape des ondes turques. Les nouvelles égrenées par cette chaîne sont sûrement elles aussi contrôlées. Mais le message est différent de celui émis de Syrie.

Fin septembre, j'apprends une information déplaisante. Le mot est faible : affligeante serait plus adapté.

Vingt-deux fractions de l'ASL se sont regroupées pour fonder le Front islamique de la libération. Cette alliance vient concurrencer une autre organisation ouvertement rivale : le Front islamique syrien, composé de onze ligues islamiques. Officiellement, ces deux blocs sont encore sous la bannière de l'ASL.

Nous sommes en train de nous disloquer. Les objectifs vont être différents d'un groupe à l'autre. Un des pans de l'ASL souhaite l'instauration d'une Syrie démocratique. Je suis dans ce camp. Face à nous, deux tendances islamiques, elles-mêmes en opposition, aspirent

à un émirat islamique en Syrie. La seule visée commune : la chute de Bachar el-Assad.

Je ne vois aucune issue diplomatique à ce bazar.

De haut gradés des différentes parties discutent hors de Syrie. Certains ont le soutien des États du Golfe. Les autres ont l'appui, du bout des lèvres, des pays de l'Occident, États-Unis et Europe en tête.

Je n'imagine plus que des groupes mixtes puissent combattre l'armée régulière syrienne. Je sens un goût bizarre dans ma bouche, une impression désagréable : on finira par se battre les uns contre les autres en même temps qu'on sera confrontés au dictateur Bachar.

Et pourtant, nous sommes tous syriens. Pas une mais plusieurs guerres civiles. Elles se dérouleront en même temps, pour la conquête des mêmes villes. Une ineptie.

Autant se mettre autour d'une table et se partager le pays, l'éclater en différentes régions. Reconstituer les tribus d'antan. Une utopie. L'époque est différente. Le pétrole est passé par là. Certaines provinces en regorgent quand d'autres n'en ont pas, et celles-ci sont pauvres. Qui aura la maîtrise de l'or noir ?

Sans grand enthousiasme, Ali et moi échangeons à n'en plus finir sur l'avenir.

— Il est de plus en plus sombre, Kasswara. Je ne vois aucune issue constructive. On se trompe d'adversaire. Quand on se sera battus les uns contre les autres, la guerre s'arrêtera d'elle-même faute de combattants.

— Je suis moins pessimiste que toi. Je crois en l'intervention des États-Unis et de l'Europe. Ils ne nous laisseront pas nous entre-tuer.

— Tu oublies la Russie et les États du Golfe. Les Russes ne se mettront pas du côté des Américains. Crois-moi. Rien n'avance. Sauf l'hiver qui arrive. Les combats se feront rares. Chacun confortera ses positions. La Syrie ne s'en sortira pas. Cette guerre va durer longtemps, des années. J'en suis persuadé.

Le lendemain, Ali me retrouve sous ma tente. Le soleil n'est pas encore levé.

— Je pars pour une mission de reconnaissance. Une formalité.

Il me tend deux chargeurs.

— Des munitions spéciales. Fais-en bon usage. Pas sûr d'en retrouver avant longtemps.

— Merci, Ali. Pas de souci, je saurai comment les utiliser. Et si je t'accompagnais ? Ici, je m'ennuie à mourir. À deux, on serait vraiment efficaces.

— Désolé, mais c'est une mission en solitaire. Nous ne sommes pas nombreux. Deux snipers en même temps, ce serait un gâchis si aucun de nous ne revenait.

Il fait un geste de la main et me lâche un « Au revoir. À ce soir ».

Un pressentiment.

En fin de journée, Ali n'est pas rentré. Je demande à mon chef d'unité l'autorisation de partir à sa recherche.

— Il est sûrement en difficulté, coincé quelque part. Il a besoin d'aide.

— Non, soldat. La nuit est tombée et le froid avec. Pas question de monter la moindre expédition pour un seul homme.

— Mais Ali n'est pas n'importe qui.

— Je viens de dire non. C'est un ordre. Pas de sortie la nuit.

— Demain alors. Au lever du jour, je serai prêt. Je peux y aller seul.

— Pas plus demain que ce soir. Lui comme toi, vous connaissez les risques. Si tu étais à sa place, je réagirais de la même manière. On attend. Rompez, soldat.

Je me morfonds toute la nuit. Ali avait-il déjà grillé son capital chance avant de partir ? Je le sentais triste. Pas bon pour un tireur d'élite. Avoir confiance en soi, sans excès, mais être toujours sûr de ses capacités et de sa force.

Trois jours plus tard, une patrouille trouve Ali dans un immeuble détruit par un bombardement de l'aviation de Bachar. Il était parti seul mais avait rencontré une unité de l'ASL en chemin. Il avait accepté

de l'épauler pour une courte opération. Mal lui en a pris. Le groupe a été décimé.

Ali n'a pas été tué par un sniper. Indigne de mourir de cette façon. Être abattu par un tireur d'élite ennemi me paraît une belle fin. Trouver meilleur que soi. Ali a été enseveli sous des tonnes de gravats sans pouvoir réagir, sans se défendre. Un travail de lâche.

Je le pleure.

Ali n'avait pas sept vies. Sa chance est passée et son expérience a été inutile face à des bombes venues du ciel.

Un deuil de courte durée. Pas envie de me lamenter sur la mort de mon ami ni de me poser des questions existentielles : j'aurais pu être à sa place ; mon tour viendra...

Je suis en colère. Je me sens épuisé à rester inactif. J'ai besoin d'action, de me retrouver dans le feu des combats. Mes prochains tirs, mes prochaines cibles détruites seront une parcelle de vengeance. Chaque cartouche éjectée de mon SVD, chaque ogive fichée dans la tête ou la poitrine d'un ennemi le sera en son nom. *Pour Ali !*

Cette nuit, la neige est tombée. Nous sommes mal équipés pour résister au froid.

Ali mort, je n'ai plus rien à espérer dans cette ville.

Je fais le forcing auprès de mon chef pour être muté ailleurs.

J'obtiens enfin satisfaction au début de l'année 2013.

Depuis avril 2011, des combats opposent l'armée régulière de Bachar à l'ASL pour le contrôle de la ville de Deraa, dans le sud du pays, non loin de la frontière jordanienne. Une grande offensive est prévue pour ce printemps 2013. Je serai plus utile là-bas.

Je récupère enfin le silencieux pour mon Dragunov et deux autres chargeurs pleins pour les tirs de longue portée.

Je fais mes adieux à mes frères d'armes. Deux nouveaux snipers viennent nous remplacer, Ali et moi.

Je suis étonné de leur âge. À peine dix-huit ans. Tiendront-ils longtemps ? Je vois sur leur visage la fierté d'être dans ce groupe. Ils me saluent avec respect. Ils ont eu vent de ce qu'ils appellent mes « exploits ». Je n'ai pas le temps de leur donner des conseils de prudence, de leur expliquer ce qu'est la peur ni, surtout, de les prévenir qu'ôter des vies peut avoir des effets traumatisants, même si c'est celles de nos ennemis. Si la chance leur en laisse le temps, ils apprendront sur le terrain.

Au fur et à mesure de ma descente vers le Sud, je croise de nouveaux combattants qui rejoignent les rangs de l'ASL.

On parle de vingt mille hommes.

Ma route m'amène non loin de l'exploitation familiale. Je ressens un pincement au cœur. Je n'ai donné aucune nouvelle et je n'en ai pas reçu. J'espère que ma famille se porte bien. J'exclus évidemment Kamar. Cette région est toujours exempte de combats. Je souhaite qu'elle le reste. Je me promets d'écrire une lettre à mes parents quand je serai installé.

Deraa. La ville où tout a commencé en février 2011 avec les premières manifestations anti-Bachar. Le lieu où la première répression a produit ses premières victimes. Une zone symbolique pour l'ASL mais également pour Bachar el-Assad.

Lorsque j'y arrive à la fin février 2013, la ville est coupée en deux. Au nord, l'armée régulière a consolidé ses positions. Elle dispose d'un arsenal lourd dont des chars. L'ASL contrôle le Sud. Le contingent est si important qu'il s'est donné une identité propre : l'Armée syrienne libre du Sud.

Je vois pour la première fois un armement conséquent de notre côté. Des missiles antichars, des lance-grenades et des canons sans recul. Ils ne sont pas neufs. J'apprends qu'ils ont été utilisés durant les guerres de Yougoslavie vers la fin des années 1990. On voit encore les plaques d'immatriculation d'origine sur leurs flancs. Leur remise en service et leur acheminement ont été financés par l'Arabie Saoudite. Ils ont été livrés par

des avions croates en Jordanie puis les Jordaniens nous les ont amenés par la route avec l'approbation des États-Unis à une condition : pas de missiles sol-air. La Jordanie en émet une seconde : cet armement sera exclusivement pour l'ASL du Sud et en aucun cas distribué aux groupes islamistes du Nord.

Ce dernier point me satisfait. Quant aux missiles sol-air... Les Américains laissent Bachar maître du ciel. Sans avoir suivi de longues études, je me souviens de bribes de cours d'histoire où des guerres sont gagnées par la maîtrise des airs. Bachar dispose d'avions et d'hélicoptères. Comment combattre au sol en recevant de la mitraille, des bombes et des barils d'explosifs venus d'en haut ?

Je ne comprends pas la logique des pays dits amis. Il y a sûrement des tractations entre les différentes nations concernées qui nous échappent complètement.

— On fera sans, souffle le chef de ma nouvelle unité.

Il montre Nour du doigt.

— Ta réputation t'a précédé. Tu es un bon tireur, semble-t-il, mais ton fusil ne descendra aucun avion.

Je le sais. Ma tâche sera différente.

Très vite, je vais reprendre du service. J'en suis heureux. L'action me manque.

Dès demain, je monte au front, cette ligne mouvante séparant la ville en deux. Je serai dans un groupe antichar. La mission de ces groupes est de repérer et de rendre inopérants un maximum de tanks ennemis. La mienne sera de protéger mes frères. Un travail auquel je suis rodé.

La veille, je nettoie une nouvelle fois mon arme, vérifie son bon fonctionnement et graisse les parties mobiles. Une fraction de seconde peut être déterminante. La culasse doit bouger facilement et rapidement. Jusqu'alors, elle ne s'est jamais enrayée. Aucune raison pour que ça change. La vie de mes compagnons et la mienne en dépendent. La mort de mes ennemis également.

Désormais, je ne suis plus seul. Ali est avec moi, à zoner dans ma tête. Je me souviens de ses paroles, de ses conseils mais aussi de ses mises en garde.

Je suis un tireur-né mais ne suis pas un tueur.

Je commence à en douter. Je suis passé de cibles en mousse à des ennemis. Je ne les considérais pas comme des êtres humains. Des objectifs à supprimer. Maintenant, j'ai hâte d'en découdre. Tuer et rester en vie.

Pour la première fois, je me demande si j'en éprouverai du plaisir.

La petite voix d'Ali me répond : *Pas encore, mais ça viendra.*

Je ne le contredis pas. La guérilla du Nord m'a changé. Je n'ai pas atteint la plénitude de mes capacités. Je suis à cheval sur deux zones. Vais-je tomber du côté obscur ? Si oui, y prendrai-je goût ?

Je le saurai bientôt.

Je m'endors avec Nour dans les bras.

Pas de cauchemar ni de rêve. Le sommeil du juste.

Une dernière parole d'Ali avant de sombrer : *Tu as utilisé ta carte chance. Ne l'oublie pas.*

Paris, septembre 2019

Trois soirs de suite chez son amant. Une première. Il semblait vraiment s'intéresser à son travail. Habituellement, ils se voyaient plus sporadiquement. Ils s'étaient rencontrés par hasard lors du réveillon du jour de l'An. Bientôt neuf mois sans se poser de questions, sans imaginer l'avenir. Trop tôt.

En ce moment, elle n'allait pas se priver de sa présence ni de son amour.

Il apprenait vite.

Toujours le même accueil. Cet homme préparait d'excellents repas et avait une très bonne cave. Il était attentionné à son égard et faisait tout pour qu'elle aille mieux. Pourtant, la mort de Youssef ne la quittait pas. Pour Moussa et Omar, les choses étaient différentes. Elle ne les connaissait pas. Ils relevaient d'une autre juridiction.

Ses cauchemars ne variaient pas. Toutes les nuits, elle revoyait la tête de ce gosse partir en arrière, son corps se soulever et retomber sur le sol au ralenti.

Ses collègues lui avaient conseillé de voir un psy. Parler à son amant n'était pas suffisant. Elle fut reçue en urgence par un psychologue au fait de ce genre de situation traumatique.

Le praticien lui suggéra une analyse pragmatique. Si un tueur en série s'en prenait aux supposés lionceaux du califat, il trouverait toujours un moyen de les atteindre. Florence ne devait pas se sentir responsable.

— Si je n'étais pas sortie avec lui, il serait toujours vivant.

— Ces gamins ne seront pas enfermés à vie entre des murs. À un moment ou un autre, ils se retrouveront à l'air libre et le meurtrier aura de nombreuses occasions d'arriver à ses fins. Vous n'êtes en aucun cas responsable de la mort de Youssef. Les raisons de ces crimes vous dépassent.

— Et quelles sont-elles ?

— Je n'en sais rien, comme vous. Laissez la police faire son travail. Votre équilibre passe par la déculpabilisation. Réfutez votre implication, même involontaire, dans ces meurtres. Vous n'y êtes pour rien. Ils auraient eu lieu de toute façon.

— Florence, fais-moi voir tes dernières vidéos. Je veux en savoir plus.

— Je commence par une soft.

Des enfants d'une dizaine d'années s'amusez entre eux à des simulacres de décapitation.

Le plus jeune, assis sur une chaise, les mains entravées dans le dos, joue le mécréant. Il doit mourir pour ses nombreux crimes, dont le principal est de ne pas être musulman. Le plus âgé se poste derrière lui et, avec un faux couteau en bois, mime un égorgement. Le « méchant » tombe sur le sol et les gamins présents crient « Allah akbar ! » avant de s'écrouler à leur tour dans un fou rire collectif.

Un simple jeu.

Le dernier film était de loin le plus ardu à regarder.

Les mains liées dans le dos, un otage occidental est amené devant un mur déjà criblé d'impacts de balles. Un djihadiste l'oblige à s'agenouiller. Cagoule retirée. Toujours le même rituel avant une exécution.

Mais cette fois ce n'est pas un combattant qui réalisera le travail.

Un jeune garçon d'à peine cinq ans, entièrement vêtu de noir, s'avance avec une arme à feu de petit calibre. Le djihadiste l'incite à approcher. Il arme le pistolet et l'aide à lever le bras. L'extrémité du canon à moins d'un mètre de la tête du condamné. Impossible de rater sa cible.

Le gamin a un immense sourire. Il n'est pas nécessaire de le stimuler davantage. Il semble heureux de s'élever au rang d'enfant d'Allah.

Sans aucune hésitation, il tire trois fois. Dans le même plan, on voit l'enfant et l'otage. La première balle l'atteint au milieu du front. Les deux suivantes dans la poitrine.

Un même de cinq ans vient délibérément de tuer un homme.

Le combattant de Daech le félicite chaleureusement. Il range l'arme dans sa ceinture et prend l'enfant par la main. Des voix off crient : « Allah akbar ! »

— Cette vidéo a été vue des milliers de fois sur les réseaux sociaux avant d'être retirée, dit Florence. Elle servait à la propagande. Pour nous, Occidentaux, elle est particulièrement choquante. Mais prenons du recul. Elle remonte à trois ou quatre ans. On voit très bien le visage de l'enfant. On ne connaît pas son identité. D'évidence, il est de type européen. Personne ne sait s'il est rentré dans son pays. Peut-être est-il encore quelque part dans un camp en Turquie. Selon la doctrine de Daech, il quittera le Moyen-Orient un jour ou l'autre. Les services policiers ou sociaux seront-ils en capacité de le reconnaître ? Les visages évoluent vite à cet âge. Il peut passer entre les mailles du filet et se retrouver dans la rue. On ne sait où en Occident.

— Un tueur potentiel. Un loup solitaire capable à terme de commettre des attentats, c'est ce que tu penses ?

— Une des possibilités. Une autre est plus problématique. Il forme d'autres gamins et ce n'est plus un, mais plusieurs enfants susceptibles de passer à l'acte.

— Encore faut-il qu'il puisse en trouver et les endoctriner. Pas facile, non ?

— Je maintiens mon analyse sur toi : t'es vraiment sur une autre planète. En tant qu'assistante sociale, je suis bien placée pour mesurer le manque de repères de nombreux gosses et ados. Dans certains quartiers et certaines banlieues, en France ou ailleurs en Europe, des enfants très jeunes sont livrés à eux-mêmes. Déscolarisés, sans soutien familial, ils tombent très vite dans la petite délinquance. Des proies idéales pour les prédateurs de Daech. Le califat a perdu la guerre territoriale mais a essaimé des djihadistes un peu partout. Certains se cachent au sein de groupes de réfugiés pour rejoindre l'Europe.

— Est-ce prouvé ? On entend tellement de choses sur ce sujet.

— Tu t'y intéresses, maintenant ?

— Disons, tu m'y as un peu obligé. Oui, je trouve ton travail passionnant.

— Comment trier les fake news et les véritables informations ? On ne sait pas vraiment. Ça demande du temps, ainsi que des spécialistes en informatique et en cybercriminalité, mais aussi des hommes compétents sur le terrain.

— Tu sous-entends que les moyens manquent ?

— Il paraît difficile de tout contrôler. Des enfants comme ce même, qui a désormais huit ou neuf ans, peuvent passer inaperçus parmi les autres. Comment les détecter ?

— Ça fait partie de ton boulot.

— Oui. En quelque sorte. Ça me stresse.

— Et pour les deux premiers, la police a une piste ?

— Je n'étais pas en contact avec eux. La seule chose que je sais, c'est qu'ils avaient douze et dix ans. Leur dossier était similaire à celui de Youssef. C'étaient sans aucun doute des lionceaux du califat. De jeunes ressortissants français de retour au pays après plusieurs années passées au sein de Daech.

— Les trois avaient donc le même profil ?

— Oui. Avec un fort potentiel de dangerosité.

— Et ta conclusion ? Un tueur souhaite éliminer la totalité des mêmes de retour de Syrie, d'Irak ou des camps turcs ?

— Je n'ai pas de réponse. Je constate, c'est tout.

Florence Dutertre avait apporté les dossiers de deux nouveaux cas. Elle les étudia le soir même, au calme chez son amant. Il acceptait volontiers qu'elle travaille ici.

Une série de questions la taraudaient : comment le tueur connaissait-il l'existence de ces enfants ? Comment « triait-il » le bon grain du mauvais ? Comment avait-il connaissance de l'endroit où ils se trouvaient ?

Un véritable travail d'enquêteur. Elle n'était pas flic. Ça ne la concernait pas vraiment. En réalité un peu quand même. Elle aussi était en danger puisqu'elle serait en contact avec ces enfants, ces cibles potentielles.

Deraa, sud de la Syrie, printemps 2013

Ma chère 'umi et mon cher 'ab,

Je suis désolé de ne pas vous avoir donné de mes nouvelles plus tôt. J'espère que vous vous portez bien, que tout se passe au mieux à l'exploitation et que vous avez encore des ouvriers pour vous aider. Maha et Zéna peuvent vous donner un coup de main. Bien sûr, l'école passe avant l'exploitation. Et en cette période hivernale, il n'y a pas beaucoup de travail.

De mon côté, l'hiver bloque les opérations dans le Nord. Je ne vous cache pas que je commençais à m'ennuyer. Combattre n'est pas un job mais rester à ne rien faire est épuisant et stressant.

J'ai demandé à être muté dans une nouvelle unité. J'ai eu satisfaction et je suis désormais dans le sud du pays, à Deraa exactement. La vie y est mieux organisée qu'au nord. On a même du chauffage dans les parties communes quand les températures nocturnes deviennent trop basses.

On reçoit rarement des informations fiables sur l'état du pays. On ne parle plus d'une guerre civile mais de plusieurs. Difficile de s'y retrouver, même pour nous.

Je suis désolé pour toi, 'umi, mais je suis toujours au sein de l'Armée syrienne libre et souhaite infiniment la chute de Bachar el-Assad.

Je vous embrasse tous les deux très fort.

Kasswara

Pas nécessaire d'en rajouter. Une façon de leur dire que je suis vivant. Je leur indique en fin de lettre l'adresse où ils peuvent me répondre. Je ne leur ai pas demandé de nouvelles de Kamar mais j'espère qu'ils m'en donneront. Il est devenu un ennemi mais reste mon frère de sang.

Je souhaite ne jamais le croiser dans cette ville.

Je me mens une nouvelle fois. Au contraire, j'espère un jour être face à lui. Impossible de connaître l'issue de notre rencontre. La seule certitude, c'est qu'elle se terminera par la mort de l'un de nous deux. Je n'en doute pas. Kamar a développé une haine vis-à-vis de moi. Elle dépasse largement le conflit syrien. Il ne tremblera pas si je me trouve au centre de son viseur. À moi d'être plus malin.

Je remets la lettre au service du courrier de l'ASL Sud.

Je tends mes mains devant moi. Elles ne tremblent pas. Je suis prêt. Je vérifie une dernière fois mes chargeurs. Je garde le silencieux dans ma veste. Pas utile pour le moment. Il va y avoir du bruit.

Mes frères d'armes d'aujourd'hui sont munis d'armement antichar et de lance-grenades. Nous nous approchons de la ligne virtuelle de démarcation entre les deux camps. Nous passons à couvert d'un immeuble dévasté à un autre. Je suis à leurs côtés ou légèrement en retrait. Les deux yeux ouverts, le droit collé à la lunette.

Une barrière de deux chars se dresse devant nous au centre de la rue principale. Se méfier de leurs mitrailleuses comme de leurs canons. Sans être repérés, nous nous scindons en deux groupes et entrons dans les immeubles de chaque côté de la rue.

Deux hommes décident de tirer leur missile antichar en même temps. Le premier touche le point sensible d'un des tanks. Le canon s'affaisse et devient inefficace. Une épaisse fumée se dégage de la tourelle.

Le deuxième missile fait voler en éclats la chenille gauche du second char. Il est immobilisé mais ses armes restent opérationnelles. Danger.

Le canon se tourne vers l'origine du tir. La mitrailleuse crache ses projectiles. Les lieux deviennent rapidement un enfer.

Je ne peux rien tenter pour les aider. Mes balles ne percent pas les blindages.

Je monte à l'étage à toute vitesse et me positionne à une fenêtre. Je domine le premier char, celui qui brûle. J'attends plusieurs secondes et régule ma respiration. Un occupant sort de la tourelle. Le tank est une véritable fournaise. Ils n'ont pas le choix.

Je les tire comme des lapins. Un à un. Je compte les douilles de 7,62 qui s'éjectent de Nour. Je vois la tourelle du second char se déplacer vers moi. Bientôt je serai dans sa ligne de mire. La peur me dit de fuir. Je lui résiste.

Dans moins de dix secondes, le blindé se bloquera sur ma position. L'obus me réduira en poussière. *Fous le camp !* me hurle Ali.

Derrière le véhicule arrive un groupe armé d'une dizaine de soldats. Impossible de fuir et de laisser mes camarades se faire descendre sans réagir. J'ai une mission à accomplir. Tant pis pour les conséquences. J'en élimine deux. La tourelle est dans mon alignement. Trop tard. Je tire une nouvelle fois. Une cible s'écroule. La peur me tétanise. Saloperie ! Je vois la bouche du canon. Déflagration. Je suis mort mais elle ne vient pas. Le char se fige. Un frère a rechargé un missile et a touché au but à temps.

Nous sommes provisoirement sauvés.

La chance ou la stupidité ? Je verrai plus tard.

De mon promontoire, je ne distingue plus rien. Trop de fumée.

Je redescends et préviens mes camarades. Des hommes armés approchent. On se faufile, rampe, escalade. Essayer d'atteindre l'arrière

des chars. Je trouve cette manœuvre dangereuse. Ils nous attendent. Je ne peux rien tenter de ma position.

Rien ne se passe. Plus personne. Un piège, oui. Mais lequel ?

Quelques secondes plus tard, nous avons la réponse. Un hélicoptère arrive à grande vitesse. Nous savons ce que ça signifie : largage de barils d'explosifs. Il en porte deux. Ils sont poussés l'un après l'autre de l'ouverture latérale et explosent avant d'atteindre le sol. De la ferraille, des boulons arrosent la zone sur des dizaines de mètres. S'ensuit l'incendie des bâtiments. Une arme artisanale mais terriblement redoutable.

La peur s'installe en nous. Fuir, se cacher et espérer ne pas être touché par un éclat mortel.

Je sors de l'immeuble avant qu'il ne devienne ma tombe. Je cours comme un dératé vers l'un des chars fumants. J'entends le sifflement des pales. Encore deux ou trois secondes. L'hélicoptère ralentit et se positionne au-dessus de notre zone. Je me glisse sous le premier char au moment de la déflagration. Le bruit est assourdissant. Explosion, chaleur, fumée et cris de mes camarades.

Je suis indemne grâce à la protection du tank mais je sens le brasier se propager. Je ne peux ni rester ici ni fuir. L'hélicoptère exécute un demi-tour pour larguer sa dernière charge. Les hommes détalent le plus vite possible par la rue dégagée. Le chemin le plus court pour fuir ou être tué.

Je rampe et sors de ma cachette intenable. Ma veste est brûlée dans le dos.

Il est trop tard pour m'échapper. Alors je prends la seule décision possible.

J'éjecte mon chargeur de 7,62 et enclenche celui de balles spéciales. L'hélicoptère va se stabiliser. J'estime sa distance à huit cents mètres au-dessus de la rue où je me trouve. Il virera pour se mettre en position et balancer son baril par son côté droit.

Je me relève et bloque mon coude gauche sur mon flanc pour un meilleur appui de Nour. Je ne tremble pas. Je suis un tireur d'élite. Je n'ai

pas peur. Tant pis si ma chance m'a quitté. Je mourrai dans l'immeuble à cause d'un tir de char ou je finirai ici sous une charge d'explosifs. Je colle mon œil au viseur et attends le bon moment. J'ai plusieurs options : tirer dans le rotor, dans la turbine ou tenter de tuer le pilote. J'en choisis une autre : le baril.

J'appuie sur la queue de détente. La relâche une microseconde. Une balle se retrouve dans la chambre quand la douille précédente s'éjecte. J'appuie de nouveau.

Je compte. Je vide le chargeur. Une première.

Le baril a explosé à la huitième. La carlingue a amorti une grande partie de la déflagration. L'hélicoptère s'écrase au bout de la rue avec la totalité de ses occupants et embrase le quartier. Celui des forces régulières de Bachar el-Assad.

Ses hommes se sont peut-être retranchés dans ce secteur. Je l'espère.

Je m'assieds sur le sol et pose Nour entre mes jambes. Son canon fume. Il est brûlant.

Je tends mes mains devant moi. Elles tremblent. Je n'ai plus de force.

Si un tireur ennemi était encore ici, je serais une cible facile.

Rien ne se passe.

La peur n'est plus à mes côtés mais vient d'entrer en moi.

Pas bon signe.

Je suis mis au repos obligatoire. Mon dos a été brûlé à plusieurs endroits, au premier et au deuxième degré. Une partie de mes cheveux n'ont pas résisté aux flammes sous le char. Ils repousseront.

Je suis habitué à dormir sur le dos, Nour serrée dans mes bras. Le temps de la cicatrisation m'oblige à être sur le ventre. Mon SVD est à mes côtés. Pas question de l'abandonner ni de le ranger dans son étui. Un infirmier badigeonne matin et soir mes blessures avec un antiseptique. Éviter l'infection et laisser la peau se reconstituer seule.

— Heureusement, tu cicatrisés vite, me dit-il un matin, je n'ai presque plus de pommade. On manque de tout. Je te garde le restant. Tu es un héros, et tu es respecté dans nos rangs. Faut te choyer.

Un héros ? J'ai simplement sauvé ma peau. Un coup de chance ? Ali me souffle qu'elle n'a plus rien à faire dans cette histoire. Je lui réplique que l'expérience ne m'a pas aidé. J'ai eu peur, vraiment très peur. À l'opposé de ses habituels effets tétanisants, cette peur m'a boosté. L'instinct de survie, ou bien l'inconscience. Un geste désespéré. Si je restais sous le char, j'étais perdu. Si je sortais, j'avais une possibilité minime d'en réchapper.

Les journées sont longues. Impossible de m'entraîner au tir. Ne pas gaspiller les munitions en tirant sur des boîtes de conserve. Les coups de feu ne sont pas anodins. Chacun y est sensible. Ils annoncent la mort. Ils résonnent aussi dans ma tête mais de façon différente. Une balle, un

ennemi de moins. Mes nuits sont des remontées de souvenirs. Des images au ralenti. Un projectile pénètre dans un crâne. Le corps se cabre sous l'impact. Comme pour garder un équilibre inutile, les bras se lèvent involontairement. La mort a fait son office. Sans aucune retenue, l'homme, déjà cadavre, s'écroule. Parfois avec quelques soubresauts. Ultimes parcelles de vie. Il n'a rien vu venir. Une fin en douceur.

Ces images constituaient des cauchemars, des semaines plus tôt. Elles me réveillaient brutalement. J'étais en sueur, mon rythme cardiaque accéléré. Depuis les opérations dans les regs, et surtout depuis l'attaque de l'hélicoptère, elles sont devenus de simples rêves qui s'enchaînent. Je me surprends même à les attendre quand je m'endors. Je n'en ai plus peur. Au contraire. Le combat me manque. L'adrénaline envahissant mon corps au moment du face-à-face avec les soldats ennemis est une force difficilement maîtrisable. Elle est source de puissance. Elle me donne la volonté d'épauler et de tirer malgré le risque d'être moi-même tué.

Je me sens fort, pas invincible, mais sûr de mes capacités. Je veux être le meilleur dans mon domaine. Je le suis peut-être déjà. Personne ne tient de comptes sur les pertes ennemies à mettre au crédit des snipers. Je ne les comptabilise pas non plus. J'aurais dû. Il est trop tard pour commencer.

Mais j'ai un beau palmarès.

Depuis plusieurs jours, je m'occupe comme je le peux en aidant les groupes de l'ASL Sud chargés de l'accueil des civils encore présents dans notre secteur. La guerre à Deraa a provoqué l'exode de la plupart des habitants mais certains ne veulent pas partir. Les décès se comptent pourtant par dizaines. Les militaires ne sont pas les seuls à succomber lors des combats. Les bombes ou les barils d'explosifs largués par l'aviation de Bachar ne font aucune différence.

On accueille ces gens le mieux possible. Si l'on désire une Syrie libre et démocratique, notre objectif est de garantir leur protection autant que possible. Mais pas seulement. Des équipes du génie tentent de rétablir

les réseaux d'électricité et d'eau potable. On souhaite aussi assurer le ravitaillement en nourriture, déjà difficile pour nos soldats, mais on le doit aux Syriens restés dans leur ville. Notre démarche n'est pas seulement une question humanitaire, elle est éminemment politique. Une question de confiance. Ni l'ASL ni la démocratie ne gagneront la guerre sans le soutien du peuple. Dans un premier temps, on obtiendra son appui par le retour à la paix et l'assurance d'une distribution équitable des denrées alimentaires. Par la suite, l'ASL relancera l'économie locale, puis régionale. Le pays se reconstruira grâce aux forces actives de ses habitants. Bien sûr, l'aide internationale sera nécessaire, mais à terme la Syrie aspire à son autonomie. Elle dispose de richesses naturelles importantes. Avec l'ASL à la tête de cette nation, elles seraient réparties impartialement.

Je le pense.

Mais la tâche est quasiment insurmontable en ce moment.

Installé à une table brinquebalante, je reçois des gens complètement perdus, sans toit et, le plus souvent, à la recherche de leur famille ou d'un proche. La file d'attente n'en finit pas. Pour l'instant, je note leurs noms, leurs anciennes adresses et leurs métiers dans de grands registres. La plupart n'ont plus de papiers d'identité. On les croit sur parole. Que ferons-nous de ces renseignements ? À terme, l'ASL leur procurera de nouveaux documents. Quelle valeur auront-ils si nous restons une armée de rebelles ? Nous leur promettons monts et merveilles quand cette guerre sera terminée, lorsque nous serons vainqueurs.

Le bureau des pleurs.

Les gens sont épuisés. Leurs visages trahissent leur peur. Et pourtant, ils ne se résignent pas à prendre leur balluchon et à partir sur les routes. L'exode sera pire.

Je ne suis pas formé pour les écouter et je perds facilement patience. Chez moi, la colère a vite remplacé la pitié et l'empathie. Mon métier est de tirer sur mes ennemis. Durant une fraction de seconde, je me surprends à penser que mon job est de tuer. Pas ces pauvres bougres

complètement dépassés par les événements, pas ces femmes tenant leur bébé dans leurs bras qui réclament du lait et encore moins ces vieilles, le regard perdu dans le vide, à la recherche de leur fils ou de leur époux.

Oui, je suis en colère parce que je ne peux rien leur offrir en réponse à leur demande. Tant que le tyran Bachar el-Assad est confortablement installé à Damas, l'ASL reste sans pouvoir, sans véritable solution pour le peuple syrien.

Malheureusement cette situation empire rapidement.

En fin d'après-midi, lors d'une pause durant laquelle je joue aux cartes avec mes camarades, nous sommes appelés au QG par notre chef d'unité. Il est installé dans la salle du conseil municipal d'une des mairies d'arrondissement sous notre contrôle. Les fenêtres aux vitres détruites sont bouchées par des planches et du carton. Le printemps revient mais les nuits sont toujours très froides.

Il a l'air grave. Rien de bon à nous annoncer.

— Jusqu'à présent, les différentes organisations islamistes étaient regroupées dans deux unités distinctes sous l'égide de l'ASL. C'est désormais terminé. Elles viennent de décréter la création de l'organisation État islamique en Irak et au Levant, c'est-à-dire à cheval sur l'Irak et la Syrie. Plusieurs militaires haut gradés et plusieurs hommes politiques syriens, américains et européens pensent que ce groupuscule ne change pas grand-chose à la donne. Dans leur nom, un mot me semble pourtant loin d'être anodin et modifie la situation actuelle. C'est celui d'État. Ces islamistes revendiquent leur indépendance et veulent créer leur propre pays. C'est contraire aux valeurs de l'ASL. Leur chef, appelons-le de cette façon, Bakr al-Baghdadi, a rapidement annoncé la couleur. Pour lui et ses extrémistes de soldats, l'ASL et Bachar el-Assad sont à mettre sur le même niveau. Évidemment c'est une chimère. Jamais ce groupuscule, cette organisation, ne sera de taille à rivaliser avec nous ni avec Bachar. Ils ne sont pas si nombreux, en réalité, même s'ils sont fanatisés. Mais il faut s'en méfier.

Il inspire profondément et nous regarde.

— Nous avons désormais un nouvel ennemi. Si nous voulons une Syrie libre et démocratique, nous aurons à combattre Bachar el-Assad et Bakr al-Baghdadi.

Un souffle parcourt l'assemblée. On se regarde, atterrés. Sans une aide massive des Occidentaux, comment résister face à ces deux forces, puis gagner la guerre... *les guerres civiles ?*

Les Américains et les Français nous ont promis leur soutien. Des paroles. On attend toujours leur coopération concrète.

Sur le terrain, nous sommes exclus des discussions et des tractations entre nos généraux et les responsables des forces alliées. Nous ne connaissons pas la teneur des négociations et nous ne comprenons pas pourquoi tant de temps est nécessaire pour se mettre d'accord. Les enjeux nous dépassent. La Syrie est au centre d'un système géopolitique complexe. Le Moyen-Orient est une poudrière. La moindre étincelle, le moindre faux pas pourrait embraser une région où se trouvent l'Irak, Israël, la Jordanie, l'Iran et le Liban. Les Émirats du Golfe, la Turquie et de nombreuses autres nations ont des intérêts divergents. Certaines, comme la Turquie, font partie de l'OTAN, d'autres, comme l'Iran, sont prorusses.

Et nous, dans nos villes syriennes dévastées, nous nous battons pour un bloc d'immeubles, un quartier détruit avec cette seule et unique volonté : préserver la liberté en Syrie.

Mais la première chose qui nous passe par la tête lorsque nous montons au combat, c'est de sauver notre vie.

Villacoublay, septembre 2019

Les parents de Youssef étaient morts en Syrie. Une bonne chose, si l'on peut dire. Le père d'Omar également. Quant à sa mère, elle était incarcérée dans un département spécialisé de la prison de Fresnes. Impossible à atteindre. Pour le moment, elle était en sursis. Un jour, elle sortirait et lui, le liquidateur, ne serait pas loin. Il ferait ce pour quoi il était programmé : éradiquer toute forme potentielle de terrorisme.

Restait le cas Moussa. Plus simple.

Son père était toujours en Syrie. S'était-il fondu dans la population ? Les combattants de Daech, se sachant vaincus, pouvaient tenter un baroud d'honneur en actionnant leur ceinture d'explosifs au milieu d'une foule, ou bien réintégrer provisoirement un village, une ville en cachant leur identité. Un jour nouveau viendrait les ressusciter. Daech ne mourrait jamais.

Une question de temps.

Lui, il n'en avait pas.

L'intuition d'un nouvel élément dans le jeu s'était rapidement révélée exacte. Il n'avait plus aucun doute sur celui qui le suivait et l'épiait. Il avait encore un temps d'avance sur lui mais, connaissant le personnage, cela ne durerait pas.

Ils étaient identiques, formés aux mêmes techniques de combat.

Du même sang.

L'homme vérifia son équipement et se retrouva dans la rue avec son étui à guitare. La mère de Moussa n'avait pas été estimée suffisamment dangereuse pour qu'on l'incarcère. Elle avait un autre enfant qui, contrairement à Moussa, était resté en France. Il résidait chez ses grands-parents. Elle avait un droit de visite hebdomadaire dans un centre spécialisé. Elle voyait son second fils en présence d'une assistante sociale et d'une responsable des affaires familiales.

Données confidentielles. Il les avait obtenues à la même source que les renseignements sur les enfants de retour de Syrie.

Les forces de l'ordre finiraient certainement par rassembler les morceaux du puzzle. *Idem* pour la police scientifique et la balistique. Il laissait des traces indirectes. Ce service était capable de déterminer le lieu originel du tir en fonction de l'angle de pénétration du projectile. Il savait expertiser les balles. Celles utilisées pour Moussa, Omar et Youssef, et bientôt pour la mère de Moussa, venaient de la même arme. Chaque fusil laisse des rayures spécifiques sur les ogives.

Une raison supplémentaire pour passer à la vitesse supérieure.

La tuer avant qu'elle n'entre dans le centre, ou après qu'elle aura vu son enfant ? Il ne se posa pas longtemps la question.

Faire vite.

Il avait repéré les lieux la veille et avait rapidement trouvé l'endroit adéquat. Être invisible lors de l'accès à la planque, au moment du tir et pendant la retraite. Cette partie de la ville était en reconstruction ; il était nécessaire au préalable de démolir d'anciennes tours d'immeuble. Chantier interdit. Risque important d'affaissement des structures. Le cadet de ses soucis.

Tout n'avait pas encore rendu l'âme. Un premier étage suffirait.

Il grimpa en s'aidant d'un engin de chantier. Sa partie haute reposait en équilibre précaire sur un mur. *A priori*, pas de travail le samedi. Une aubaine à saisir.

Il sortirait par le même endroit.

Vue imprenable sur l'entrée du dispensaire.

Il prépara son arme. Vérifia la distance pour le réglage de la lunette et visa le silencieux. Courte distance. Moins de deux cents mètres. Un jeu d'enfant.

Les horaires étaient immuables. L'attente fut de courte durée.

Il vit le bus ralentir et stopper à l'arrêt demandé, à une cinquantaine de mètres du centre.

Lorsque l'autobus redémarra et prit de la vitesse, l'homme aperçut une femme habillée d'une tunique noire et couverte d'un niqab en train de marcher sur le trottoir. Pas de doute possible.

Largement le temps de la cibler.

L'œil collé à la lunette, le grossissement était parfait. La croix du viseur se positionna sur la tempe droite de la femme.

Blocage de la respiration. Léger appui de l'index sur la queue de détente.

Il sentit le recul de l'arme, l'odeur de la poudre et le sifflement de la balle à l'instant même où la mère de Moussa s'écroulait, mortellement blessée.

Pas la peine de vérifier si la cible était détruite. Il le savait.

Sans précipitation, il dévissa le silencieux, déboîta le viseur et rangea le tout dans l'étui à guitare. Il reprit le chemin inverse et se perdit dans la ville.

Un nettoyage supplémentaire de son arme et de ses vêtements serait nécessaire. Beaucoup de poussière.

De retour chez lui, il se sentit apaisé. Ôter des vies ne lui posait aucun problème de conscience. Au contraire, celles-ci devaient disparaître de la surface de la terre. Une bonne action pour la survie de personnes innocentes. Le terrorisme était la pire des épidémies.

Durant le conflit syrien, il avait été d'une redoutable efficacité. La guerre qu'il menait désormais était différente mais pas si éloignée, en

réalité. Des camps s'opposaient. Chacun avait sa raison d'être. Chaque combattant croyait que sa cause était juste.

Les deux guerres mondiales avaient vu se dresser des idéologies aux antipodes les unes des autres. Sans parler des guerres coloniales, des guerres du Vietnam, du Golfe, d'Afghanistan et de tant d'autres.

Des alliances improbables s'étaient formées pour se dissoudre aussi vite : les nazis avec les bolcheviques, les Turcs avec la Russie... Sans compter les alliances d'intérêt, les États-Unis et l'Arabie Saoudite pour ne citer qu'eux.

Contrairement à celui de ces pays, son combat était juste.

Avachi dans son canapé, il finit par se laisser embarquer par ses souvenirs. De temps en temps, il pleurait dans ses cauchemars. Il n'en parlait à personne, et surtout pas à la femme qui rythmait sporadiquement ses soirées et ses nuits. Le repos du guerrier.

Même s'il tuait des centaines, des milliers de djihadistes, il ne serait jamais en paix. Ses victimes n'effaceraient jamais ses douleurs ni ne feraient renaître ses chers disparus.

Durant ses rares moments de sommeil, ses pensées surmontaient les barrières de son inconscient. Se mêlaient à la mélancolie et la souffrance. Dès son réveil, il éprouvait de nouveau la colère et la haine. Un cocktail explosif.

Toujours caché au plus profond de lui.

Aucun doute sur son action. Ses mains ne tremblaient jamais.

Deraa, août 2013

Notre cher fils,

Ta mère et moi avons lu ta lettre avec émotion. Nous nous faisons beaucoup de souci. Évidemment, nous avons peur qu'il t'arrive malheur. Tu es prudent mais le pays est en guerre et tu es au centre des combats.

Même si ta mère n'adhère pas aux valeurs que tu défends, tu es son fils et tu le resteras, quoi que l'avenir puisse réserver au pays. Pour ma part, sache que je suis fier de toi et te soutiens dans ta quête de liberté.

Maha et Zéna ne vont plus à l'école pour le moment. Elles nous aident à l'exploitation. Nous avons réduit considérablement la production de melons et de pastèques par manque de main-d'œuvre. Elles nous sont vraiment très utiles. La saison bat son plein et nous avons besoin de bras. Nous vendons toujours nos récoltes sur les marchés des alentours. Tu ne vas pas être content que tes sœurs n'aillent plus en cours mais dès que la paix sera revenue, elles y retourneront. Une affaire de deux ou trois mois.

Je ne sais pas dans quel sens la guerre civile va tourner. Qui sera victorieux ? Mais nous continuerons à vivre. Nous avons

la chance de produire des aliments. Tout le monde a besoin de manger.

Tu n'as pas demandé de nouvelles de ton frère. Ta mère tient quand même à te dire qu'il se porte bien lui aussi. Il a pas mal bougé dans le pays. On ne sait pas trop où il se trouve en ce moment. Après ce conflit nous redeviendrons une vraie famille. Notre souhait à tous les deux. Vous manquez à vos sœurs. Peut-être auras-tu la possibilité de passer nous voir bientôt. Nous serions si heureux.

Écris-nous vite.

On t'embrasse très fort tous les quatre.

J'écrase une larme. Ma famille me manque.

Sauf mon frère.

Mes parents savent évidemment où se trouve Kamar. Ils connaissent son adresse puisqu'ils lui écrivent mais ils ne veulent pas m'en dire plus sur l'emplacement de son unité. La crainte qu'on se cherche pour en découdre.

Je plie la lettre et la range dans ma vareuse. Un précieux morceau de vie. Je la garde sur moi.

Quelques jours plus tard, nous partons pour une mission de reconnaissance dans l'un des no man's lands de Deraa. Des zones tampons où personne ne détient de position. Il en existe à plusieurs endroits, principalement là où il n'y a plus rien à conquérir. Des bandes d'une vingtaine ou d'une cinquantaine de mètres de large où plus rien ne vit. Des terres recouvertes de gravats. Elles sont grises, blanc sale ou rouge brique. Des endroits où plus rien ne pousse. La vie a définitivement abandonné ces coins de la ville. Parfois nous sommes si près les uns des autres qu'on entend nos ennemis parler. Eux aussi nous écoutent. Un jeu tacite d'observation. Selon moi, ça ne sert strictement à rien. Juste à montrer que nous sommes là. On ne lâchera rien.

J'ai ordre de ne pas tirer. Je colle un œil à ma lunette. Je compte les hommes et note leurs mouvements. Je ne comprends pas mon rôle. Mon boulot est de les descendre. Mon index tremble sur la queue de détente. Boum, et ce serait un de moins. Mais j'obéis. Aujourd'hui je ne tuerai personne. Dommage.

Nous sommes rapidement repérés. Des gestes obscènes fusent de chaque côté. Rien de meurtrier. Des gosses dans un bac à sable.

Brusquement, je vois dans ma lunette un soldat de Bachar lancer un genre de canette. Elle tombe à trois ou quatre mètres de moi, aux pieds d'un de mes camarades. J'aurais pu descendre ce salaud mais je baisse mon fusil.

Mon compagnon la ramasse. J'ai cru à une grenade. Mais ce ne sont pas celles qu'on utilise d'habitude. Il veut la renvoyer à son expéditeur mais stoppe son geste. Il la lâche et tousse violemment. Il recule, se met à vaciller, vomit.

Je comprends ce qui se passe. D'autres engins du même type nous arrivent dessus. Fuir immédiatement. La seule issue possible pour sauver nos vies.

L'un de nos frères dispose d'un masque à gaz. Il l'enfile et se précipite pour mettre en sûreté notre camarade. Je ne suis pas en capacité de l'aider. Je tousse à mon tour et je suis obligé de quitter ma position. Les paupières me brûlent et sans la vue, je ne suis plus rien.

Le retour au camp est difficile. Respiration courte. Heureusement, nous croisons la route de véhicules légers. Ils nous ramènent au campement. Sans eux, aurions-nous réussi à rentrer ?

Nous sommes pris en charge par le nouveau médecin-chef de notre unité. Il sait comment nous soigner. Collyre dans les yeux. Injection d'atropine et d'hydrocortisone. Réhydratation. Masque à oxygène. Une affaire de plusieurs jours en soins intensifs. On s'en sortira sans séquelles. Nous avons battu en retraite juste à temps. On mesure notre chance. Deux minutes supplémentaires d'exposition à ce gaz et nous serions probablement morts, nous dit le toubib.

— J'ai déjà assisté à ce phénomène, nous précise-t-il. J'étais en poste à Jobar, une banlieue de la capitale, en avril de cette année. Vous avez été victimes d'une attaque à l'arme chimique. On doit en informer le groupe. Je ne pensais pas que l'armée régulière en possédait encore.

La semaine suivante, il organise une réunion d'unité pour nous mettre en garde contre cette nouvelle arme redoutable et insidieuse.

— Vos camarades ici présents peuvent en témoigner. Ça ne ressemble d'abord à rien. Rien de spectaculaire et surtout rien de détectable. On entend un petit bruit, un peu comme une canette de soda qui s'ouvre en tombant par terre. Pas d'explosion. Juste un suintement. Personne n'y fait attention dans le vacarme des combats. Pas d'odeur ni de fumée. Mais les effets apparaissent rapidement. Les hommes toussent violemment. Les yeux brûlent, les pupilles se rétractent et la vision s'obscurcit. S'ensuivent des difficultés respiratoires, des vomissements et des évanouissements. Si rien n'est fait rapidement, les combattants touchés meurent étouffés.

Le médecin nous présente une petite boîte métallique semblable à celle reçue dans le no man's land. Elle paraît insignifiante. Sans masque à gaz, la seule solution est la fuite. S'éloigner le plus rapidement possible du lieu. Au minimum vingt mètres, voire plus en fonction du vent.

— Ces armes sont conçues pour faire reculer l'ennemi. Pas pour réellement tuer. Je suis étonné d'en trouver ici. Nous avons la preuve que plusieurs unités de Bachar en possèdent. Je ne croyais pas la chose possible et pourtant, le fait est que j'ai eu tort.

Il pose la grenade sur la table.

— Avant de rejoindre l'ASL, j'étais médecin militaire dans l'armée régulière et j'ai déjà été confronté à ces engins. En réalité, ils ont été testés sur des prisonniers politiques. Durant leur promenade dans la cour de la prison, des matons en lançaient un ou deux et une équipe en observait les effets. Durant un court laps de temps, j'ai été dans ce groupe d'étude. J'étais chargé de consigner leur action sur l'homme.

Il lève les mains pour s'excuser.

— Ce n'est pas pour rien que je suis passé du côté des forces libres. Je suis considéré comme un traître désormais mais ces agissements sont contraires à toutes les pratiques guerrières. Et je ne vous parle pas de déontologie. Ça ne veut pas dire grand-chose durant un conflit. Encore moins pour un type comme Bachar el-Assad. Ces canettes chimiques sont des jouets pour lui. Le régime dispose d'un arsenal plus sophistiqué et d'une importante réserve de gaz sarin. Ce ne sont plus de simples grenades lancées à la main par des soldats mais des bidons largués depuis des hélicoptères. Comme les barils d'explosifs, ils éclatent à une cinquantaine de mètres du sol et arrosent une vaste zone. Leur but est de tuer massivement.

Un silence pesant règne dans l'assistance. L'utilisation d'armes chimiques est proscrite pour la totalité des armées de la planète. Tout le monde le sait. Une convention internationale sur leur interdiction a été signée par l'ensemble des pays. Bachar el-Assad n'en a rien à foutre. Sa signature n'a aucune valeur.

Qui ira vérifier ?

Le médecin reprend son exposé.

— Plusieurs journalistes français ont été témoins des attaques d'avril à Jobar. Ils ont produit des articles dans différents journaux de grande diffusion. Ils avaient besoin de preuves tangibles et ils en ont obtenu. La communauté internationale est au courant. Et pourtant, rien ne bouge. Combien de morts seront nécessaires pour qu'enfin on s'intéresse à notre sort ? Il reste cependant un espoir. Une seule chose peut nous sauver : la détermination du président Obama. Lors d'une déclaration télévisée en août 2012, il y a tout juste un an, il a annoncé où se situait sa ligne rouge, celle à ne pas dépasser. Si des armes chimiques étaient utilisées, quel que soit le camp, Obama réagirait. Une raison d'intervenir militairement. Mais pour le moment rien ne se passe. Peut-être pense-t-il que ces petites grenades, ces canettes de gaz, ne suffisent pas. Pour nous protéger nous avons besoin de masques à gaz. Je ne vous

mentirai pas, il sera difficile d'en trouver un exemplaire pour chacun. Votre chef d'unité en fera évidemment la demande. Espérons qu'elle ne restera pas lettre morte.

Comment les Occidentaux prouveront-ils de telles pratiques ?

Quand le président des États-Unis dit « quel que soit le camp », il pense à nous. Nous n'avons absolument aucune arme de ce genre en notre possession. Manquerait plus que cet enfoiré de Bachar balance ses bombes chimiques et se débrouille pour que nous portions le chapeau.

C'est pourtant ce qu'il tente quelques jours plus tard. Nous sommes en août 2013. Une attaque chimique perpétrée dans la banlieue de Damas a causé la mort de plusieurs milliers de civils. De notre fait, paraît-il ? Qui peut croire une chose pareille ? Nous ne disposons d'aucun moyen aérien.

Une commission internationale est dépêchée sur place avec des médecins aguerris dans le domaine de l'utilisation de l'arsenal chimique. Les observations et les autopsies démontrent formellement une attaque avec des armes neurotoxiques. L'ASL n'est pas l'instigatrice de cette opération meurtrière. Les experts occidentaux le confirment.

Merci. Nous n'en doutions pas.

Bachar a commis une énorme erreur. La ligne rouge tracée par le président Obama vient d'être franchie. Les jours suivant les conclusions des émissaires américains et européens, les postes de radio sont collés à nos oreilles. Enfin, les États-Unis et l'Europe, avec la France en fer de lance, vont réagir. Ils vont envoyer leurs avions et bombardier en représailles plusieurs sites syriens.

Pas d'entrée en guerre contre Bachar mais ils vont remettre en cause sa suprématie dans les airs. Un bon début.

Nous apprenons par nos chefs que les troupes de l'ASL présentes à Damas se tiennent prêtes à intervenir. Avec un soutien aérien, nous allons enfin progresser. J'aimerais en être. Je serais plus utile là-bas.

Notre moral remonte en flèche. À Deraa, je suis loin des événements de la capitale.

On attend.

Des jours.

Puis arrive le coup de poignard dans le dos. Obama fait volte-face. La France suit son allié. Aucune intervention n'aura lieu. Pire, le président américain conclut un accord avec Vladimir Poutine sur le désarmement de l'arsenal chimique syrien.

Ça veut dire quoi ? Que des costards-cravates vont demander à Bachar el-Assad de leur montrer ses stocks de produits chimiques et superviser leur destruction ?

Quand un dirigeant est capable de tuer des milliers de ses concitoyens, de massacrer son propre peuple, peut-on lui demander d'être raisonnable ? Bachar n'est pas un gamin à qui on tape sur le bout des doigts en lui disant : *C'est pas bien ce que tu as fait, petit. Promets que tu ne recommenceras pas.*

Et comme une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule, le Qatar, la Turquie et l'Arabie Saoudite, se sentant aussi trahis par le revirement américain, encouragent la formation du Front islamique en guise de protestation. De fait, cette organisation devient plus riche et mieux équipée que l'ASL.

C'est l'abattement général dans nos troupes. L'attaque de Damas est évidemment annulée et nous reprenons nos assauts sporadiques sans grande efficacité.

Ma résignation s'efface rapidement pour laisser place à la colère. J'astique Nour. Je vais retourner au combat et tuer un maximum d'ennemis, que ce soient des membres de l'armée régulière de Bachar ou des extrémistes musulmans du Front islamique. Je veux être partie prenante de toutes les opérations.

Elles sont loin mes cibles en mousse. Mes hésitations, mes états d'âme sur la vie se sont effacés de ma tête pour laisser place à une mécanique parfaitement huilée. Je repère, vise et tire pour tuer.

Puis je recommence.

Ali m'a quitté ou, plutôt, je lui ai demandé de ne plus me parler. Il est un souvenir parmi d'autres, enfouis profondément. Je ne compte plus sur la chance mais sur mes capacités et mon expérience qui s'accroissent jour après jour.

La seule chose que j'accepte est la peur. Elle est l'unique barrière me définissant encore comme un être humain. Elle me permet de rester en vie. J'avance, recule, me lève, me cache en fonction de ce qu'elle me dicte. Nour est partie intégrante de mon corps. Elle est le prolongement de ce que je suis maintenant : un sniper tueur.

Je ne sais pas où je serais le plus utile. Pour l'instant, le commandant en chef de l'ASL Sud ne souhaite pas me muter ailleurs. Je le comprends.

Mais à Deraa rien ne progresse. Nos conquêtes d'un jour sont nos défaites du jour suivant. Nous nous enlisons et je ne perçois plus la stratégie de l'ASL.

Le revirement des Occidentaux, la montée en puissance des islamistes et la légitimité du régime de Bachar, aidé par le gouvernement russe de façon plus ou moins officielle, nous ont complètement déstabilisés.

De mon côté, je descends mes ennemis de manière mécanique. Deux, trois, cinq, voire plus à chaque sortie. Je compte les balles dans le chargeur. Je suis un chien de chasse. À l'affût. Ne prendre aucun risque. Planqué, je tue au hasard les soldats qui passent devant mon viseur. Je ne gagnerai pas la guerre à moi seul. Je ne suis pas fou à ce point. J'exécute la tâche pour laquelle j'ai été formé et j'en éprouve désormais du plaisir. Une nécessité pour me sentir utile et vivant.

Un nouvel hiver arrive et fige les positions de chacun. Je n'effectue quasiment plus aucune sortie. Tant mieux pour mes ennemis et ma santé mentale. Une pause salutaire. À moi, désormais, de gérer l'ennui.

J'entretiens Nour avec soin. Ma survie.

J'écris plusieurs courriers à mes parents et à mes sœurs. Là-bas, les choses n'évoluent pas beaucoup. La même routine en fonction

des saisons.

Dans sa dernière lettre, mon père me parle de Kamar.

Nous avons reçu des messages de ton frère. Il nous dit qu'il pense beaucoup à toi. C'est normal, vous êtes frères. Les liens existent et ne seront jamais défaits. La famille veut ça. Il a dit qu'il reçoit de temps en temps de tes nouvelles. Je suis heureux que vous ayez repris contact. Vous êtes dans deux camps opposés mais un jour le pays se réunifiera. Vous serez un exemple. Il m'a indiqué que vous étiez proches l'un de l'autre et que vous alliez vous retrouver bientôt. Je le souhaite. Je ne serai pas présent pour vos retrouvailles mais je les imagine. Sûrement un peu froides au départ mais elles finiront par être chaleureuses. Une bière ou un verre d'arak pourraient aider.

Je n'en crois pas mes yeux. Mon père est-il naïf au point de penser à une réconciliation ? Il n'a pas vu ou pas voulu voir le message adressé par mon frère. Mes faits d'armes ont dépassé les limites de la zone de Deraa contrôlée par l'ASL. Kamar est également dans cette ville. Il est en face et m'attend. Je ne le décevrai pas. On va se retrouver.

Les jours suivants, j'interroge plusieurs hommes des unités voisines. Je leur demande s'ils connaissent l'existence d'un sniper ennemi à la réputation redoutable. Je comprends rapidement que Kamar est devenu un excellent tireur.

Un caporal m'en apprend un peu plus.

— Je sais pas s'il est meilleur que toi mais il est bon. Malheureusement. Personne n'a jusqu'ici réussi à l'identifier ni à lui mettre le grappin dessus. Une rumeur circule : c'est pas un mais plusieurs snipers qui se relaient dans le même secteur. Un peu comme pour toi. Nos hommes propagent des infos pas nécessairement justes. Aucune

importance. Les légendes se construisent sur des réalités. On te dit entouré d'une aura divine. Allah est avec toi.

— T'es sûr pour Allah ?

— Tu mets le dieu que tu veux. T'as vraiment de la veine. Tu t'en sors à chaque fois, après avoir assuré le boulot et descendu plusieurs mecs. Tu sais y faire.

— Je préfère ça, oui. *Je sais y faire*. L'expérience, et une volonté farouche de vivre. Elle me permet de reculer si nécessaire, de disparaître au bon moment, d'être invisible. Des trucs appris au fur et à mesure des combats.

— La plupart des snipers meurent avant d'acquérir cette expérience.

— Au début, j'ai eu de la chance. Maintenant, c'est autre chose. Mais revenons à ce fameux tireur ennemi.

— Que veux-tu savoir de plus ?

Il me fixe droit dans les yeux avant de comprendre.

— Tu le cherches.

— Oui, pour le tuer.

— J'aimerais bien voir ça.

— Désolé mais tu ne seras pas de la partie.

— Un remake d'anciens westerns ? Un truc du genre « duel sous le soleil » ? Mets de côté ton ego, mon ami. On a besoin de toi vivant, pas mort.

— Tu doutes de l'issue de notre face-à-face ?

— Quand un combat devient personnel, quand on perd progressivement la lucidité et les raisons de notre engagement, c'est jamais bon.

— J'ai l'impression d'entendre un vieil ami.

— Et tu l'as écouté ?

— Oui, jusqu'à sa mort.

— Désolé.

— T'as pas à l'être. C'est la guerre. Rien d'autre.

Le caporal étale une carte de Deraa sur le sol.

— Nous sommes ici, de ce côté. Ton alter ego sévit dans ces environs, plus au nord. Son passage dans ce coin n'est pas passé inaperçu.

— Depuis combien de temps ?

— Avec l'hiver qui s'éternise, les positions ne bougent pas. Je dirais deux semaines, peut-être un peu moins. Sauf à être muté ailleurs, il devrait y être encore.

— Je te remercie pour les infos.

— Pas de quoi. Mais je te le répète, n'en fais pas une affaire personnelle.

— C'en est une depuis que nous sommes nés.

— Frères ?

Pour toute réponse, je souris.

Dans un mois, le temps permettra de nouvelles offensives. Pour le moment, les troupes s'ennuient et font défiler les jours en jouant aux cartes. Aucune chance d'obtenir l'autorisation de partir seul en mission d'observation.

Je passerai outre.

Seine-Saint-Denis, octobre 2019

Florence Dutertre regardait le planning de la semaine sur son ordinateur. Son téléphone de bureau se mit à sonner.

— Oui, Marie ?

— Deux policiers sont à l'accueil et souhaitent vous parler.

— Encore !

Elle hésita puis accepta. À un moment ou un autre, il était nécessaire de se confronter de nouveau à leurs questions. Elle le savait.

Une femme et un homme entrèrent. La femme sortit sa carte et parla en premier. Des policiers en civil.

— Commandant Claire Sarre et capitaine Philippe Quevilly.

— Je ne pensais pas vous revoir si tôt.

— Je vous avais dit qu'on allait se croiser de nouveau. Merci de nous recevoir. On va gagner un temps précieux. Vous auriez pu refuser. Nous aurions alors été obligés de vous convoquer officiellement au commissariat.

L'assistante sociale leur proposa de prendre un siège. Elle resta à son bureau. En position dominante, sur son terrain. Un faible avantage.

— Que puis-je pour vous ? J'ai déjà répondu à vos questions.

— Nous en avons une ou deux supplémentaires. Il n'y en aura pas pour longtemps.

Le commandant de police ouvrit une pochette cartonnée et déposa une série de trois photos sur le bureau.

— Je suis désolée de vous soumettre ces clichés. Ils ont été pris lors des autopsies. Ils ne sont jamais agréables à regarder.

Chaque photo couleur représentait le visage d'un enfant.

— Les images se ressemblent, n'est-ce pas ?

— Je ne les avais jamais vues mais je sais à quoi elles correspondent.

— Les victimes ont *grosso modo* le même âge. Le mode opératoire de leur assassinat est similaire. Une balle de 7,62 en pleine tête. Le décès a été instantané. Nous pensons que c'est l'œuvre d'un seul tueur. Il ne cherche pas la souffrance de ses victimes mais leur mort. Il les exécute le plus proprement possible.

Elle marqua une pause et fixa attentivement Florence.

— D'autres similitudes nous ont sauté aux yeux. Je ne vous apprends rien si je vous dis que ce sont des enfants revenus de camps de Syrie, d'Irak ou de Turquie. Ils faisaient l'objet d'une analyse de réinsertion au sein de votre service ou de celui de Villacoublay, sous la supervision de deux procureurs différents en charge de ces dossiers délicats.

— Exact. J'ai moi-même rencontré Youssef. Vous le savez. Ce ne sont pas les seuls. D'autres dossiers sont en cours d'analyse.

— Exact, madame. J'en viens au but de notre visite. Nous interrogeons les personnes susceptibles d'avoir été en contact avec ces enfants : médecins, infirmiers, membres des services sociaux. Un contact qualifié d'approfondi.

— Un nombre important de gens.

— Oui, mais la recherche d'un coupable passe souvent par un travail long et fastidieux.

— En quoi puis-je vous aider ? Ma collègue et moi, on vous a fait parvenir leurs dossiers. La version complète. Peu de personnes y ont un accès intégral.

— Effectivement, et nous les avons épluchés mais aussi comparés à d'autres cas.

— Il n'y a pas uniquement l'âge et l'origine.

— Non. Nous avons constaté deux éléments remarquables. Le premier est qu'ils ont été qualifiés de « lionceaux du califat ».

Claire Sarre regarda les notes de son calepin.

— Appelés aussi « Ashbals ». Des gamins endoctrinés de manière intensive. Définis comme potentiellement dangereux. C'est-à-dire qu'ils peuvent être amenés à commettre des attentats, en France ou ailleurs. Nous connaissons les procédures mises en place pour une éventuelle réinsertion. Du coup, nous avons établi une liste de suspects...

— Des suspects ?

— Oui. Des suspects complices du tueur, je veux dire. Nous avons vérifié les alibis des personnes proches des victimes. Personne, vous comprise, n'est suspecté d'assassinat. Je vous rassure. Ce qui m'amène au second point. Le tueur possède des informations introuvables dans le journal local. Ces données sont confidentielles. Et on comprend aisément pourquoi. D'où notre visite.

— Désolée, mais je ne saisis pas.

— Pour remonter au tueur, nous cherchons activement son ou ses complices. Je ne vous cache pas que votre nom se trouve sur notre liste.

— Une liste ? Ça ne me rassure pas.

— J'ai un médecin, deux infirmières et même les procureurs.

Elle regarda une nouvelle fois ses notes.

— Pour ne rien vous cacher, ma liste est constituée de six noms. Ces six personnes avaient accès à l'ensemble des informations, quelle que soit la juridiction en charge des dossiers, y compris l'une des plus importantes : ces enfants étaient des Ashbals et avaient prêté allégeance à Daech.

— J'imagine que les services spéciaux de la police – je ne sais pas quel nom vous leur donnez –, ceux du renseignement qui suivent ce type de gamins depuis la Syrie, l'Irak ou la Turquie étaient eux aussi au courant. Mettez-les sur la liste.

— Une possibilité rapidement écartée.

— Pourquoi ? Vous savez très bien que des politiques, même haut placés, souhaiteraient voir ces enfants disparaître sans autre forme de procès. Pourquoi ne pas imaginer un politicien payant un tueur à gages ?

— Je vous arrête tout de suite, madame. Vous regardez trop de films ou de séries. Laissez tomber cette piste.

— Je suis donc susceptible d'être la complice de l'assassin ? C'est ce que vous insinuez ?

— Ce n'est pas nécessairement intentionnel de votre part. Une personne de votre service a peut-être accès à vos dossiers sans que vous le sachiez. Je vous demande de réfléchir à la façon dont un proche pourrait divulguer ces informations.

— À chaud, je ne vois pas. Je vais y penser.

— C'était le but de notre visite. Mais pas seulement. J'ai une autre info et elle va dans le même sens.

— C'est-à-dire ?

— La fuite de données. La mère de Moussa vient d'être assassinée. Même mode opératoire.

Florence Dutertre fut troublée par cette annonce. Elle se reprit et montra son incompréhension.

— Mis à part que cette femme était la mère d'un Ashbal, je ne vois pas le rapport.

— Vous avez des enfants, madame ? demanda le commandant Sarre.

— Non. Pas pour le moment.

— Vous pouvez cependant facilement imaginer la douleur d'une mère après la perte de l'un de ses enfants. Une mère serait prête à aller jusqu'où pour se venger ? Cette femme est partie volontairement en Syrie. Vous le savez, je crois.

— Oui. Selon le dossier de Moussa, elle avait rejoint l'État islamique dans l'espoir d'être utile. Comme beaucoup d'autres. Mais elle y a été reléguée au rang d'esclave. Mariée de force.

— Peut-être. Mais à son retour en France, son repentir n'a pas été si net. Elle portait toujours le niqab. Pas vraiment un signe de réadaptation à notre société.

» Mettons-nous quelques instants à la place du tueur. S'il se croit investi d'une mission d'éradication de toute menace terroriste sur notre sol, éliminer les lionceaux du califat n'est pas suffisant. Les parents – voire la famille entière – seront également tués. Vous me suivez ?

— Je comprends.

— Les dossiers des proches sont aussi confidentiels que ceux des enfants. Je reviens donc à la raison de notre visite : le tueur dispose d'éléments normalement inaccessibles. Votre service les possède. Il est en première ligne.

— Comme celui de Villacoublay.

— Oui. Mais c'est à vous que je m'adresse actuellement. Réfléchissez et recontactez-nous. La moindre information sera la bienvenue.

Le commandant et le capitaine se levèrent. Claire Sarre lui tendit sa carte.

— Je vous laisse mes coordonnées. N'hésitez pas à m'appeler. Je reste dispo quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit.

— Je vous donne également ma carte.

Le commandant la prit.

— Nous l'avions déjà mais je la garde, évidemment. Je vous remercie de nous avoir reçus.

— C'est normal.

Les deux policiers sortirent sans rien ajouter.

Florence Dutertre restait dubitative.

Elle saisit son téléphone portable puis se ravisa.

Puisqu'elle était sur la liste des complices possibles, nul doute que ses moyens de communication étaient sous surveillance. Téléphone fixe, portable, ordinateur et réseaux sociaux. Elle n'y connaissait rien en matière de renseignement policier mais elle regardait effectivement régulièrement des séries et des polars à la télévision.

Sa voiture était sûrement balisée. Des hommes en civil devaient la suivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Ne pas tomber dans la paranoïa mais rester vigilante.

Elle reprit le déroulement normal de sa journée. En déplacement à l'extérieur, elle se retournait régulièrement pour vérifier qu'elle n'était pas suivie. Une filature nécessitait un nombre conséquent de personnes. N'importe qui pouvait être de la police. La femme qui regardait avec envie des chaussures hors de prix dans la devanture d'un magasin ; le couple qui se tenait par la main juste devant elle ; le livreur de pizzas ; l'automobiliste qui, courtoisement, la laissait traverser à un passage pour piétons. Les dizaines de personnes croisées depuis la visite de la police étaient potentiellement des indics.

Elle assura les rendez-vous prévus à son agenda, recevant entre autres les deux enfants programmés le jour même pour l'ouverture d'une nouvelle procédure.

Fin d'hiver, Deraa

Je n'enverrai pas de lettre à Kamar pour lui fixer le lieu et l'heure de notre rendez-vous. Je m'apprête à lui faire parvenir un message plus subtil mais très clair.

Le jour n'est pas levé quand je quitte le campement. La carte du caporal m'a donné une idée du secteur où Kamar se trouve. Pas la peine de me munir du plan de la ville. Ça ne veut plus rien dire. Des champs de ruines succèdent à des immeubles éventrés, détruits par les bombardements de Bachar ou l'artillerie des deux côtés. Il reste des semblants d'avenues et de rues impraticables en véhicule. Seuls des hommes à pied peuvent se faufiler d'un tas de gravats à un autre. De temps en temps, un no man's land sépare les deux camps. Sinon, rien n'indique si telle partie appartient à l'armée régulière de Bachar ou à l'ASL.

Tout ça n'a aucun sens. Ne pas m'encombrer de pensées inutiles. Mon objectif n'est pas de comprendre la situation mais de retrouver mon frère.

Et de le tuer.

Si je le rate, lui n'hésitera pas.

Dans ma besace, j'ai pris le nécessaire pour tenir plusieurs jours. Je me suis chargé d'un maximum de munitions longue et courte portée et j'ai

fixé le silencieux au bout de Nour. Mon message est un jeu de piste. Je vais jouer au Petit Poucet mais à la place de cailloux blancs, je baliserai mon chemin de cadavres. Kamar saura où me retrouver.

Durant mes longues heures de marche dans les ruines contrôlées par l'ASL, je croise plusieurs soldats amis. Certains me reconnaissent et me demandent la raison de ma présence dans ce secteur. Je leur explique simplement que j'effectue une mission de reconnaissance en solitaire. On me salue respectueusement en me souhaitant bonne chance. Rien à voir avec elle. Je le sais.

Une demi-journée se passe avant que je voie des hommes de Bachar. Couvert de poussière de plâtre, je suis invisible. Bien calé derrière un muret en brique, je les observe dans ma lunette. Trois soldats sont adossés à un mur ; leurs armes posées à leur côté. Je suis étonné de leur imprudence. Ils parlent entre eux sans se soucier de la dame à la faux qui leur ôtera bientôt la vie. Deux seulement vont mourir. Le troisième, uniquement blessé, sera mon messager.

Le viseur de Nour se fixe tour à tour sur chacun d'eux. Lequel choisir ? Roulette russe. Qui aura la permission de survivre ? J'hésite. Pourquoi celui de gauche et pas celui de droite, ou du centre ?

Je fais un choix. De gauche à droite.

Une balle, un mort. Un autre projectile et le deuxième homme s'affaisse, immobile. Le troisième panique. Il tend devant lui son arme automatique, cherche d'où viennent les coups de feu. Le silencieux a parfaitement fait son office. Le soldat ennemi devine le secteur à l'origine de mes tirs mais ne sait pas précisément où je suis. Il tire au jugé, sans efficacité. Trop à droite, trop haut. Il est à découvert. Je pourrais le tuer sans problème. Je vise son épaule droite. Jet de sang. Il s'écroule.

Je sors de ma cachette et me dirige vers lui le plus rapidement possible en gardant un œil rivé à Nour. En alerte au cas où d'autres ennemis seraient dans les parages.

En moins d'une minute, je suis sur lui. Il râle de douleur.

Je lis la terreur dans ses yeux lorsqu'il me voit. J'appuie sur son front le bout de mon canon encore chaud et repousse du pied sa kalachnikov.

— Retire doucement l'arme de poing de ta ceinture et le couteau. Tu les jettes loin de toi.

Il s'exécute non sans mal.

— T'es pas mort parce que je l'ai décidé. Veux-tu vivre ?

Signe positif de la tête.

— Très bien, soldat. J'ai un message pour Kamar Berger, le tireur d'élite. Tu le connais ?

— Oui.

— Heureusement pour toi, sinon tu m'aurais été d'aucune utilité. Tu le trouves et tu lui dis que son frère, Kasswara, l'attend.

Ses yeux s'écarquillent. Ma réputation a dépassé les rangs de l'ASL. Il est pris de tremblements.

— Ne t'inquiète pas. Si je l'avais voulu tu serais mort comme tes deux camarades. Reprends-toi et fais ce que je te demande.

— Oui... Oui. Où doit-il te retrouver ?

— Contente-toi de lui dire que je l'attends. D'autres messages suivront. Maintenant tu te lèves.

Ses gestes sont laborieux.

— Dans quelle direction se trouve ton unité ?

Il me montre le nord avec son bras valide.

— À un bon kilomètre. Mes tirs de riposte ont dû s'entendre. Des renforts vont venir. Tu t'en sortiras pas. Tu feras pas le poids devant nos camarades, et encore moins face à Kamar.

— Ne sous-estime jamais ton adversaire. Tire-toi avant que je change d'avis.

Il tente de courir, trébuche, se relève et disparaît par un trou dans un mur.

En un éclair, je fuis à mon tour.

Je monte un escalier en béton partiellement intact et atteins la terrasse d'un immeuble. J'ai une vue dégagée sur la zone. Je distingue

l'homme blessé qui progresse vers la direction indiquée.

À la limite de mon champ de vision, je perçois le mouvement d'un groupe important d'individus. Une vingtaine de soldats. Les tirs d'arme automatique ont effectivement donné l'alerte.

Je change de chargeur et enclenche des balles longue portée. J'ajuste ma visée et je tire par deux fois. Volontairement, je ne choisis pas les premiers hommes mais cible au hasard des gars au milieu. Vent de panique. Le groupe éclate. Je vais rapidement être encerclé. J'abandonne ma position et dévale l'escalier comme un dératé.

Je pars vers l'est. Je traverse de nombreuses cloisons par des trous d'homme volontairement percés pour ne pas être visibles de l'extérieur. Mes ennemis vont pratiquer la même technique. Ils font trop de bruit. Je les entends arriver. Je m'allonge et me cache sous un tas de planches. Nour est contre moi. Je la serre fort. Ma respiration est trop rapide. Je tente de la réguler. Être silencieux et invisible. Les soldats passent à deux ou trois mètres de moi. Mon champ de vision est restreint mais j'en dénombre trois. Ils sont à ma portée. Comme un clown sur ressort sortant de sa boîte, je me relève en furie et hurle en même temps que j'épaule mon Dragunov. Une balle dans la nuque. Une deuxième dans le dos. Le troisième soldat a le temps de faire volte-face. Il tire au jugé et me rate de peu. Je le blesse à la cuisse. Un quatrième tir l'atteint à l'épaule. Il est hors de combat.

Je pourrais l'achever mais ne le fais pas. Je me poste face à lui.

— Je suis Kasswara de l'ASL et je cherche mon frère Kamar. Tu passes le message.

La logique voudrait que je fuie vers le sud, de l'endroit d'où je viens. Je fais le contraire et je cours le plus vite possible vers le nord, dans la gueule du loup. Je ferais une cible facile. Seul contre une quinzaine d'ennemis. En face à face, je n'aurais aucune chance.

Je découvre une porte toujours sur ses gonds. Elle donne dans les caves d'un immeuble. Je m'y engouffre. Noir complet. J'avance à tâtons. Laisser passer l'orage. Je perçois des cris. Des ordres sont lâchés.

Je ne distingue pas leur signification. Les sons s'éloignent enfin. Je suis en sursis. Je trouve une alcôve et m'y planque.

Assis sur le sol, Nour entre mes jambes, le canon en l'air, j'attends. Je resterai ici des heures si nécessaire. Je vais prendre mon temps.

Je bois de l'eau et mange une barre alimentaire de ma ration de survie.

L'odeur est infecte. Les soldats qui me traquent auront-ils l'idée de fouiller ces caves ? Ai-je encore de la chance ? Selon Ali, j'ai épuisé ma réserve.

Ali est mort. Moi, je suis vivant. Qui est le plus chanceux ?

Mes pupilles s'habituent au noir. Le sous-sol n'est pas complètement exempt de lumière. Par-ci, par-là des rais lumineux tombent du plafond.

Bruits de bottes au-dessus de moi. Ils me cherchent. Ma disparition doit les mettre de très mauvaise humeur. Puis le silence revient. J'en suis soulagé.

Mais au bout de quelques minutes, je m'aperçois que je ne suis pas seul. S'il y a bien des êtres qui profitent des situations de combat, ce sont les rats. L'odeur vient de là. Comme chaque être vivant, leur première préoccupation est de trouver de quoi se nourrir. Je suis un mets de choix.

Un éclaireur s'approche. Ne pas gaspiller une balle. Je sors mon couteau de combat et le laisse venir. Lorsqu'il est suffisamment près, je le transperce sans aucune hésitation. Ses cris donnent l'alerte à ses compagnons : pas bon de fouiner ici.

La trêve sera de courte durée. S'ils estiment que ça vaut le coup, ils reviendront en force quand je baisserai ma garde, dans mon sommeil.

Des heures d'attente.

J'ai sommeillé à de nombreuses reprises. Des microsiestes. Ces saloperies de rongeurs sont effectivement revenus. Je ne pensais pas me battre un jour contre ce genre d'ennemis. Moins dangereux que les snipers de Bachar, mais particulièrement tenaces.

J'en éventre quatre avant que la colonie ne batte en retraite temporairement. De toute façon, je ne vais pas moisir ici des jours.

Je réfléchis aux réactions possibles de mon frère. Il sait maintenant que je le cherche et que je souhaite une confrontation directe. Je ne me serais pas enfui comme un lâche face à un groupe armé. Je me serais caché et j'attendrais que la situation se calme.

Kamar est seul, quelque part au-dessus de ma planque. Soit il s'est placé en hauteur et balaie une vaste zone avec son fusil, soit il est confortablement installé et m'attend à un endroit précis, incontournable. Il connaît mieux que moi ce territoire. Il est en position de force.

Au petit jour, je décide de sortir prudemment de mon trou. Je n'ai quasiment pas dormi. Pas les meilleures conditions pour se concentrer. L'enjeu est de taille. L'adrénaline fera son effet au bon moment.

La peur également. Je compte sur elle.

Je la sens. Elle s'occupe de moi et me protège. Elle m'évitera de prendre des décisions intempestives et de me mettre en danger de façon déraisonnable. Je compte sur elle.

La luminosité est faible. Mes yeux s'adaptent facilement.

Je parie que Kamar se trouve en hauteur avec le meilleur angle de tir possible. Il ne sait pas où je suis réellement. Nous sommes dans la même situation. J'adopte la même méthode.

Je repère un immeuble facile d'accès. Une seule rue à traverser. Elle est dégagée. Je serai exposé. Un éboulement la scinde en deux. Si Kamar m'attend à cet endroit, il va régler sa mire à ma première course puis espérer me revoir à la sortie du tas de pierres. Il me tirera comme un lapin. Une logique implacable.

Je cours le plus vite possible et me cache derrière le monceau de gravats. Si je continue, je suis mort, alors je tente une diversion.

Je reviens en arrière sur quelques mètres, pratique un rapide demi-tour puis fonce vers l'entrée du bâtiment sans m'arrêter. Je n'ai pas entendu le tir mais la balle s'est encastrée dans le mur à une dizaine de centimètres de ma tête. Son arme aussi est pourvue d'un silencieux.

Sois le bienvenu, Kasswara.

J'ai compris son message.

Mon aller-retour l'a suffisamment déstabilisé pour qu'il ait été obligé de tirer rapidement.

Je sais que tu es là, mon frère.

Nous le savons désormais tous les deux, frère.

Le duel se produira en hauteur.

Je prends mon temps pour atteindre la terrasse de l'immeuble. Nous avons chacun un avantage différent. Lui sait à quel endroit je vais me trouver. Moi, j'ai le soleil comme allié. Il se lève dans mon dos. Kamar l'aura de face. J'évite de m'exposer aux ouvertures sur l'extérieur. Je m'accroupis, me rends invisible. Kamar ne peut pas suivre ma progression. Pas nécessaire de tenter un regard par l'une des fenêtres défoncées. Il me cherche. Je l'imagine l'œil collé à sa lunette, zappant d'un point à un autre, explorant la moindre ombre qui trahirait ma présence.

La montée devrait prendre cinq minutes. Je l'effectue en un quart d'heure. Mettre les nerfs de Kamar à rude épreuve. Compter sur son impatience afin qu'il commette une erreur. Un faible espoir.

J'atteins enfin l'étroite terrasse, large de quatre mètres environ. Le revêtement est tapissé d'une poussière grise. J'en couvre mes vêtements. Je me colle au sol et rampe jusqu'à la balustrade en béton.

Kamar m'attend là, quelque part. Si je me redresse, j'aurai besoin de longues secondes pour le repérer, viser et tirer. Je serai mort avant de le voir.

Je longe le garde-fou et me cale à son angle gauche. Je sors le miroir de ma vareuse et le fixe sur une tige métallique. Je tente de trouver sa position.

Le résultat ne se fait pas attendre.

Une balle explose ma glace mais j'ai eu le temps de percevoir l'éclat du tir et la réverbération du canon de son Dragunov.

À environ deux cents mètres se trouve une entaille dans le muret de protection en haut de l'immeuble parfaitement aligné au mien. Kamar se cache derrière. Totalement invisible. Seule l'extrémité du canon de son SVD muni d'un silencieux dépassera. J'en suis certain. Si je me trompe,

tant pis, je descendrai un sniper ennemi et notre duel sera remis à plus tard.

Mais je n'y crois pas. Je le sens. Il m'attend.

Nour serrée contre mon corps, je roule sur moi-même jusqu'à l'angle opposé. La peur stimule mes sens et prend possession de moi. Je me relève et instinctivement je vise la faille dans le mur.

Dans mon viseur, je vois celui de Kamar. Une fraction de seconde d'hésitation.

Kamar est mon frère.

Nous tirons ensemble.

Syrie, 2014

Nos alliés et nous avons sous-estimé l'organisation État islamique. La veuve noire a tissé sa toile, a investi un immense territoire, insidieusement. Personne n'a voulu regarder de ce côté. Et la nouvelle tant redoutée est tombée le 29 juin. Abou Bakr al-Baghdadi vient de proclamer l'État islamique. Comme pressenti depuis plusieurs mois, il rétablit le califat à cheval sur l'Irak et la Syrie. Daech est officiellement créé. Califat signifie « État ». Les habitants obtiendront des papiers d'identité sur lesquels sera apposé le sceau « État islamique ». Une monnaie sera en circulation et des frontières installées. À n'en pas douter, elles fluctueront et s'étendront au maximum. Des administrations seront constituées et une police sera mise en place. Une armée sera créée avec des lois spécifiques, à la doctrine extrémiste.

On peut se demander d'où vient l'argent. La réponse est double. Certains États musulmans soutiennent officieusement Daech, cependant la manne pécuniaire la plus importante est issue de la vente de pétrole. De nombreux puits sont sous leur contrôle. Évidemment, la communauté internationale a décrété un embargo sur les exportations de ces hydrocarbures, mais le marché noir bat son plein. Le brut exploité par Daech est moins cher que celui produit ailleurs. Pourquoi s'en priver ?

Quand il est question de business et de marges financières, les états d'âme n'ont plus cours !

Le 4 juillet, jour anniversaire de l'indépendance des États-Unis, Abou Bakr al-Baghdadi prêche dans la grande mosquée al-Nouri à Mossoul. Relayé sur les réseaux sociaux, il appelle les musulmans à lui obéir et à lui prêter allégeance.

Peu de temps après, nous recevons les premières informations alarmantes du terrain. La propagande de Daech bat son plein. La terreur règne en maître. Les cadres du califat utilisent à fond les réseaux sociaux pour diffuser leurs messages d'endoctrinement. Des images de décapitations circulent en nombre. Des Occidentaux sont pris en otage. Leurs assassinats sont filmés et largement diffusés.

En parallèle, des combattants étrangers arrivent de nombreux États, dont la France.

L'un de mes deux pays de sang et de cœur.

En août, Barack Obama annonce vouloir être « implacable » face au « cancer » Daech. Mais comme à son habitude, ses paroles ne sont pas suivies d'actions et, pour le moment, seuls les peshmergas, les combattants kurdes d'Irak, réagissent et semblent en mesure de contenir l'expansion des islamistes.

Et nous, les soldats de l'ASL, que faisons-nous ?

À Deraa où je suis toujours, on attend.

Je me suis remis rapidement de la blessure infligée par Kamar. Une entaille peu profonde à la tempe. Nos balles se sont croisées. La sienne m'a touché et je suis tombé en arrière. J'ai été sonné de longues minutes. Quand je suis revenu à moi, j'ai pris conscience de mon état et du lieu où je me trouvais. La peur a fait son travail : *Ne te relève pas, rampe, fuis, retourne dans ton camp*. Mes mains n'ont pas tremblé lors du tir mais après avoir frôlé la mort, mon corps est entré en vibration. La peur m'a protégé.

Je me suis traîné jusqu'à la sortie et j'ai mis la journée entière à revenir dans la zone contrôlée par l'ASL Sud. J'ai pris des chemins détournés et évité de m'exposer. Je n'ai pas cherché à traquer mes ennemis ni à tuer des soldats de Bachar. Ma seule préoccupation a été de rester en vie.

Je ne savais pas si Kamar était mort. Je suis certain d'avoir atteint mon but, mais il y a eu cette foutue fraction de seconde d'hésitation. Elle aura suffi à l'épargner.

Pendant trois semaines, aucune information n'a filtré du camp d'en face. Aucun fait d'armes significatif à mettre au crédit d'un sniper.

Je l'ai sûrement tué. Je n'en éprouve aucune satisfaction ni aucun plaisir. Au contraire, une forme de tristesse s'est installée dans ma tête. Kamar était mon pire ennemi mais il était également mon frère. Je pense à mes parents. Comment leur dire que j'ai volontairement tué leur fils cadet ? Mon père défend ma cause mais il ne me pardonnera jamais mon geste. Quant à ma mère... Aurait-elle souhaité que les rôles soient inversés ? Je n'ose pas y penser.

Et puis un matin, je suis appelé par le lieutenant de mon unité. Un soldat de l'ASL blessé au combat souhaite me parler.

Je le rejoins sous la tente de l'hôpital.

Il a reçu une balle dans chaque main et une troisième dans la cuisse. Pas un hasard.

Je m'assieds sur le rebord de son lit.

— Tu veux me parler, l'ami.

— Je ne sais pas si je te dois la vie ou si je suis en colère contre toi.

Je hausse les sourcils de surprise.

— Je ne te connais pas vraiment, lui dis-je. On s'est peut-être croisés, sans plus. Je ne comprends pas.

— Je suis vivant et salement amoché parce que je suis porteur d'un message. Durant une patrouille, nous avons été pris pour cible par un sniper particulièrement adroit et déterminé. Trois de mes camarades sont morts. Une seule balle dans la tête à chaque fois. Les deux autres ont

réussi à fuir. Je me suis retrouvé coincé dans une enclave entre deux bâtiments sans possibilité de m'échapper. Je ne savais pas où était mon arme. Le sniper m'a trouvé sans difficulté. Il aurait pu m'achever mais au lieu de ça il a joué avec moi. Une balle dans la cuisse pour m'immobiliser puis une dans chaque main pour me rendre inoffensif. Il s'est enfin approché. J'ai fait dans mon froc. Une terreur pas possible. J'ai vu la mort en face.

— Tu t'es retrouvé devant mon frère ? C'est ça ?

— Kamar, il m'a dit qu'il s'appelait. Oui, ton frère. Je suis son message vivant.

— Que t'a-t-il dit ?

— Que sa blessure au cou est désormais guérie. Je dois te répéter cette phrase.

— C'est tout ?

— Oui.

— Tu as eu de la chance d'avoir été choisi. Tes camarades n'en ont pas eu autant.

Je pose une main sur sa jambe valide et le remercie.

Quand je sors de la tente, je ressens un immense soulagement. Kamar est vivant. La partie mortelle est remise à plus tard. Un jour, on se retrouvera et là, l'un de nous y restera.

Pour le moment : match nul.

M'a-t-il épargné ou bien a-t-il eu une faiblesse ? Je pencherais pour une autre version. Il a été étonné de mon positionnement sur la terrasse et a tiré dans la précipitation. Il cherchait réellement à me tuer. J'en suis convaincu.

Je tente d'évacuer les images de mon frère et de penser à l'avenir de l'ASL. Nous recevons des informations contradictoires sur l'évolution des discussions entre grands pays.

En septembre 2014, Obama décide finalement d'envoyer ses avions et bombarde des positions djihadistes en Irak et en Syrie. La décapitation

d'un nouvel otage, un journaliste américain, a enfin provoqué une réaction militaire. Une coalition internationale de soixante-dix pays est constituée, dirigée par les États-Unis. La France est au cœur du dispositif. Je serais incapable de citer les autres nations. Peu importe. Sur le terrain, les combattants et les morts sont inlassablement les mêmes.

Nous recevons un armement conséquent, dont des missiles antichars.

Bachar el-Assad se trouve donc épargné. Toujours pas d'engins antiaériens. Nos chefs nous donnent de nouvelles directives : Vos cibles sont exclusivement les combattants de Daech.

Pour moi, c'est insuffisant. Aucun militaire occidental ne mettra les pieds en Syrie. Pas question de partir dans une guerre d'enlissement comme en ont vécu les Français et surtout les Américains au Vietnam.

D'un côté, l'aviation de Bachar reste opérationnelle et continue à nous balancer ses barils d'explosifs et, de l'autre, la coalition bombarde le califat en évitant soigneusement le moindre contact avec les appareils du régime de Bachar el-Assad. L'ASL est de plus en plus en difficulté, coincée entre deux ennemis. On repère rapidement d'où viennent les bombardiers pour ne pas être des victimes collatérales.

Sur le front de Deraa, la situation se fige. Cette ville n'est plus vraiment stratégique. De nouveau, j'ai la sensation de ne pas être à ma place, d'être inutile. Pour les dirigeants de l'ASL, l'urgence est Daech. Le régime de Bachar semble affaibli. Ce serait pourtant le bon moment pour donner un coup décisif au dictateur mais je suis un simple soldat, sans droit à la parole. Je subis les ordres.

Des coalitions se forment, se défont au gré des intérêts des Occidentaux et des pays du Golfe. Je suis ces atermoiements de loin et n'y comprends pas grand-chose. Les musulmans radicaux encore présents dans l'ASL forment officiellement un nouveau groupe. L'Arabie Saoudite, le Qatar et la Turquie continuent à les financer pendant que l'ASL est reléguée à un rôle insignifiant. Ce sont des batailles idéologiques vieilles comme le monde musulman entre alaouites et chiïtes. En Syrie,

la minorité alaouite dont est issu Bachar détient le pouvoir et règne sur la majorité chiite.

Quant aux véritables démocrates laïcs dont je fais partie, ils n'ont pas beaucoup d'avenir dans ce coin du monde.

Pour mon unité, l'année 2014 finit comme elle a commencé. Aucune réelle avancée ni reculade à Deraa. Cette ville n'intéresse plus personne. Mon frère est peut-être parti distribuer la mort ailleurs. Impossible de le savoir.

Un jour, on se retrouvera une nouvelle fois face à face. Je ne tremblerai pas. Je me le jure.

Seine-Saint-Denis, octobre 2019

La secrétaire du service entra dans le bureau de Florence Dutertre.

— Désolée de vous déranger. Je viens de recevoir un appel de l'hôpital. C'était le médecin qui devait accueillir Bachir, Paul de son vrai prénom, juste après sa descente d'avion.

— Oui. Il y a un problème ?

— Il n'est pas encore arrivé. En fait, il devrait être là depuis une heure maintenant. Personne à l'hôpital ne sait où il se trouve. Le trajet depuis l'aérogare est court. Avez-vous des informations ? Dans son dossier, on présumait que c'était un Ashbal. Le médecin semblait particulièrement inquiet au téléphone.

— Merci. Je me renseigne et je le rappelle dès que j'ai du nouveau.

« Merde ! » lâcha-t-elle après que Marie fut sortie de son bureau.

Elle saisit la carte du commandant laissée lors de sa dernière visite et tapa nerveusement le numéro de téléphone. Claire Sarre décrocha à la première sonnerie.

— Commandant Sarre.

— Florence Dutertre. Je me permets de vous contacter en urgence. Un interne de l'hôpital attend un enfant de retour de Syrie mais il n'est pas arrivé. Il devait effectuer ses premiers examens médicaux aujourd'hui.

Un dénommé Bachir, douze ans, atterri à Roissy aujourd'hui. Il n'était pas à son rendez-vous. *A priori* personne ne sait où il se trouve.

— Décrivez-le-moi.

— Plutôt grand pour son âge. Les cheveux noirs, coupés court. Les yeux noirs également. De type européen. À ma connaissance, il était vêtu d'un jean, d'une veste de sport et de baskets. Il avait été photographié dès sa prise en charge, juste avant de monter dans l'avion. Je devais le rencontrer demain matin.

— Je sais où il est.

— Ouf. Me voilà rassurée.

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Il est effectivement devant moi mais allongé sur le dos. Un orifice au milieu du front.

Florence resta sans voix. Son cœur s'emballa.

— Vous êtes toujours là, madame Dutertre ?

— Oui...

— Le tueur ne s'arrêtera pas. J'en ai la conviction : il veut éliminer les Ashbals – réels ou présumés – de retour en France avec leur famille. Alors posez-vous la question suivante : comment pouvait-il savoir aussi vite pour Bachir et comment a-t-il eu l'information sur son éventuelle implication au sein des lionceaux du califat ? Vous me dites si je me trompe, mais Moussa, Omar et Youssef faisaient partie de Daech. Pour Bachir cependant, rien n'était certain ?

— J'ai lu son dossier hier soir. Il a été dénoncé. La simple supposition d'un repent. Rien n'était effectivement prouvé.

— Donc le tueur anticipe. Il passe à la vitesse supérieure et n'attend même plus d'être certain de la dangerosité de la victime. Ça va virer au carnage.

Florence s'énerva au téléphone.

— Que puis-je faire ? Vous me soupçonnez de délivrer des informations à je ne sais qui ? Et vous ? Qu'avez-vous ? Cinq meurtres ! Un tueur laisse inévitablement des indices ! Où en êtes-vous ?

— Je ne suis pas tenue de vous délivrer ce type d'informations. Je peux simplement vous dire qu'il est particulièrement doué pour le camouflage et pour disparaître sans laisser de trace. Un spécialiste.

Florence se calma.

— Je vais réfléchir et fouiller dans mon entourage professionnel.

— Et personnel. Vous ou quelqu'un de proche de ces enfants fournissez des informations confidentielles sans nécessairement vous en rendre compte.

— Et l'espionnage ? Je ne sais pas moi, le piratage de mon ordi ou un truc du genre.

— Non, on a vérifié.

— Vous avez fouillé dans mon ordinateur ?

— Laissez tomber. Concentrez-vous sur ma demande.

La policière raccrocha.

Florence jeta son téléphone sur son bureau et se prit la tête à deux mains.

Cela avait assez duré.

2015

Nous nous tenons au courant via les réseaux sociaux sur nos téléphones portables. L'un des rares canaux d'information à fonctionner, quoique approximativement. Comment faire le tri entre la propagande et la réalité ? Il est désormais avéré que la population a été vite déçue par Daech. Sur les territoires du califat, et surtout dans une ville importante comme Raqqa, les premiers mois ont tourné en faveur de l'État islamique. Les circuits électriques et d'eau potable ont été rapidement reconstruits. Les habitants mangeaient à leur faim et, pour la plupart, ils se voyaient proposer un travail. L'économie du secteur tendait à se rétablir.

Mais à quel prix ?

Les différentes polices veillaient au strict respect des lois islamiques. Ça commençait par un habillement commun fabriqué par l'État islamique. Si les femmes disposaient d'une liberté réduite sous le régime de Bachar, elles étaient maintenant asservies comme jamais. Aucun pays n'avait été aussi loin dans les interdictions et les servitudes. Cela dépassait l'entendement. Une police constituée exclusivement de femmes arpentait les rues des villes. Elle arrêtait celles dont l'habillement n'était pas conforme ou qui n'étaient pas accompagnées de l'homme attitré : mari, père, frère ou tuteur désigné. S'ensuivaient un enfermement et

des séances de torture. Des femmes enceintes avaient même subi des sévices aboutissant à un accouchement prématuré.

Le rôle des femmes se résumait à celui d'esclaves au service des combattants de l'État islamique.

De nombreuses Occidentales se faisaient piéger. Elles croyaient rejoindre le califat dans une démarche sociale et sanitaire. Elles participeraient à l'éradication de la dictature du régime en place en soignant les soldats blessés, en éduquant les enfants. De nobles tâches.

Beaucoup de mères n'hésitaient pas à venir avec leurs gamins. La majorité se retrouvaient mariées de force et servaient de matrices. Le califat avait besoin de sang neuf pour amplifier sa stratégie de développement du pays. Ces « génitrices » étaient un rouage important pour l'avenir du système.

Parfois, des informations sur leurs conditions d'existence filtraient via Instagram mais elles étaient rapidement noyées dans la propagande de Daech. Un puissant système de matraquage médiatique qui portait ses fruits. Des femmes et des hommes arrivés d'Europe, mais aussi des États-Unis et d'Australie, venaient grossir les rangs de l'État islamique.

Dans tout État totalitaire, la longévité de la doctrine passe par la formation des plus jeunes. Leur formatage est un enjeu primordial pour les cadres de Daech. Les nazis avaient eu la même démarche, mais l'État islamique a démultiplié les théories et les pratiques d'endoctrinement. Son seul objectif est la propagation des lois islamiques. Les instituteurs ont été rapidement remplacés par des prêcheurs. Les enfants apprennent désormais par cœur une version spécifique du Coran. Leur unique livre. Les télévisions et les antennes satellites, collectives ou individuelles, ont été détruites et un bourrage de crâne basé sur la charia a été mis en place.

La charia : « le chemin pour respecter la loi de Dieu ». Un ensemble de normes et de règles doctrinales, sociales, culturelles et relationnelles qui codifient les aspects à la fois publics et privés de la vie d'un musulman.

Comme la majeure partie des pays, l'ASL juge la charia incompatible avec les droits de l'homme pour ce qui concerne les droits des femmes et la liberté d'expression et de croyance.

Entre soldats, nous échangeons sur ce que nous voyions. Nos débats étaient parfois virulents. Nous étions loin d'être d'accord. Une armée aux idéologies disparates.

Dans toutes les guerres, il existe des enfants-soldats. Même l'ASL a été accusée d'enseigner à des adolescents le maniement des armes. Mais Daech dépasse largement les limites en transformant ces enfants en bombes humaines.

Plus un enfant est jeune, plus il est facile de le conditionner. Les ennemis sont les Occidentaux et les musulmans n'ayant pas prêté allégeance à Abou Bakr al-Baghdadi. Des mécréants à éliminer. Pour le croyant extrémiste, mourir n'est pas une fin mais un début. Il se retrouvera aux côtés d'Allah et obtiendra tout ce qu'il désire.

Personne n'est en mesure de le certifier. Les morts au nom d'Allah – ou de tout autre Dieu – ne sont jamais revenus dans le monde des vivants pour en témoigner.

Je suis un incroyant et je le revendique.

À Deraa, je me sens rapidement inutile. Je m'ennuie et me renferme sur moi-même. Nour est ma seule compagne. Parfois, je me surprends à lui parler comme à un être humain. Elle est en moi. Je lui dois la vie.

Je participe de temps en temps à des escarmouches contre les forces régulières de Bachar. Je tue quelques soldats. Même là, je n'en éprouve aucun plaisir. Mes gestes sont devenus mécaniques. La peur s'est aussi mise en veille. Pas bon pour moi. Je dois me ressaisir et viser de nouveaux objectifs.

En face, dans les rangs de Bachar, le climat a également évolué. La volonté d'en découdre avec nous, les soi-disant rebelles, est moins prégnante. Les troupes régulières commencent à être épuisées. Nous restons sur des positions qui n'évoluent pas.

La guerre est ailleurs. Les enjeux aussi.

Mes nuits sont redevenues compliquées. Je vis au travers de cauchemars ce que je ne vis plus dans les combats. Les situations difficiles dans lesquelles je me retrouve m'inquiètent. Je suis vulnérable. Je rate mes cibles et je suis rapidement repéré. Les tirs se rapprochent et vont inévitablement me tuer. Mon subconscient décide alors de me réveiller. Il me sauve à chaque fois. La chance n'y est pour rien. Seule la peur de mourir me sort de ces situations désespérées. Inconsciemment, je désire vivre.

Mais j'ai besoin que l'adrénaline coule dans mes veines et d'éprouver de nouveau ces sensations si particulières liées au fait de tuer.

Ali m'a depuis longtemps quitté mais quand je suis dans cet état bizarre de recherche de plaisir, il tente de revenir. Je le sens en colère, en désaccord complet avec l'évolution de mes valeurs.

Ne tue pas par jeu ni par envie. Ôter la vie d'autrui, même s'il s'agit d'un ennemi, n'est pas un geste anodin. Ne deviens pas un tueur de sang-froid. Réfléchis à tes actes.

— Tire-toi de ma tête ! Je fais ce que j'veux. Je suis ce que j'suis !

J'ai consommé mon capital chance. Je le sais depuis longtemps. Tant que la peur sera avec moi, je resterai en vie.

Parfois j'en doute.

Je prends trop de risques et m'expose inutilement. Mourir serait peut-être la meilleure solution à la déprime qui me ronge.

J'ai besoin d'un nouveau défi.

Les courriers échangés avec mes parents sont succincts et sans intérêt. Leur vie n'évolue pas. Le même cycle immuable de plantation et de collecte des mêmes produits. Je ne m'imaginais pas revenir dans l'exploitation et tâter des melons pour évaluer leur maturité. La guerre change les hommes qui la font. Certains la subissent, d'autres, comme moi, s'en nourrissent.

Nous évitons de discuter de Kamar. Je ne sais pas si mes parents ont eu vent de notre face-à-face. Pas question de leur en parler. Kamar a sûrement fait de même. Je ne vois pas l'utilité de leur raconter notre rencontre ni nos blessures. Les plus touchés dans cette affaire, ce seraient eux. Ils sont suffisamment inquiets de nous savoir dans des camps opposés, et exposés à chaque instant à la mort.

Ce conflit est loin de se terminer. Des années seront nécessaires avant que les forces en présence s'épuisent définitivement ou que l'une prenne le dessus sur les autres. Je ne crois pas à un règlement diplomatique. Trop d'enjeux. Ils dépassent le cadre strict de la Syrie. Je suis fatigué d'imaginer la suite.

Je suis un simple soldat avec une soif intarissable d'en découdre avec mes ennemis. S'il faut tuer les Syriens de Bachar, je le ferai. S'il faut massacrer les islamistes de Daech, je m'y attacherai avec plaisir.

Mais pas à Deraa.

Je fais valoir auprès de mes supérieurs mon inutilité ici et je suis enfin entendu au début de l'été 2015. Je retourne à Alep. Cette ville est en grande partie sous le contrôle de l'ASL. Daech est à ses portes. Nous devons garder cette cité, il y va de l'existence même de l'ASL. Le régime de Bachar, en perte de vitesse, s'est retranché dans l'ouest du pays, où il détient les régions de Lattaquié, Tartous, Hama, Homs et le fief de Bachar, Damas.

Les rumeurs vont bon train à propos d'une attaque imminente de Daech sur la ville historique de Palmyre. Sauvegarder des trésors architecturaux est le cadet de mes soucis. Dommageable pour le patrimoine mondial mais pour moi ce sont des vestiges d'un temps révolu. La grandeur de cette région dans les siècles antérieurs relève justement du passé. Notre avenir est sombre et le présent meurtrier. Laissons au monde occidental le privilège de se lamenter sur cette future destruction.

Ma préoccupation du moment est d'aider à la conservation d'Alep. Si cette ville tombe entre les mains de Daech, nous serons coincés dans un

corridor, avec d'un côté les forces de Bachar, et de l'autre celles de l'État islamique. Que nous restera-t-il ? Les déserts du Sud où nous mourrons à petit feu.

Après deux jours de trajet sur des routes chaotiques, j'arrive enfin dans mon nouveau groupe de combat. Je sens ma motivation à en découdre remonter en flèche. Mes cauchemars font désormais place à des rêves héroïques où je suis invincible.

Je graisse Nour, vérifie son silencieux et lui prépare ses chargeurs de balles à courte et longue distance.

Je suis prêt.

Être à Alep a un avantage de taille. Nous ne risquons pas de subir de raids aériens. Le régime de Bachar ne semble plus en mesure d'attaquer. Il se retrouve sur la défensive. Son aviation protège ses fiefs. Quant à Daech, il ne possède pas d'avions de combat ni de reconnaissance. Sur ce point, nous sommes à égalité.

Nos premiers contacts avec les combattants du califat sont meurtriers. Les islamistes ont une aptitude au combat supérieure aux soldats de Bachar. La défense de leur chef Abou Bakr al-Baghdadi n'est pas prioritaire. Ils véhiculent une idéologie religieuse. Ils n'ont pas peur de mourir. Au contraire, un soldat de Daech tué au combat devient un martyr et rejoint son Dieu.

Dans mon unité, nous n'avons pas cette foi mais nous sommes portés par une autre religion : celle de la liberté. Nous croyons dur comme fer à la défense de nos valeurs. Elles sont justes et les seules viables pour notre pays.

Je me mens. Désormais, la liberté du peuple syrien n'est pas l'unique raison de mon combat. Je ne me cache plus derrière une idéologie. Je ressens au fond de moi le besoin de tuer. Une nécessité vitale. J'ai conscience de mon évolution en quatre ans de guerre. Tant pis pour mon équilibre mental. Mon unique raison de vivre est de tuer mes ennemis, quels qu'ils soient.

Et à Alep, les occasions ne manquent pas.

J'utilise les mêmes techniques qu'à Deraa. Je pars en éclaireur pour évaluer les factions ennemies et descendre le maximum de soldats djihadistes. Je prépare le terrain pour les troupes qui attaquent ensuite de front, puis je surveille leurs arrières lors de la consolidation d'une position ou, malheureusement, lorsque nous battons en retraite, abandonnant temporairement un quartier, un groupe de maisons éventrées ou d'immeubles détruits.

Nous n'avons pas d'aviation mais disposons d'une artillerie qui fait des dégâts dans la ville. Nous devons tenir compte des civils. Alep est proche de la Turquie. Des centaines, voire des milliers de réfugiés affluent à la frontière.

Nous ne savons pas s'ils sont pris en charge par les Turcs, l'ONU ou des organisations humanitaires. Ces pauvres gens sont affamés et désorientés. Ils ne comprennent pas ce qui leur arrive. Leur unique but est de survivre et de protéger leur famille.

Ceux qui restent malgré le danger nous perturbent et gênent notre progression. On se doit de les protéger et, parfois, nous perdons des hommes pour les sauver.

Durant l'été 2015, les djihadistes de Daech ont réussi une percée remarquable dans l'est d'Alep. Notre état-major prépare une contre-offensive. Je suis dans le groupe de la tête de pont et j'en suis satisfait.

La nuit précédant l'attaque, je dors peu. L'excitation. Je vérifie pour la énième fois mon Dragunov et prépare mon équipement de survie. Mon unité risque d'être longtemps absente du camp de base. Je me charge d'un maximum de munitions.

Nos ennemis sont habillés en noir. Parfois, ils sont repérables de loin. Dans d'autres circonstances, ils sont invisibles. Pour ma part, je m'adapte à la couleur du terrain. Ma faculté à me fondre dans le décor est l'un de mes atouts. Rester silencieux en est un autre. Nous serons le plus discrète possible. Le bruit et l'éclair du tir indiqueraient facilement ma position.

On se retrouve au contact des combattants de Daech plus tôt que prévu. Je suis le premier à les repérer. Pour cette mission, je me suis installé sur une terrasse d'immeuble. J'aime cet emplacement dominant. J'ai une vision plongeante sur les rues aux alentours et une vue d'ensemble sur la ville. Mon arme épaulée, je me déplace les deux yeux ouverts, le droit collé au viseur.

Suivant notre progression, je change de position. Pas facile de dévaler un escalier en béton souvent défoncé puis de remonter le suivant en restant hors de portée des tireurs ennemis. Depuis mon arrivée à Alep, je n'ai jamais été confronté à des snipers en noir. Peut-être n'en disposent-ils pas ? Une aubaine.

Après avoir descendu plusieurs extrémistes, je me fais souvent repérer et j'essuie des tirs nourris d'armes automatiques. Les balles giclent autour de moi. Je me planque derrière un parapet, rampe jusqu'à la sortie et redescends en évitant les ouvertures. Parfois, je me contente de changer de place sur la même terrasse. J'ai le temps d'épauler, de viser et de tuer un ou deux ennemis supplémentaires avant d'être de nouveau dans leur ligne de mire. Un jeu mortel plaisant. La peur guide mes faits et gestes. Elle m'avertit du danger et gère mes émotions.

Je ne tremble pas. Je suis une mécanique parfaitement huilée et Nour m'obéit au doigt et à l'œil. Je compte les cartouches éjectées. Toujours en garder une ou deux en réserve.

Lorsque j'ai un moment de répit, je les réunis et complète un chargeur.

En milieu de matinée, nous avons repris un quartier entier des mains de Daech. L'euphorie nous gagne. Nos pertes sont faibles. On profite de cet avantage pour progresser. Le groupe dont je fais partie contourne une section de l'armée adverse. Je repère l'immeuble le plus haut du secteur et me précipite à son sommet. Un endroit idéal. Le muret de protection est fendu et troué à plusieurs emplacements. À plat ventre, je cale Nour dans un orifice. De là, je balaie l'ensemble d'un secteur et commence mes exécutions à longue distance. Le silencieux ne donne aucune information sur ma position. À travers ma lunette, je vois

les soldats du califat paniquer. Ils ne savent pas d'où vient la mort. Devant, l'ASL les harcèle. Derrière, un sniper les tire comme des lapins au milieu d'une plaine.

J'adopte la même tactique qu'avec Kamar. J'ai le soleil dans le dos. Les éclairs de mes tirs sont masqués par ses rayons.

Je cherche à tuer. Dans certaines batailles, dans d'autres guerres, l'objectif était d'engendrer un maximum de blessés. Un homme vivant mais hors de combat mobilise des infirmiers, des brancardiers, et accapare une partie des soldats et des moyens du groupe. Ne jamais abandonner un homme derrière soi. Un engagement universel.

Je me contrefiche de cette tactique. Je tire pour éliminer définitivement mon ennemi.

J'exécute ma tâche avec précision et y mets tout mon cœur. Je me surprends à avoir du plaisir quand une tête part en arrière et qu'un corps s'affaisse. Une balle, un mort. J'adopte cette phrase comme devise : *Une balle, un mort.*

Un homme se cache misérablement derrière un bout de mur écroulé. C'est inexorable, à un moment il bougera la tête pour regarder devant lui, tenter de comprendre la situation, trouver comment s'enfuir.

Je l'attends. Une partie de son visage est enfin à découvert. Le réticule de mon viseur se confond avec sa pupille. Aucun tremblement. La queue de détente de Nour est légère. Je l'effleure. Je sens le recul de mon arme. L'homme en noir s'écroule.

Je déplace mon fusil d'une fraction de centimètre et cherche une nouvelle cible. Je la trouve et la descends.

Je reste en position de longues minutes. Je perds facilement la notion du temps dans ces moments d'excitation extrême où mes sens sont en alerte. Le moindre bruit inhabituel, la moindre odeur autre que celle de la poudre de mes cartouches, la plus petite variation de lumière m'informent d'un danger éventuel.

Je les entends avant de les voir.

Sifflements caractéristiques de moteurs à réaction. J'ai une seconde d'hésitation. Bachar n'envoie plus son aviation dans ce secteur et les forces aériennes de la coalition occidentale ont été averties de notre offensive. D'où viennent ces avions ?

Toujours caché derrière le muret, j'exécute un demi-tour sur moi-même et observe le ciel. Deux appareils approchent. Ils volent très bas et ne sont pas venus en observateurs. Je perçois nettement leur charge de bombes.

La peur me hurle de décamper au plus vite. Je me lève sans me soucier des hommes dans la rue. Ils doivent être aussi terrifiés que moi.

J'atteins l'ouverture débouchant sur l'escalier. J'ai à peine descendu l'équivalent d'un étage qu'une première explosion ébranle le bâtiment. Des morceaux de mur s'écroulent. Une paroi se fend et reste en équilibre.

Avant de fuir, j'ai vu deux bombes sous les ailes de l'appareil. Le temps que l'avion fasse un rapide demi-tour, je vais subir la seconde déflagration. Les pilotes n'ont aucune crainte d'être touchés par des tirs. Ni l'ASL ni Daech ne disposent d'armement antiaérien. Atteindre un avion en mouvement avec une kalachnikov est statistiquement impossible, même à cette distance.

Je bascule à la seconde explosion. Je tombe dans l'escalier puis dans un trou noir.

Une image fixe s'est incrustée dans mon esprit. Celle du reflet du viseur de Kamar. Il est là, devant moi. J'attends de longues secondes. Rien ne se passe. Ni Kamar ni moi ne tirons. Nous sommes frères et nous jouons à nous faire peur. Quand nous étions gamins, nous nous sommes souvent défiés avec des cailloux. Chacun avait son tas de projectiles. On se planquait derrière une balustrade, un monticule de cageots et on se combattait. Je voulais déjà être le meilleur et je l'étais. J'arrivais à le toucher à chaque fois. Nos jeux se finissaient par des pleurs et une ou

deux petites entailles. Ma mère nous enguirlandait. *C'est pas honteux de se bagarrer entre frères ?* disait-elle.

On finissait par en rire et on recommençait aussitôt.

Ayant trois ans de plus, j'ai cessé avant Kamar de jouer à ces batailles juvéniles.

Puis je fus appelé pour mon service militaire et j'ai pris conscience de mes talents de tireur. Kamar m'a copié.

Je suis incontestablement le meilleur. Un jour, je le lui prouverai.

Noir.

J'ouvre les yeux. La nuit est tombée. Je tente de me repérer. Je suis allongé dans l'escalier. Impossible de déterminer l'étage. Je ne peux pas rester ici. Ma position me semble bizarre. Je dois bouger. Une violente douleur dans ma jambe gauche m'électrise.

Je ne suis pas complètement inconscient. Je me persuade que je suis éveillé. Ce n'est pas le cas. Une forme s'approche de moi. Pas vraiment un être humain. Un spectre. Un être aux contours flous, vaporeux.

— *Je te l'avais dit, Kasswara, mais tu ne m'as pas écouté.*

— *T'es mort, Ali.*

— *Merci pour l'info, l'ami. T'es pas loin de me rejoindre. C'est vraiment con de crever lors d'un bombardement.*

— *T'es bien placé pour le savoir.*

— *Une sale fin pour un sniper, je te le concède. Mais on ne choisit pas.*

— *Moi, si. J'veux pas mourir ici, comme un rat.*

Ali se rapproche et s'agenouille face à moi. Il pose une main sur mon épaule.

— *Tu bouges. Tu te relèves lentement. Observe ta jambe. Ne compte que sur toi.*

— *Je suis déjà mort pour mon unité ? C'est ton message ?*

— *Comment veux-tu que je le sache ? J'suis pas devin.*

— *Alors pourquoi t'es là ?*

— *Je suis ton ami et il est trop tôt pour que tu me rejoignes. Je t'assure, là-haut, c'est pas la joie. Pas de paradis ni d'enfer. En réalité, il n'y a rien. Tu meurs, tu te perds. T'as aucune conscience de ta disparition. Le néant. Rien.*

Je cligne des paupières et Ali disparaît.

Trop tôt pour mourir. Je suis ses conseils.

La nuit est totale. Plus de combats à l'extérieur. Pas de voix ni de bruits de bottes. Je suis seul. Une bonne nouvelle. Enfin, presque. Je sors péniblement une lampe torche d'une des poches de ma vareuse. Le verre en est cassé mais pas l'ampoule. J'éclaire ma jambe. Elle fait un angle inhabituel avec le genou. Je n'ai aucune notion médicale. D'instinct, je sais qu'il est impossible de la laisser comme ça. Les deux os semblent brisés. Je n'ai pas de plaie ouverte et ne saigne pas. Je vais la redresser et mettre une attelle.

La peur me souffle : *La douleur va être intense.* Ne pas perdre une nouvelle fois conscience. Je balade le faisceau autour de moi et repère des planches. Je sors mon coutelas et une bobine de corde fine. Mon barda de survie va m'être utile.

Brusquement, je sens la panique m'envahir. Où se trouve Nour ? Je bouge la lampe. Sans elle, je suis perdu.

La chance ne m'a pas réellement quitté. Nour est à deux mètres. Elle est poussiéreuse mais semble intacte. J'arrive à la récupérer en la ramenant vers moi.

Sa lanière en cuir va me servir.

Même si mon geste ne sera pas parfait, je dois remettre ma jambe dans l'alignement du genou et de la cuisse pour y poser une attelle. Logique.

Je passe de longues minutes à me préparer. Les planches, la corde, le couteau.

Je serre avec mes dents la lanière de Nour. Ne pas crier, n'alerter personne. Je ne sais pas si cet immeuble est à nous ou à nos ennemis.

D'une main, je bloque la cheville, de l'autre, le genou. Je n'ai droit qu'à une tentative. Je n'aurai jamais le cran ni la force de recommencer.

Je respire profondément et mords le cuir.

Je tourne.

Avant que le noir ne réapparaisse, j'entends un craquement d'os.

Paris, octobre 2019

Passer à la vitesse supérieure. Désormais, l'homme se savait suivi. Il connaissait également le nom de son traqueur. Une seule personne était capable de le retrouver. Du bon travail.

Jouer au chat et à la souris. Lui montrer qui est le meilleur. Lui laisser croire qu'il peut le piéger pour mieux lui indiquer qu'il n'est pas de taille à le vaincre.

Le prendre de vitesse.

Tuer le dénommé Bachir dès sa sortie de l'aéroport sans être certain de son allégeance à Daech avait eu uniquement cet objectif : garder toujours un temps d'avance.

La suite serait plus délicate. Si son poursuivant obtenait les mêmes informations que lui, il pourrait anticiper ses actes. Dans ce cas, le face-à-face serait inévitable.

Il attendait ce moment depuis si longtemps.

Enfin.

Allongé sur son canapé, il ferma les yeux et laissa remonter les souvenirs de ces dix dernières années. Comment en étaient-ils arrivés à ce stade ? Si proches dans leur jeunesse et si haineux maintenant, jusqu'à ce que l'un d'eux meure.

La fin serait celle-là. Inéluctable.

Lequel resterait en vie ? Pour quelle existence ?

Sa quête d'éradication des Ashbals et de leur famille aurait de toute évidence une fin tragique pour lui, le traqueur. Une quête dont il ne verrait pas l'achèvement. Un jour, il serait pris. Pas question d'être emprisonné à perpétuité dans une geôle française. La douleur de l'enfermement serait terrible.

Une autre solution existait.

L'accepterait-il ?

Son instinct de survie prendrait-il le dessus, ou serait-il assez fort pour accepter de perdre ? Toute sa vie avait consisté à se mesurer à des hommes soi-disant plus performants que lui. Il avait démontré qu'il était devenu le meilleur. Cette sensation de supériorité le mettrait un jour en difficulté. Il connaissait les limites de la chance, de la peur et les effets parfois dévastateurs de la suffisance.

Le jour est levé quand je réussis à installer mon attelle de fortune. Impossible de poser mon pied gauche sur le sol. Une électrisation me parcourt le corps à chaque contact. L'évanouissement n'est pas loin. Avec une troisième planche, je fabrique une béquille. Elle est fragile. Je ne veux pas utiliser Nour comme appui. Je la salirais. Elle doit rester opérationnelle. Je ne sais pas sur le territoire de quel camp je me trouve.

Je suis affaibli et avant d'aborder la descente de l'escalier, je mange des barres énergétiques et vide la quasi-totalité de ma gourde. Mon talkie-walkie est cassé. Impossible de joindre mon groupe. Je regrette de ne pas posséder de téléphone portable. Dans les décombres des villes détruites, les antennes relais ne sont plus opérationnelles et je ne dispose pas d'appareil satellitaire. Une denrée rare à l'ASL.

Me débrouiller seul pour sortir de ce borbier.

J'arrive péniblement à rester debout. Je maintiens Nour dans mon dos avec sa lanière en cuir. Si le besoin s'en faisait sentir, je mettrais un temps fou à l'utiliser. Loin d'être dans une position favorable, je suis obligé de faire des choix. En appui sur la béquille, j'attaque la descente de l'escalier. Avec ma main droite, je m'accroche à ce que je trouve pour soulager ma jambe valide.

Chaque marche est un calvaire. Je ne sais pas combien il m'en reste avant d'atteindre le rez-de-chaussée ni ce qui m'attend dehors. Pour l'instant, je me concentre sur chacun de mes mouvements, si petit soit-il.

J'épie le moindre bruit. À part mon souffle, je n'entends rien. Ce silence devrait me rassurer et pourtant il m'inquiète. Le bombardement d'hier a inévitablement fait de nombreuses victimes. Ce quartier d'Alep appartient-il maintenant à l'ASL ou à Daech ? Après chaque face-à-face, des équipes ratissent les lieux pour ramasser les morts et secourir les blessés.

J'ai un mauvais pressentiment. Si nous étions les vainqueurs de cette bataille, on m'aurait déjà porté assistance.

Je redouble de vigilance et prends mon temps pour aborder une marche après l'autre.

Je mets une heure, peut-être plus, pour enfin me retrouver dans ce qui a été autrefois le hall d'entrée de l'immeuble.

Je suis exténué et trempé de sueur. Je fais une pause. Reprendre des forces. Je m'assieds en me laissant glisser contre un mur, le plus loin possible de la sortie. D'ici, j'ai une vision complète du hall. Je grimace. Le moindre changement de position déclenche de violentes douleurs. Je remets Nour contre moi, entre mes jambes. Elle est ma seule défense. Au loin, je distingue une rue. Personne n'y circule. Cet endroit est-il un nouveau no man's land ?

Je tente de me repérer avec le soleil. Nos troupes sont normalement positionnées vers l'ouest. Quand je déciderai de sortir, j'irai droit devant moi. Sur une centaine de mètres, je serai une cible facile.

Mes mains tremblent. Pas bon signe.

Je me suis assoupi. À en juger par l'ombre sur le sol, une bonne heure. Je suis réveillé par des voix venant de l'extérieur. Amies ou ennemies ? La peur me suggère qu'elles sont inamicales. Impossible de fuir dans mon état. Devenir invisible est la seule solution raisonnable. Pas question d'engager le combat. Je reste sur la défensive. Mon unique objectif du moment est de sauver ma peau.

Les débris ne manquent pas. Je me recouvre de poussière grise et me cache sous des planches et des morceaux de Placoplatre. Dans le hall,

la lumière est moins intense. J'aurai un court avantage pour me défendre.

Je m'allonge sur le ventre en retenant des cris de douleur. Des flots d'adrénaline reprennent possession de mon corps. La peur est de nouveau dans ma tête. Je suis un sniper. Même affaibli, je reste redoutable. Je colle mon œil droit à la lunette.

J'attends.

Un groupe de cinq personnes approche. Des gosses. Durant une fraction de seconde, j'en suis soulagé.

J'estime à seize ans le plus âgé. Dix ou douze ans les quatre autres. Que viennent-ils foutre ici ? Ils se positionnent dans l'encadrement défoncé de l'entrée de l'immeuble. Je les distingue en ombres chinoises.

Je repère le chef du groupe. Il sort un pistolet de sa ceinture.

— Notre travail est simple. On fouille partout et on déniché les renégats. Les morts, on les laisse pourrir. Si vous trouvez des blessés, vous savez quoi faire.

L'un des garçons sort un couteau.

— On les égorge !

Un groupe de nettoyeurs ! Je n'y croyais pas. Le chef de mon unité nous avait briefés sur ces groupuscules. Des lionceaux du califat endoctrinés pour tuer. Après une bataille, ils ratissent les quartiers repris à leurs ennemis, maison par maison, immeuble par immeuble, et finissent le travail. Pas de survivants ni de prisonniers. Les rebelles comme les soldats du régime de Bachar, tous ces infidèles à Daech méritent la mort. Ne pas gaspiller inutilement des munitions. L'égorgement est la solution la plus économique.

Seul le chef semble posséder une arme à feu. Les autres gamins ont une machette à la main.

Je pourrais me lever et négocier ma reddition. Aucune chance de survie.

Une vague de terreur me saisit. Combien me reste-t-il de balles ? Là-haut, sur la terrasse, j'ai compté comme d'habitude. J'ai déjà tiré sept fois avec ce magasin enclenché. Ma blessure m'a perturbé. J'ai perdu un

réflexe vital. Surveiller le nombre de munitions et changer de chargeur. Il me reste donc trois cartouches. Ils sont cinq. Je n'aurai pas le temps de recharger.

Je ne vais pas tuer des enfants !

Je suis un sniper et un tueur. Mais j'élimine des soldats, des ennemis, pas des gosses. *Non, Kasswara, tu n'es pas un assassin d'enfants.*

Le groupe entre prudemment. Leur chef passe devant. Du pied, il soulève une bâche. Rien en dessous. Les autres regardent derrière un meuble défoncé. Personne. Dans moins de dix secondes, ils seront sur moi. Trois balles, cinq cibles.

Je fais un choix. Le plus dangereux est l'adolescent armé. Je prends une grande inspiration et bloque mon geste. Nour répond. Le tir fait mouche. Pleine tête. Il s'écroule. Ne laisser aucun répit aux autres. Ce sont des gosses. Même endoctrinés, ils ont sûrement peur. Malgré la douleur, je me relève et vise le gamin le plus proche. Je ne tire pas. Je hurle : « Barrez-vous ! »

Deux balles dans le chargeur. Eux ne le savent pas.

Un instant d'hésitation. Celui qui a sorti son couteau le premier se rue sur moi en criant : « Allah akbar ! »

Je ne me pose pas de question. Nour crache une nouvelle ogive. Le jeune garçon décolle du sol sous l'impact et retombe lourdement. La vie vient de le quitter.

— Barrez-vous !

Une cartouche, trois cibles. S'ils m'attaquent en même temps, je suis perdu.

Ils s'interrogent du regard. L'œil rivé au viseur, je bouge mon fusil de l'un à l'autre.

— Barrez-vous, bordel ! Vous êtes sourds !

Le plus jeune recule. Ses deux camarades font de même. Puis brusquement, ils se retournent et détalent comme des lapins.

En descendre un. Dans la rue droite, j'aurai le temps de changer de chargeur et de tuer les deux derniers.

Je n'y arrive pas. Je baisse Nour. La douleur à la jambe me tétanise. L'adrénaline m'a soutenu. La peur me fait prendre la bonne décision. Mais je suis en sursis.

Ils vont donner l'alerte. J'aurais dû les éliminer tous les cinq.

Fuir le plus rapidement possible.

Je change de magasin. J'ai de nouveau dix balles à ma disposition.

Je sors en titubant et longe l'immeuble. J'entre dans le suivant. Je vais traverser le quartier en utilisant les trous d'homme percés dans les murs. Sauf à tomber sur des ennemis qui ont la même idée, j'ai une chance de m'en sortir. Une chance ? Connerie !

M'aidant du positionnement du soleil, je me dirige vers nos positions. Je l'espère, du moins.

En fin d'après-midi, j'entends des tirs d'armes automatiques.

Dans quoi je me suis encore fourré ?

Impossible de m'allonger et de me cacher sous des débris. La douleur est trop intense. Je me cale à une fenêtre et reste plusieurs minutes à observer les alentours.

J'entends des cris. Un groupe d'hommes en noir courent en sens inverse de ma position. Ils fuient. J'épaule, passe d'un ennemi à un autre mais ne tire pas. Je serais repéré et débusqué. Quelques secondes plus tard, une escouade de l'ASL arrive.

Je n'ai jamais été si heureux de voir mes frères.

Les tissus autour de la double fracture n'ont pas été sévèrement touchés. Avoir remis le tibia et le péroné dans leur alignement d'origine m'a évité des complications.

— L'opération s'est bien déroulée. Si j'en avais eu les moyens, j'aurais installé deux plaques métalliques vissées sur les os pour maintenir convenablement l'ensemble, me dit le toubib. Mais nous sommes en guerre alors j'ai réajusté au mieux les os et j'ai plâtré ta jambe avec un mélange d'enduit de piètre qualité et de bandes. Je suis désolé mais impossible de faire mieux. Heureusement, tu as fait le boulot avant. Sinon, l'amputation aurait été obligatoire. T'es jeune, soldat, tes os vont se ressouder, mais d'ici là, tu ne poses pas ton pied gauche par terre durant plusieurs semaines. Tu auras besoin de temps et de nombreuses heures de rééducation pour retrouver complètement ton agilité.

Il y a cependant un problème de taille. L'ASL ne possède pas de centre spécialisé pour ce genre de convalescence. Le médecin m'indique les mouvements de base à effectuer. Je ferai avec.

Je reste des semaines allongé sur un lit d'hôpital. Je cogite. Rien d'autre à faire.

J'ai tué deux enfants. Ce n'est pas mon job. Je n'arrive pas à éliminer les images de ces deux gosses tombés sous mes balles. Ma vie était en jeu. C'était eux ou moi. Aucune autre solution. De nombreuses rumeurs circulent dans les rangs de l'ASL quant à l'utilisation d'enfants combattants, mais y être directement confronté est une autre affaire.

Je n'ai pas d'états d'âme à tuer des soldats de Daech ou de Bachar. J'y trouve même du plaisir. Mais des enfants ?

Mon voisin de lit, blessé par balle au thorax, est plus tranchant sur la question.

— Un gosse m'a tiré dessus. J'ai failli crever, l'ami. Ils étaient une petite dizaine, intégrés à une unité d'extrémistes. On se méfie pas assez de ces morpions. Ils sont utilisés comme des boucliers humains. Les djihadistes se cachent derrière eux pour avancer. Ils n'ont aucun scrupule, ces mecs-là. Eh bah non, ce sont des armes vivantes et ils sont conditionnés pour tuer. Facile à cet âge de leur faire croire n'importe quoi. La notion de mort n'est pas aussi développée chez eux que chez l'adulte. T'as bien fait de les descendre ! T'aurais dû flinguer les trois autres. Tu aurais dû, parce qu'ils vont recommencer. T'as laissé vivre des tueurs. Ils élimineront nos camarades à la première occasion.

— T'as peut-être raison. Je ne sais pas.

— Bien sûr que j'ai raison ! Dégote-toi une tablette ou un ordi portable. L'hôpital dispose de quelques appareils avec une connexion Internet. Va sur les sites djihadistes. Tu verras des horreurs. Ils participent entre autres à des exécutions sommaires d'otages. On y découvre également comment ils se préparent pour se faire sauter au milieu de la foule avec une ceinture d'explosifs.

— De la propagande. Qui te dit que c'est vrai ?

— Qui se méfie de ce jeune gars ou de cette gamine qui se balade au milieu d'une ville, devant un restaurant bondé ?

— J'ai rien entendu de ce genre.

— Tu veux rien voir. Les plus jeunes n'ont pas un esprit de survie suffisamment développé pour refuser de mourir. On leur bourre le crâne avec une existence meilleure quand ils seront auprès d'Allah. On leur parle pas de douleur, de souffrance ni de mort, mais de bonheur, de cadeaux et de vie éternelle.

Je lui promets de surfer sur ces sites. Une façon de me persuader que mes deux balles ont sauvé des vies ? Si j'avais tué les trois fuyards, j'aurais

sûrement épargné d'autres personnes.

Trop tard.

Mon voisin m'explique que le terrorisme s'exporte désormais dans les pays de la coalition. Rien qu'en France, plusieurs attentats ont fait des victimes en nombre. Je lis des articles sur des attaques terroristes islamistes qui ont visé la rédaction de *Charlie hebdo*, un journal satirique inconnu de moi. Dans le même temps, ils ont tué des policiers et des clients d'une supérette casher. Près d'une vingtaine de personnes y sont mortes. Les terroristes ont été pour la plupart abattus par la police. Des attentats suicides. Ils ont rejoint Allah.

— Et ils ne vont pas s'arrêter. Il y en aura d'autres. Une drôle de guerre fratricide se déroule en Syrie mais le terrorisme s'exporte. L'idée est simple, mon ami : semer la panique partout où c'est possible. L'objectif final est évidemment absurde. Le monde occidental ne pliera pas. Que ce soit al-Qaida, Daech ou je ne sais quoi, aucun de ces mouvements extrémistes ne régnera jamais sur la planète. On le sait, eux aussi.

— Alors pourquoi ?

— T'es naïf ou tu le fais exprès ? Le fondement même du terrorisme est de créer un climat d'insécurité, d'exercer un chantage sur un gouvernement ou des institutions. Mais pour moi, la seule véritable raison, c'est de satisfaire leur haine à l'égard d'une communauté ou d'un pays. Le moteur de Daech est cette exécration. Les musulmans sont leur cible privilégiée. Moins de morts chez les juifs ou les chrétiens. En vrai, ils se foutent pas mal de l'ethnie ou de la religion des gens qu'ils massacrent. Les terroristes islamistes souhaitent éradiquer toutes celles et tous ceux qui ne sont pas comme eux, qui n'ont pas prêté allégeance à Daech ou à une autre organisation du même genre. Tu verras : un jour ils se foutront sur la gueule entre eux. Je l'espère du fond de mon âme.

Je suis les conseils de mon voisin et visionne des tas de vidéos. J'ai le temps. Je tente de garder mon objectivité. Pour la plupart, ce sont des films de propagande. Mais il y a un problème : un esprit faible peut

très vite être embrigadé par ce charabia. Je comprends mieux pourquoi de jeunes adultes occidentaux en perte de repères viennent grossir les rangs de Daech. Quant aux enfants ? Ce sont des victimes mais ils sont dangereux. Des bombes à retardement.

Pas question de retourner au front avant de nombreuses semaines. Mon chef d'unité m'autorise à rentrer à Jisr al-Choghour, chez mes parents, pour ma convalescence.

Avant de partir, je cherche à connaître l'origine des avions qui ont bombardé ma position. Ce que je découvre n'est pas un secret. Acculé dans son fief de Lattaquié, dans le nord-ouest du pays, Bachar el-Assad, en manque de soldats paraît-il, en a appelé à son précieux allié, la Russie. Celle-ci est entrée en guerre et a annoncé qu'elle pilonnerait les extrémistes à l'aide de son aviation. Une bonne nouvelle *a priori* pour nous. À un détail près : pour Bachar, nous sommes des fanatiques, au même titre que les membres de Daech. Poutine est malin. Il largue ses bombes lors d'attaques entre l'ASL et Daech. Personne ne peut lui reprocher de ne pas assurer son boulot. Il trouve des excuses bidon pour nous toucher sans dégâts pour Daech. La coalition pro-ASL s'insurge contre de tels agissements. Et alors ? Aucune sanction. Du blabla ! Comme d'habitude.

Mon séjour dans l'exploitation familiale va me faire le plus grand bien. Je pourrai me poser, réfléchir à ces quatre dernières années qui ont changé la physionomie du pays, du Moyen-Orient, presque de l'ensemble du monde.

Je m'interrogerai sur mon rôle dans cette guerre et sur mon avenir.
Sans me mentir.

J'avertis mes parents de ma venue. Je ne conçois pas un seul instant de me retrouver face à Kamar. Lui ne le souhaiterait pas. J'imagine. Notre différend se règlera un jour, mais pas devant mes parents ni mes sœurs.

Nour m'accompagne, nettoyée et rangée dans son étui en cuir.

J'arrive enfin à Jisr al-Choghour au milieu de l'automne 2015.

Au moment où des attaques coordonnées à Paris et à Saint-Denis font cent trente victimes et plus de quatre cents blessés dans la salle de spectacle du Bataclan et au sein de différents restaurants et bars des alentours.

Mon père me serre très fort dans ses bras. Il pleure de joie de me retrouver et de chagrin pour les morts français. Il connaissait ces endroits. Durant des vacances en France avec nos grands-parents, il avait assisté à plusieurs spectacles au Bataclan et avait sûrement bu des pots dans les bars dévastés.

— Où va le monde ? me demande-t-il.

— Je n'ai pas de réponse, 'ab, ni aucune solution à te proposer. Moi aussi, je suis paumé.

— Tu sais, ici on a toujours notre antenne satellite. J'ai accès à des chaînes libres européennes et à d'autres assurément plus étroitement surveillées en Afrique du Nord. Mais je ne comprends pas vraiment ce qui se passe. Bref, on reparlera de tout ça plus tard. Pour le moment, savourons ton retour.

— 'Umi n'est pas à la maison ?

— Elle ne va pas tarder à rentrer du marché avec tes sœurs. Viens t'asseoir. Comment va ta jambe ?

— Besoin de repos et d'exercice. Bientôt je galoperai dans les champs. Il me faut juste un peu de temps.

— Tu es ici chez toi. Si tu veux, tu restes indéfiniment. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui... et Kamar aussi.

— Vous êtes mes deux fils et je vous aime tout autant même si je suis pas d'accord avec les choix de ton frère. Je fais la part des choses entre l'amour filial et les convictions idéologiques.

— Pareil pour 'umi ?

— Je pense, oui. Mais si tu veux raviver de vieilles douleurs, tu lui demanderas.

— Non. Je ne suis pas venu pour ça. Merci pour ton accueil.

— Aucun souci, fiston.

On ne m'avait pas appelé ainsi depuis des années. J'en éprouve une grande joie.

Je suis sur la terrasse à siroter un jus de pastèque frais quand ma mère et mes sœurs rentrent enfin. Maha et Zéna me sautent au cou. Ce ne sont plus des gamines mais pas encore des femmes. Que leur réserve la vie ?

Ma mère est moins expressive mais je sens qu'elle est heureuse de me voir. Elle m'embrasse et s'empresse de prendre des nouvelles de ma santé.

— J'ai toujours besoin d'une béquille. J'ai été déplâtré juste avant de venir. Ma jambe fatigue vite. Une question de quelques semaines avant de courir de nouveau.

— Tu restes le temps nécessaire. Ici, t'es chez toi.

J'avais juste besoin d'entendre cette phrase de la bouche de ma mère. Je suis rassuré. Je suis toujours son fils... enfin, l'un de ses deux fils.

Elle remarque la cicatrice sur ma tempe. Je parle d'une balle perdue. Rien de grave.

À la fin du dîner, mon père m'invite à prendre le traditionnel alcool maison.

— Juste un petit. J'ai plus l'habitude. Des mois sans boire ce genre de breuvage. Il va me tourner la tête très vite et je vais finir par dire des conneries.

— Il t'en faudra plusieurs.

— J'ai une question, 'ab.

— Je t'écoute.

— T'as des nouvelles de Kamar ?

— Oui. Elles datent de deux semaines. Il est à Damas. Notre cher Bachar el-Assad semble avoir de gros problèmes et il a resserré les rangs de ses fidèles. Pour le moment, il laisse l'ASL en découdre avec Daech.

— Je confirme. Mais en même temps, on se prend des bombes russes sur la tête.

Je montre ma jambe.

— Un cadeau de Poutine.

Il pose sa paume calleuse sur ma cuisse.

— Pour le moment, ici c'est calme, mais pour combien de temps encore ?

— Tant que ce coin reculé du monde n'est stratégique pour personne, il restera en l'état. Qui veux-tu qui vienne chercher quelque chose ici ? À part des melons et des pastèques ? Aucune route importante ne passe chez nous. Pas de pétrole ni de minerais dans le coin.

Sourire de mon père.

— T'as raison, fils, on est un peu le trou du cul de la Syrie.

Paris, octobre 2019

Florence Dutertre laissa sa voiture au garage au cas où elle serait équipée d'une puce de repérage ou de traçage. Un truc du genre. Elle prit le premier métro accessible de chez elle et en changea plusieurs fois, dans des directions différentes. Elle regarda derrière elle, persuadée qu'elle saurait si elle était suivie. Elle entra dans une rame au dernier moment. Certaine qu'il n'y avait personne sur le quai. Dans une autre station, elle sauta de la voiture juste avant le départ. Elle était seule. Si quelqu'un la suivait, il était coincé dans le compartiment. Elle marcha rapidement vers la première sortie et héla un taxi. Elle lui indiqua la route à prendre sans donner d'adresse précise. Deux rues avant sa destination finale.

Elle avait beau retourner le problème dans tous les sens, une seule conclusion s'imposait.

Impossible pourtant que ce soit cet homme. Il était gentil, attentionné et doux. Mais que savait-elle réellement de lui ? Il avait pu lui mentir, se forger une identité. Elle n'avait aucun moyen de le vérifier.

Un jour, on rencontre un homme, on sympathise, on le trouve beau, attirant, et peu de temps après on est dans le même lit. Cela aurait pu être une aventure sans lendemain. Ça n'aurait pas été la première fois. Mais l'homme l'avait rappelée et lui avait sorti le grand jeu. Un week-end dans un bel hôtel, loin du tumulte parisien. Restaurants aux plats raffinés et

bons vins. Rien d'excessif. Juste ce qu'il fallait pour être enivrée par lui. Se laisser porter par cet amour naissant. Où était le mal ? Nulle part. Elle était libre, jeune, jolie et intelligente. Lui était son portrait craché au masculin.

Les mêmes goûts musicaux, les mêmes références littéraires. Le plus, ça avait été quand elle avait découvert son métier. Jusqu'alors, il avait été plutôt discret sur son activité. Il lui avait avoué par la suite qu'il avait eu peur qu'elle en soit gênée. Il plaçait l'argent des riches et en tirait un bénéfice substantiel. Il profitait de la richesse des autres pour s'enrichir lui-même. Il avait craint qu'elle s'en offusque, elle qui était en contact permanent avec la misère du monde et particulièrement avec celle des enfants résidant non loin des belles bâtisses parisiennes. En réalité, cet homme lui permettait de s'évader de son quotidien. Ne pas se poser de questions sur l'avenir. Ils se voyaient quand ils en avaient envie et n'avaient jamais abordé le sujet d'une éventuelle vie commune. Elle laissait son rêve se déployer sans penser au lendemain, à ses dossiers, à ces enfants formatés pour tuer.

Il effectuait de nombreux déplacements. Souvent, il partait précipitamment et revenait sans prévenir. Une journée ou deux. Rarement plus.

Lorsque Florence se retrouva devant l'entrée du bel immeuble où il vivait, elle se demanda si la police était au courant de sa liaison. Si les services judiciaires avaient scanné son téléphone portable et étudié les numéros mémorisés, ils connaissaient l'existence de cet homme.

Facile pour eux de mener une enquête discrète sur son amant.

Si elle s'avérait être la complice involontaire du meurtrier, seule cette personne pouvait être l'assassin. Improbable. Non, pas lui.

Elle n'avait plus de famille proche et les cousins qu'elle voyait encore sporadiquement ne détenaient aucune information pratique sur son travail. Assistante sociale signifiait tant de choses. Quelques amies pour ne pas aller seule au cinéma ou au restaurant une ou deux fois par mois. Des femmes célibataires dont la conversation tournait principalement

autour de la recherche de l'âme sœur. Florence Dutertre consacrait la majeure partie de son temps à son travail. Elle ne comptait pas ses heures et rapportait presque chaque soir des dossiers à son appartement ou à celui de son amant pour les étudier au calme. De temps en temps, un verre de chianti, un bon repas, ou simplement un bol de thé pour accompagner ses soirées studieuses.

Pas vraiment un travail, plutôt un sacerdoce. Elle avait foi en sa mission.

La seule et unique personne connaissant réellement les dossiers délicats qu'elle traitait était cet homme. Son amour. Elle ne pouvait pas s'être trompée à ce point. Si c'était le cas, sa vie s'effondrerait d'un bloc.

Depuis peu, il s'était réellement intéressé à son travail. Elle se sentait importante quand il voulait encore plus de détails, lorsqu'il buvait ses paroles, lui disait qu'elle exerçait une profession admirable et que, heureusement, des personnes aussi bienveillantes qu'elle existaient. Elle méritait plus de considération que son salaire de misère. Comparé à ce qu'il gagnait, son revenu était effectivement une brouille.

Ils n'en étaient pas encore arrivés au stade de l'échange de clés. Florence appuya sur la sonnette de l'entrée de l'immeuble.

— C'est Florence. J'avais très envie de te voir. Je ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non. Monte.

Dernier étage. Le plus bel appartement de la résidence, avec une immense terrasse desservant l'ensemble des pièces. Elle ne lui avait jamais demandé s'il le louait ou l'avait acheté. Aucune importance. Il était luxueux. De grandes salles avec d'immenses baies vitrées donnant sur Paris. La tour Eiffel en fond de décor.

Il l'attendait à l'entrée.

— Désolé pour le costume mais tu n'étais pas prévue ce soir.

Revêtu d'un simple short, il ruisselait de sueur.

Quand Florence l'aperçut dans cette tenue, elle eut immédiatement envie de lui.

— Je faisais ma séance de sport journalière.

Il ouvrit les bras et gonfla sa poitrine. Un immense sourire.

— Un corps comme le mien doit être entretenu quotidiennement. Installe-toi. Je passe sous la douche, je n'en ai pas pour longtemps.

Elle le regarda s'éloigner. Son dos était paré des stigmates d'un accident de voiture lors duquel il avait réchappé de justesse à l'incendie du véhicule. La peau s'était reconstituée mais par endroits, des plaques rosées montraient un épiderme plus récent. Il en avait aussi gardé des cicatrices sur plusieurs parties du corps, dont une particulièrement longue sur le tibia gauche et une autre à la tempe. Elle l'aimait bien, celle-là. Un élément non négligeable de son charme.

Florence posa son minuscule sac à main et retira sa veste. Les lieux étaient parfaitement propres et rangés. Comme d'habitude. Un peu trop pour elle. Rien ne traînait. Aucun vêtement, aucun dossier. Une petite dose de désordre ne l'aurait pas dérangée. Au contraire.

La pièce du fond était le bureau de son amant. Elle était fermée à clé. Florence n'y était jamais entrée. Son principal lieu de travail. Lui seul pouvait y pénétrer. Son métier exigeait une confidentialité totale. Elle s'était sentie frustrée de ne pas connaître tout de lui mais avait accepté son jardin secret. Elle imaginait un mur d'écrans d'ordinateurs, plusieurs téléphones et une multitude de classeurs parfaitement alignés sur une étagère.

Florence Dutertre n'avait pas eu ce genre de réserve. Pourtant, les dossiers qu'elle traitait auraient mérité plus de discrétion. Elle voulait tellement trouver des solutions pour les enfants dont elle avait la charge qu'elle ne pouvait s'empêcher de lui en parler.

Lorsque Youssef avait été assassiné, elle s'était réfugiée le soir dans les bras de son amant et avait longtemps pleuré. Il l'avait écoutée et réconfortée. Il avait été particulièrement attentif et l'avait même poussée à se livrer sur ses interrogations, ses états d'âme. Elle lui avait raconté tant de choses sur son métier. Était-il pervers à ce point ?

Elle lui avait parlé de la politique de réinsertion des enfants de retour de Syrie, d'Irak ou de Turquie. Elle lui avait expliqué les différentes procédures, mais surtout il connaissait le conflit intérieur qu'elle vivait. Tuer des enfants était inconcevable mais laisser en liberté des gamins endoctrinés par Daech, des bombes à retardement potentielles, lui posait un véritable cas de conscience.

— Que penses-tu de la mort de la mère de Moussa ?

Il avait hésité.

— Je ne sais pas. Peut-être le tueur se sent-il porteur d'une mission : éradiquer toutes les sources possibles de terrorisme ?

— C'est sans fin.

Éradiquer toutes les sources possibles... Cette phrase résonnait différemment dans sa tête maintenant. S'était-elle trompée à ce point ?

Florence entendit la douche couler. Son amant entama une chanson dans une langue orientale. Une mélodie inconnue d'elle.

Elle ôta rapidement ses vêtements, qu'elle lança dans la pièce principale. Un brin de folie dans ce lieu trop propre, trop bien rangé. Elle le rejoignit.

Il cessa de chanter.

Jisr al-Choghour

La fin de la saison pour les melons et les pastèques. Pour gagner un peu d'argent, il faut profiter au maximum de la vente des produits de l'exploitation. Mon père n'est pas inquiet pour la survie de la famille. La monnaie syrienne ne vaut pas grand-chose mais certains clients paient en dollars.

Avant la guerre civile, l'entreprise était particulièrement rentable. Si nécessaire, la famille pouvait vivre sur le pécule amassé année après année.

À cause de ma jambe, je n'aide pas beaucoup. La majeure partie du temps, je suis obligé de m'appuyer sur ma béquille. Une seule main libre.

— Demain sera notre dernier gros jour au marché, me dit mon père. Il sera bondé. C'est bien que tu sois là. Je vais pouvoir m'y rendre avec ta mère et tes sœurs. Notre vieux chef d'équipe, Mohamed, est le seul et dernier employé. Il a pris une semaine de congé. Il le mérite. Un bon gars, consciencieux et gentil avec tes sœurs. Tu garderas la maison et tu nous prépareras un excellent repas pour le soir.

— Avec plaisir.

Tôt le matin, ils embarquent tous les quatre à l'avant de la camionnette, l'arrière chargé à bloc des fruits et légumes encore

consommables. Une grande partie sera bradée. *Tout doit disparaître !* Mon père n'imagine pas rentrer avec un seul melon ni une seule pastèque.

Je serre ma mère dans mes bras, plus fort que d'habitude. Depuis mon retour, elle est distante. Elle tente de ne pas le montrer mais elle n'est pas aussi proche de moi qu'auparavant. Nous en connaissons la raison. Kamar lui manque. Je suis là, mais pas lui. Je n'y peux rien. Elle n'en parle pas mais elle n'adhérera jamais à mes choix. Même si je lui montrais les désastres causés par les barils d'explosifs balancés des hélicoptères de Bachar, ou ses attaques chimiques qui provoquent la mort de civils par centaines, dans d'atroces souffrances, elle ne changerait pas d'avis. Des mensonges. Mon devoir était d'être au sein de l'armée régulière. J'ai fait un choix. Je ne pourrai jamais revenir en arrière, renier mes valeurs, abdiquer, même pour l'amour de ma mère.

Je leur fais au revoir de la main et commence mes exercices de rééducation matinaux. Je débute par une marche lente pour échauffer les muscles en reconstruction. Je vais au bout du chemin et arrive au poteau où des années auparavant j'ai frimé devant Kamar en transperçant des melons à la 7,62.

Des émotions incontrôlées me submergent. Des larmes humidifient mes yeux. Je n'ai pas pleuré depuis très longtemps. Je suis devenu un tueur froid pétri de haine envers ses ennemis.

Je pose la main sur le haut du morceau de bois. Lors de mes tirs d'entraînement devant mon frère, personne n'aurait imaginé la suite des événements. Ni moi ni Kamar. Notre famille ne retrouvera jamais sa sérénité d'avant. Mon frère et moi avons cassé cette harmonie qui paraissait inébranlable. Je voudrais que la responsabilité lui en incombe entièrement. En réalité, je suis aussi coupable. Cinquante-cinquante. Si nous avions été dans le même camp, on aurait fait un malheur ensemble et notre famille ne serait pas éclatée.

Un choix opposé. Pourrons-nous un jour nous réconcilier ? J'en doute. Le pays retrouvera-t-il son unité ? Je n'y crois pas. Pourtant nous avons un ennemi commun : Daech. La gangrène.

Je reviens vers la maison en pratiquant des étirements douloureux. Les ligaments ont été abîmés avec les chairs. Je suis jeune. Tout rentrera dans l'ordre si j'effectue convenablement et régulièrement mes exercices.

Mon père a enregistré de nombreux reportages réalisés par des Occidentaux sur l'État islamique.

— Regarde principalement ceux-là. Ils sont symptomatiques de leur démarche destructrice, m'a-t-il conseillé.

Les journalistes européens ont pris des risques invraisemblables pour tourner ces reportages. D'autres scènes viennent directement de femmes. Sous leur voile, elles ont courageusement filmé avec leur téléphone portable. Les images vibrent, ne sont pas nettes, mais elles mettent en lumière la logistique impressionnante de Daech et le système de fichage de la population.

Les reportages montrent le calvaire des habitants refusant l'endoctrinement du califat. Des villes sont des prisons à ciel ouvert où règne la terreur. Les exécutions y sont nombreuses. Les corps sont exposés, accrochés aux lampadaires, et y restent plusieurs jours.

On voit des groupes de très jeunes gens, le visage couvert de la même cagoule, arpenter les rues de la ville. Des agents du renseignement, les « abu Ashbals ». Leur but est de piéger les habitants ne respectant pas complètement les lois islamiques. Des exactions s'ensuivent : doigts coupés, mains tranchées...

Une dernière vidéo filmée par des journalistes d'investigation montre comment des entreprises privées européennes collaborent à leur façon au développement de Daech : fabrication de vêtements, trafic de pétrole...

En fin de matinée, je suis saturé de ces reportages qui entretiennent ma colère. Je décide de m'aérer. J'ai besoin de voir du monde. Le mieux est de retrouver mes parents et mes sœurs au marché. La période de midi est celle où la foule est la plus importante. Je vais m'y fondre, sentir d'anciennes odeurs, celles des étals d'épices, de fruits et des plats parfumés cuisinés sur place. Goûter à la vie.

Deux ou trois heures à arpenter ces lieux me feront le plus grand bien. Mon père m'a demandé de surveiller la propriété mais elle n'a jamais été cambriolée jusqu'ici. Une sacrée coïncidence si elle était visitée durant mon absence.

Je descends lentement l'escalier de la cave. Je retrouve la planque où j'avais caché mon Dragunov des yeux envieux de Kamar. Je le remets à sa place. Je caresse l'étui en cuir.

— Je vais revenir.

Impossible de me rendre au marché à pied, et de prendre mon arme. Nous avons un second véhicule dans la remise. Un antique pick-up en partie rouillé. Un diesel essoufflé qui rend, de temps en temps, des services. Ce sera un bon test pour ma jambe. Pas de boîte de vitesses automatique. Je serai obligé de débrayer régulièrement.

J'insiste sur le démarreur. Le moteur décide de se mettre en route. Une épaisse fumée noire sort du pot d'échappement quand le vieux quatre-cylindres daigne se réveiller. Le réservoir est quasiment plein.

La pédale d'embrayage est particulièrement raide. Ou est-ce la faiblesse de ma jambe ? Je sens des douleurs remonter dans mon genou. Une autre forme de rééducation. Je ne me vois pas traverser le pays de cette façon. Le marché n'est pas très loin. Une grosse demi-heure sur une route cahoteuse. Je n'en mourrai pas.

Je me surprends à siffloter au volant. Je ressens une étrange émotion, oubliée depuis longtemps. La colère, la haine semblent s'effacer. Elles ne me quittent pas vraiment mais je les cache au fond de ma tête. Provisoirement du moins. J'ai ouvert les deux vitres avant. Un petit vent de bonheur souffle dans le véhicule.

Les parkings aux alentours du marché sont bondés. Je me gare à cheval sur la route et le reste d'un trottoir défoncé. Je vais finir le trajet à pied, avec ma béquille.

En réalité, je ne sais pas où ma famille a installé son stand. Je vais prendre mon temps. J'en ai à revendre aujourd'hui.

La foule est compacte. Toutes les générations sont réunies. De jeunes enfants tiennent la main de leur mère. D'autres plus turbulents courent partout, se cognent à des gens, dans la bonne humeur. Des vieux avancent lentement et négocient leurs achats à chaque étal.

J'aperçois d'autres garçons qui miment des combats avec des armes factices en bois. Ils ne savent pas ce qui les attend dans quelques années. Cette guerre, ces guerres fratricides ne sont pas près de s'arrêter.

Je chasse ces idées de ma tête. Aujourd'hui, je ne veux pas réfléchir.

Le marché est organisé en fonction des denrées à vendre. J'ai dépassé le secteur de l'habillement et des babioles de contrefaçon cédées à des prix défiant toute concurrence. Je devine au loin celui de l'alimentaire. Ma famille se trouve par là, au cœur de l'immense place. Je me fraie un passage dans la foule.

Bruit assourdissant. Trois éclairs quasi simultanés. Trois violentes explosions.

Le marché est déchiré. Au centre. Des flammes et une épaisse fumée montent dans le ciel.

Allongé sur le dos, je perçois des nuages de fumée qui obscurcissent le ciel. Mes tympans ont amorti le bruit des explosions. Plusieurs minutes me sont nécessaires pour recouvrer l'ouïe, me relever et vérifier que je ne suis pas blessé. Des gens courent vers moi. Certains ont le visage en sang, d'autres se traînent comme ils le peuvent. Je pars dans le sens contraire des fuyards. Mes parents, mes sœurs sont par là.

J'avance péniblement avec ma béquille. Les personnes que je croise sont de plus en plus amochées. Des vieux, des enfants. Un carnage. Leur sang recouvre le sol, jusqu'à devenir la couleur de la terre. La foule était compacte.

L'attentat ne fait aucun doute. Pourtant, il n'y avait pas la place de garer un véhicule. Après quinze mètres, je découvre un premier petit cratère. Des morceaux de chair, des vêtements déchiquetés et aux alentours, en cercles concentriques, des corps projetés, hachés par la déflagration, se mêlent aux étals en bois fumants.

Les hurlements terribles des blessés s'estompent. Le silence des morts prend le relais. La différence est saisissante et terrifiante.

Plusieurs foyers d'incendie se sont déclarés à différents endroits du marché. Je me fraie un passage parmi les débris. Des scènes de guerre remontent à ma mémoire. Les explosions de barils d'explosifs font autant de dégâts. Je suis sous le choc des images et des odeurs des corps mutilés.

Où est ma famille ? Je n'ose pas l'imaginer dans ce secteur. Je sens mon cœur battre la chamade. Impensable.

Une deuxième excavation dénonce la deuxième déflagration. Puis une troisième cavité, plus loin. Trois explosions, trois attentats simultanés. Mêlés à des bouts de corps humains, des morceaux de melon et de pastèque. Mon esprit refuse l'évidence.

Mon corps se vide. Je tombe à genoux. Les douleurs à ma jambe ont disparu. La souffrance est ailleurs, dans mes entrailles, dans ma tête. Les larmes me submergent. Devant moi, des corps jonchent le sol, méconnaissables.

J'identifie ma mère et mon père grâce à leurs vêtements. Leur étal de fruits était à deux mètres de l'explosion. Je découvre mes sœurs juste derrière eux. Un amas de chairs calcinées. Je m'effondre de douleur.

Je pleure sans retenue. La souffrance est terrible. Je suis envahi par un mélange d'abattement et de colère. Je passe de l'envie de mourir à celle de tuer.

Je ne sais pas combien de temps je reste assis sur le sol à me lamenter sur la perte de ma famille.

Les sirènes des services de secours finissent par emplir l'espace. Plus rien à sauver ici. Uniquement des corps sans vie à recouvrir d'un linceul et à évacuer.

Un infirmier me demande si je suis blessé. Impossible de lui répondre. Ma respiration est saccadée par le chagrin. On m'aide à me relever. Je ne peux pas rester au milieu des débris humains, indissociables de ceux des stands, de la terre, des matières brûlées.

Une ou deux heures avant de reprendre un semblant de conscience. Ma famille est regroupée dans un pick-up. Enveloppés dans des housses mortuaires, ils sont déposés à même la tôle à l'arrière du véhicule. Je ne veux pas les quitter. Je grimpe à leurs côtés avec difficulté. Pas question de les abandonner.

Des dizaines de morts sont entreposés, alignés dans un gymnase. Je reste avec ma famille. Un homme chargé de répertorier l'identité

des défunts me demande de remplir des formulaires. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de ces papiers !

— C'est nécessaire pour la suite, monsieur.

— Quelle suite ! Ils sont morts ! Foutez-moi la paix !

— C'est douloureux. Je sais. J'ai moi-même un membre de ma famille qui a été emporté. La vie continue, monsieur.

— La vie ? Une connerie ! Mes deux parents et mes deux sœurs sont là, dans des sacs.

— Toute votre famille a été décimée ? Il ne vous reste personne ?

J'hésite mais je finis par répondre non.

— Mes êtres chers sont devant moi.

— Je suis vraiment désolé, monsieur. Je vous demande quand même de remplir les documents. Le terme n'est pas approprié mais on doit pratiquer un inventaire et rapidement inhumer les corps.

Je relève la tête vers lui, les yeux bouffis par le chagrin.

— Qui sont les salauds...

— La piste de kamikazes de Daech est privilégiée. Les premiers éléments montrent qu'ils étaient au nombre de trois. *A priori* des enfants avec des ceintures d'explosifs. Pour le moment, on a recensé quarante-deux morts et une soixantaine de blessés. S'il vous plaît, monsieur, remplissez ces papiers.

Des gosses ! Des lionceaux du califat. La colère et la haine se mêlent à la douleur de la perte de ma famille. Elles vont prendre le dessus. Je le sens.

Le moment est au recueillement. La vengeance viendra ensuite. Nour va chauffer de nouveau.

Ma mère était musulmane et mon père chrétien. Pour mes sœurs, je suivrai le même rite funéraire que pour leur mère. Leur inhumation aura lieu dans les vingt-quatre heures suivant leur décès. Un enterrement sobre dans le cimetière musulman de Jisr al-Choghour en respectant les coutumes de leur croyance. Je leur dois cet ultime hommage.

Le corps de ma mère est transporté au cimetière. Quatre hommes portent la civière recouverte d'un drap. Sa dépouille est ensuite légèrement couchée sur le côté droit lors de la mise en bière. Son visage placé dans l'axe de La Mecque. L'imam prononce la prière des morts. Je ne l'écoute pas. Elle est courte et suffisante pour que ma mère aille retrouver Allah. S'ensuivent de nouvelles glorifications et d'autres rituels puis deux jeunes gens descendent dans la tombe et placent ma mère convenablement sur le côté droit, tournée vers la Kaaba, le lieu saint du culte musulman dans la mosquée sacrée de La Mecque. Pas de cercueil en bois. Ma mère est recouverte de terre.

Kamar n'était pas présent. Sait-il que notre famille vient d'être décimée par trois gamins du califat ?

La nouvelle de ce terrible attentat a fait la une des médias nationaux et internationaux. Bien entendu, les noms des victimes n'ont pas été divulgués. Je ne sais pas comment entrer en contact avec lui. Kamar ne doit pas être au courant de ma présence à Jisr al-Choghour.

Pour mon père, je ne peux pas prendre seul la décision.

J'arrive à joindre par téléphone mes grands-parents en France. Leur apprendre la mort de leur fils unique est une terrible épreuve. Ils ont plus de quatre-vingts ans. Comment accepter la perte de leur enfant ? Ce n'est pas dans la logique des choses.

D'autant plus qu'ils avaient demandé une nouvelle fois à mon père de venir en France au début de la guerre civile. 'Ab avait refusé. Sa vie se trouvait ici, dans son pays de naissance, la Syrie, auprès de sa femme et de ses employés.

Ils désirent que le corps soit rapatrié en France. Pas facile dans l'état actuel du pays.

Je prends contact avec les institutions de la ville. Les employés sont débordés. Je finis par expliquer mon cas. Quelqu'un me conseille de me rendre au consulat français. Où se trouve-t-il ? À Damas ? Pour l'instant, la mairie accepte de conserver mon père dans une chambre froide de

l'hôpital. Une solution provisoire. Si dans quelques jours je ne trouve pas un rapatriement, mon al'ab sera enterré dans le cimetière chrétien le plus proche.

Impossible de faire ça à mes grands-parents.

Le soir, je rentre seul à la propriété. Le chef d'équipe de mon père présent à l'inhumation surveillera la maison et l'exploitation durant mon absence. Il a l'entière responsabilité de l'entreprise. La période hivernale nécessite peu de travail mais je lui demande de préparer la prochaine saison.

— Es-tu certain de vouloir continuer la production de melons, Kasswara ?

— Là, maintenant, je sais pas. Pour le moment on ne change rien. Tu peux t'en charger ?

— Oui. J'avais la confiance de ton père.

— Je te laisse suffisamment d'argent pour plusieurs semaines. Je dois m'occuper de mon père, tu comprends ? Ses parents le veulent à leurs côtés.

Il hoche la tête en signe d'assentiment.

— Mais ce soir, je désire rester seul. Reviens demain aux aurores.

Aussitôt Mohamed parti, je m'effondre. Mes pleurs emportent mon désespoir et mon chagrin.

Après de longues minutes à chialer comme un gosse, je descends dans la cave récupérer Nour. Assis à même le sol, je la sors de son étui et la nettoie. Elle n'est pas sale mais mes gestes mécaniques contribuent à me vider l'esprit. Je vérifie les chargeurs. Ils ne resteront pas longtemps pleins.

J'ai désormais une tâche à accomplir et elle me semble plus difficile que de tracter des soldats. Mon objectif a changé : tuer un maximum de lionceaux du califat.

Je remonte dans les étages pour me préparer. Ma jambe se rappelle à moi. Je l'ai négligée et les douleurs sont violentes, ce soir. Je ferai avec.

Je sors d'anciens vêtements. Demain, je serai habillé en civil. Je prends mes deux passeports. Je mettrai le syrien avec Nour et garderai le français sur moi.

Quand tout est prêt pour mon voyage du lendemain, je m'affale sur le canapé avec une bouteille d'arak. L'alcool n'a jamais été un remède à la tristesse. Au contraire, il a tendance à l'accentuer, mais ce soir je bois en souvenir de mon père. L'odeur, le goût de ce breuvage resteront à jamais gravés dans ma mémoire comme autant de moments doux avec 'ab.

Les larmes reviennent.

Paris, octobre 2019

Florence Dutertre se réveilla dans les bras de son amant. Durant ces quelques heures, elle avait mis de côté la véritable raison de sa venue : Kasswara Berger était-il le tueur des enfants Ashbals revenus de Syrie ?

Impossible qu'il le soit. Elle le savait mais un doute subsistait. Une petite voix dans sa tête lui murmurait qu'elle ne le connaissait pas vraiment. De nombreux pans de son passé lui étaient inconnus. Connaissait-on réellement l'être aimé ? Elle-même n'avait certainement pas tout raconté de sa vie. Chacun a droit à ses mystères.

Mais tuer des enfants n'était pas seulement un mystère. Si cet homme était l'assassin, sa vie serait brisée. Elle ne s'en remettrait jamais.

Que ferait-elle si elle découvrait l'horreur ? Irait-elle voir la police ? Essaierait-elle de comprendre ? Comment réagir ?

Kasswara était doux et attentionné, mais elle avait parfois entraperçu dans ses yeux une terrible violence et une douleur profonde. Difficile de décrire cette impression. Comme un voile sombre qui passait devant lui. Durant une brève seconde, il n'était plus le même. Puis il se ressaisissait et son sourire réapparaissait. Quand elle était à ses côtés, c'était un homme gentil, rangé et tranquille, mais seul, était-il un prédateur que personne, et encore moins la police, n'était capable d'arrêter ?

Florence Dutertre devait, une bonne fois pour toutes, en avoir le cœur net. Mais elle ne se voyait pas lui demander : *Es-tu le tueur de ces enfants ?*

Comment procéder ?

La réponse était évidente. Le bureau de Kasswara. Il était en permanence fermé à clé. Elle n'avait pas insisté pour le visiter. Même s'il renfermait des secrets de trader, il aurait pu lui montrer rapidement les lieux. Il ne l'avait jamais fait jusqu'alors. Elle n'allait pourtant pas lui demander de lui ouvrir.

La clé était sur le trousseau où se trouvaient aussi celles de l'appartement et d'accès à l'immeuble, ainsi que de nombreuses bandes décoratives en tissu et en cuir. Elle pouvait facilement la subtiliser. Juste trouver le bon moment.

Elle s'étira dans le lit comme un chat.

— Tu sais ce qui me ferait plaisir, mon amour ?

— Non, mais tu ne vas pas tarder à me le dire.

— Du pain frais et un croissant. Si tu me fais le bonheur d'aller en chercher à la boulangerie, je nous prépare un bon café en t'attendant. Vu les heures passées au bureau, je peux pour une fois arriver en retard.

— Tes désirs sont des ordres. Juste le temps de me doucher et j'y vais.

Le passage à la salle de bains lui laisserait largement la possibilité de décrocher la clé du trousseau. Kasswara était particulièrement méticuleux. Son jeu de clés était toujours posé au même endroit. Dans une coupelle sur la petite table haute de l'entrée.

Elle l'entendit siffler comme à son habitude sous la douche. Elle se leva d'un bond et subtilisa la clé sans aucune difficulté. Elle la mit dans la poche de son peignoir. Imparable.

Habillé d'un survêtement, Kasswara embrassa Florence.

— Dix minutes maximum.

— Je prépare le café.

Florence ne remarqua pas la brève hésitation de Kasswara lorsqu'il saisit ses clés. Il claqua la porte derrière lui.

Sans attendre, elle se précipita vers le bureau. Tremblante, elle eut des difficultés à introduire la clé dans la serrure. *Calme-toi. Derrière, il y a des ordinateurs et des classeurs. Uniquement des trucs pour son travail.*

Elle poussa la porte. La pièce était dans le noir complet. Elle trouva l'interrupteur et entra.

Elle retint un cri en se plaquant les mains sur la bouche.

Devant elle, l'horreur.

Accroché au mur, un fusil équipé d'une lunette de visée. En dessous, un plateau sur lequel trônait un ordinateur avec plusieurs écrans. À côté, une pile de dossiers étaient posés sur une petite table. Sur les deux murs opposés, des photos punaisées. Elle reconnut les portraits de Youssef, Moussa, Omar et Bachir. Divers documents leur étaient associés. Ceux qu'elle avait étudiés ici. Comment avait-il pu les obtenir ? Il avait dû les photographier avec son téléphone portable lorsqu'elle-même prenait sa douche.

Elle s'approcha de la partie consacrée à Youssef. Kasswara avait ajouté des mots de sa main. Pas en français. De l'arabe, peut-être. Des articles de presse étaient fixés au mur, ainsi que des extraits d'entretiens avec les enfants. Les siens. Tout ce qu'elle savait d'eux, Kasswara en avait également connaissance.

Sur la paroi de droite, un espace restait libre. Pour les suivants. Les larmes lui brouillèrent la vue.

Son monde s'écroulait. Elle venait de perdre son amour mais elle se trouverait dépossédée de bien plus. Elle avait été spoliée, trahie. Elle sentit la panique l'envahir.

Elle sursauta quand Kasswara lui saisit les épaules par-derrière. Il se pencha sur sa droite et lui susurra à l'oreille :

— T'aurais pas dû, Florence. Tu viens de commettre une énorme erreur. La première a été de me voler la clé. Je suis particulièrement méticuleux. Tu le sais, non ? C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles je suis encore vivant. Quand je pose mon trousseau, les bandelettes de tissu rouge, blanc et noir avec deux étoiles au milieu se

trouvent invariablement au-dessus. Pour ne rien te cacher, elles représentent le drapeau syrien. T'as pas fait gaffe.

— Je t'en prie, Kasswara, ne me fais pas de mal.

— Loin de moi cette idée. Mais comment régler le problème, maintenant ?

Il la poussa doucement vers l'ordinateur et lui demanda de s'asseoir dans le fauteuil en cuir. Il ferma le bureau à clé et s'adossa à la porte.

— On va parler, Florence. Ça risque d'être long. Je te suggère de téléphoner à ton travail pour dire que tu es malade, clouée au lit avec une forte fièvre. T'attends le médecin. Tu donneras de tes nouvelles plus tard.

— Y a personne à cette heure.

— Encore mieux. Tu laisses un message sur le répondeur. Mais un conseil. Ne te trompe pas dans les paroles. Ta vie en dépend. Montre bien que tu es fiévreuse. Vas-y.

Kasswara lui tendit son téléphone.

— Bien sûr, tu appelles avec ton portable. Ton numéro s'affichera. Personne ne se posera de questions.

— Que vas-tu faire de moi ?

— Si tu respectes ce que je te demande, rien de mal, rassure-toi. Mais j'ai une longue histoire à te raconter. Ça va prendre du temps. Ce que tu vois est trompeur. Ce n'est pas ce que tu crois.

— Merde ! Kasswara ! Tu assassines des enfants !

— Je viens de te le dire. Les apparences sont trompeuses.

Florence se prit le visage à deux mains et sanglota.

— Ressaisis-toi, Florence, et appelle... s'il te plaît.

Tremblante, elle saisit son téléphone et fit le numéro. Respecter les consignes. Elle laissa le message. Kasswara semblait satisfait.

— Bien. Tu me redonnes ton portable. Merci. Je prépare un café. Tu restes dans cette pièce. Je ne suis pas allé chercher de pain frais. Tu t'en doutes. Un café suffira pour le moment. Tu m'attends sagement. Il n'y a aucun téléphone ici. Si tu veux, tu as de la lecture.

— Pas la peine, je connais déjà l'histoire.

— Je ne crois pas. Peu importe. Je reviens.

Il sortit du bureau et referma la porte à clé.

Quelques minutes pour se ressaisir. Mal lui en a pris d'entrer dans cette foutue pièce. Elle aurait pu s'en abstenir et laisser les choses en l'état. Mais la police lui avait mis dans la tête qu'elle était probablement la complice du tueur. Et elle l'était. Bien involontairement. Au pire, on l'accuserait de négligence. Étudier chez son amant des dossiers si sensibles avait été une faute professionnelle. Il était trop tard désormais pour se lamenter.

La question qu'elle se posait était : comment sortir de cette impasse ?

Kasswara la tuerait-il pour préserver ses secrets ? La seule solution plausible.

Florence se mit à trembler. Elle sursauta quand la porte s'ouvrit de nouveau. D'une main, Kasswara portait un plateau avec deux tasses fumantes. Il le posa à côté de l'ordinateur. Il tira un tabouret du dessous de la table où se trouvait la pile de dossiers et s'assit à son tour.

— J'ai un long récit à te conter.

— Ce seront encore des mensonges.

— Laisse-moi parler. Tu en jugeras par la suite. On trouvera ensemble une solution acceptable pour nous deux. J'en suis certain.

Damas

Jisr al-Choghour est dans une zone neutre. Elle n'appartient à personne. Pas très loin désormais des combattants de Daech ni des camps retranchés des soldats de Bachar. Une ville qui n'est stratégique pour personne. Une chance.

Je quitte la maison juste après l'arrivée de Mohamed. Aucun épanchement. La douleur est également présente chez lui mais il ne la montre pas. La fierté d'un vieil homme. Je lui donne les clés. Il prendra soin de la propriété et des terrains. J'en suis certain. Il fera le nécessaire avec les moyens dont il dispose. Il me promet qu'il veillera comme il se doit sur le domaine et trouvera des ouvriers pour relancer l'exploitation. J'en doute.

— Je ne serai pas longtemps absent. Une semaine, je pense. J'ai laissé mes affaires de combattant ici. Je reviendrai mais je ne resterai pas.

Je monte dans le pick-up avec un sac de rechange et ma béquille. Je m'éloigne sans un regard dans le rétroviseur. Les adieux larmoyants ne sont pas dans nos habitudes.

De longues heures sur des routes défoncées. Je roule vers Damas. Ce que je vais faire est contraire à mes engagements mais je le dois à mon père.

Aux abords de la périphérie de la ville, je suis arrêté à un premier check-point. Les soldats sont méfiants et particulièrement nerveux. Ils fouillent de fond en comble mon véhicule. Je ne suis pas armé et possède un passeport français. C'est loin d'être un sauf-conduit. La France est partie prenante de la coalition théoriquement opposée à Bachar el-Assad.

Je leur explique les raisons de mon voyage en mentant un peu. Je ne combats personne et déclare mon soutien au président Bachar. Je leur demande la direction de l'ambassade de France ou du consulat. Ils n'en savent rien mais ils m'aiguillent vers un autre check-point. Je l'atteins rapidement. Ici, les routes sont belles et goudronnées.

Nouvelle fouille et nouvelle demande. Ces soldats semblent plus au fait du fonctionnement de leur ville. Ils me dirigent vers la mairie du centre. Là-bas, un employé pourra me répondre.

— J'ai une question. J'ai un frère dans votre armée et je souhaite le retrouver.

— Nous sommes des milliers à Damas.

— Je sais, mais il est particulier. Son patronyme est français comme le mien. Berger... Kamar Berger.

— Ce nom ne me dit rien.

— Évidemment, mais c'est un sniper hors pair, un tireur d'élite comme jamais une armée n'en a connu. C'est un héros parmi les troupes fidèles à notre président.

— Mouais, ça m'évoque vaguement quelque chose. De nombreuses unités possèdent de tels hommes. Ce sont d'excellents soldats. Je te conseille d'aller dans ce secteur.

Il me montre un point sur la carte.

— Tu y rencontreras des gradés, un genre d'état-major. Ils te diront sûrement où il se trouve.

Je les remercie chaleureusement.

Ne pas trop en rajouter. J'ai honte de mon attitude. Ce côté lèche-cul ne me correspond pas. Je pense à mon père pour me donner le courage

nécessaire.

Je demande mon chemin plusieurs fois de suite.

Cette ville est étonnante. Elle est hors du temps présent. Les commerces sont ouverts, les habitants semblent travailler et se déplacer librement. Est-ce une simple impression ou est-elle vraiment sécurisée ? L'inconscience de ceux qui ne veulent rien voir. Un jour, cette cité sera rattrapée par les combats. Elle tombera entre les mains de l'ASL. Un simple espoir.

Pour le moment, ce n'est pas ma préoccupation. J'ai une autre mission à terminer.

Je suis baladé d'un point à un autre. Je suis rassuré quant à l'utilité de mon passeport. Le syrien aurait été problématique. J'aurais dû justifier mon appartenance à une faction. Les hommes de Bachar disposent sûrement de papiers d'identité différents. Ne laisser entrer aucun ennemi dans la capitale, de quelque bord qu'il soit. Les rebelles extrémistes sont partout.

J'accepte volontiers l'étiquette de rebelle mais pas celle d'extrémiste.

En fin d'après-midi, j'arrive devant un immeuble où est réunie une unité spéciale. La troisième rencontrée aujourd'hui. Elles sont toutes particulières. À croire qu'ici, aucun soldat n'est normal. Je me gare à une centaine de mètres. Des blocs de béton bloquent les entrées. La peur d'un attentat à la voiture piégée. Un planton dresse son arme vers moi lorsque j'approche. Pourtant, avec ma béquille et mes fringues civiles, je ne semble pas dangereux.

J'explique une nouvelle fois les raisons de ma présence dans la capitale. Mon père français est mort dans les attentats kamikazes de Jisr al-Choghour et je cherche mon frère pour m'aider à faire rapatrier sa dépouille en France. Le soldat me demande d'attendre dehors.

Un quart d'heure plus tard, j'aperçois enfin mon frère.

Il est amaigri. Son regard est dur.

Il tient ses poings serrés, ses yeux sont pleins de haine lorsqu'il me parle.

— Tu as un toupet monstre de te pointer ici. Ou alors tu es inconscient.

— Je ne suis pas venu pour toi mais pour nos parents et surtout pour notre père.

— Que racontes-tu ?

— Les attentats de Jisr al-Choghour, tu en as entendu parler ? Pas une seconde tu ne t'es demandé si notre famille était toujours vivante ? Ils s'y rendaient régulièrement pour vendre leurs produits. Tu le sais, non ?

Je perçois dans son regard qu'il n'est pas au courant de la mort de nos parents et de nos sœurs.

— Je ne vois pas le rapport, me dit-il.

Ses yeux sont brillants.

— Je viens t'annoncer que 'ab, 'umi, Maha et Zéna ont péri dans les attentats. Trois enfoirés, trois lionceaux du califat, ont fait sauter leurs ceintures d'explosifs. Quarante-deux cadavres et des dizaines de blessés. Notre famille a été complètement décimée. Morts sur le coup. Tous les quatre. Tu n'étais pas présent à l'enterrement de notre mère ni à celui de nos sœurs. Si je suis venu te voir, si j'ai remis ma rancœur vis-à-vis de toi, c'est parce que j'ai besoin de ton aide pour faire rapatrier notre père en France. Nos grands-parents le réclament. Il est français et chrétien. Mettons de côté notre haine. Juste quelques heures. En souvenir de notre père.

Kamar reste stoïque mais ses yeux se voilent.

Il se rapproche de moi. Nos visages sont à une dizaine de centimètres.

— Je vais vérifier tes dires. Tu restes là sous la surveillance de deux soldats. À la moindre allusion aux rebelles extrémistes de l'ASL, je te tue sur place.

— Tu vois, je n'ai pas d'arme. Je suis venu pour une trêve. Le temps d'enterrer notre père.

— Elle sera la plus courte possible, je te le jure.

— Nous sommes d'accord, frérot.

Je n'aurais pas dû l'appeler de cette façon. La main sur le manche du couteau à sa ceinture, il se ravise au dernier moment.

— J'attaque pas les handicapés.

Je lis un rictus de dégoût sur son visage.

— Je peux savoir ce qui t'est arrivé ?

— Une bombe de tes amis russes. Rien de grave. Dans une ou deux semaines, je courrai dans la ville et descendrai des soldats de Bachar.

— Tu me trouveras sur ton chemin. Je serai face à toi. Et au milieu de mon viseur, je ne te raterai pas cette fois.

Du doigt, je désigne sa cicatrice au cou.

— Il s'en est fallu de quelques millimètres.

Il fait de même avec celle de ma tempe.

— La trace de ma balle, n'est-ce pas ?

— Je ne peux rien te cacher. Pour l'instant, match nul.

— Il n'y aura pas de belle. La prochaine fois qu'on se retrouve sur un terrain de guerre, tu es un homme mort.

— On verra à ce moment. Pour l'instant, nos grands-parents ont besoin de nous.

Kamar recule et demande au planton de me garder dans sa ligne de mire en attendant la relève.

Je reste en appui sur ma béquille durant plusieurs minutes. Je ne regarde pas le militaire qui a son arme pointée sur moi. Ne pas le provoquer. Ne pas le chercher du regard. Je ravale ma haine et ma colère. Laissons le temps faire son œuvre. Un jour, l'humiliation que je vis aujourd'hui se paiera cash.

Deux militaires arrivent enfin et m'ordonnent de les suivre. Je m'exécute sans rechigner, la tête basse. Ils me montrent une banquette dans le hall de l'immeuble.

— À la demande de Kamar, tu ne bouges pas. On te surveille.

Ils prennent le banc d'en face.

— Vous êtes frères ? C'est vrai ?

J'acquiesce d'un bref coup de tête.

— Tu dois être fier de lui ?

— Oui, très.

Je ferme brièvement les paupières pour tenter de refouler ma colère.

— T'es aussi un combattant ?

— Non. Je suis resté avec notre père pour l'aider à l'exploitation. On fait pousser des melons et des pastèques.

— Mouais ? Faut des gens pour nourrir les fidèles de Bachar. Et ta jambe ?

— Une mauvaise manip avec le tracteur. Rien de grave.

Ils sourient et se foutent de moi.

Je les imagine dans ma ligne de mire. Deux balles et leurs têtes exploseraient comme des melons trop mûrs.

Ils finissent par se taire.

De longues heures s'écoulent. On m'apporte enfin de l'eau et un sandwich rassis au moment de la relève des deux soldats.

Mon frère revient au milieu de la nuit. Ses yeux sont bouffis. Il a chialé. Je le vois.

— OK. J'ai la confirmation de ce que tu m'as annoncé.

Il fait d'énormes efforts pour ne pas pleurer devant moi.

— On règle le problème mais ce soir, il est trop tard. Tu restes ici sous bonne surveillance. Nous avons des studios aménagés en cellules. Tu y passeras la fin de la nuit.

— Non, Kamar. Je ne suis pas venu pour...

— Ma parole a autant de valeur que la tienne. Du moins, elle en avait, avant. Alors, tu vas dormir là où je te dis. T'es sur mon terrain et c'est moi qui décide.

Il se rapproche pour que je sois le seul à entendre.

— Pas de souci, frérot. J'ai mon code d'honneur. Je veux te voir mort et je te tuerai mais pas à coups de couteau dans le dos. Ce sera un duel. Un face-à-face dans des ruines, sur un champ de bataille quelconque. Je t'en fais la promesse.

Je le fixe droit dans les yeux. Je n'ai pas peur de ses paroles. Je le lui montre et il le voit.

Je reste la fin de la nuit et la journée suivante dans ce studio fermé à clé. Les fenêtres sont scellées. Je connais mon frère, il tiendra sa promesse jusqu'au départ de la dépouille de mon père. Ensuite, on se retrouvera ailleurs.

Rien à faire ici. Je suis seul avec mes pensées. La douleur ne me quitte pas. Je pleure à plusieurs reprises. Personne ne perçoit ma souffrance.

Mais le temps du deuil sera de courte durée. Aussitôt que je remarquerai sans l'aide d'une béquille ou d'une canne je repartirai au combat. Je suivrai les ordres mais je me focaliserai sur l'élimination de ces gamins, les lionceaux du califat, plus dangereux que les soldats de Daech. On ne se méfie pas des mômes. Au contraire, on développe de l'empathie pour eux. Ces pauvres gamins ! Et puis on est tué d'un coup de couteau dans le dos ou en croisant l'un d'eux chargé d'explosifs.

L'endoctrinement qu'ils subissent est très efficace. Comment différencier des Ashbals d'enfants inoffensifs ? Faut-il prendre le risque d'éliminer des innocents ou celui de laisser en liberté de dangereuses bombes à retardement ?

Sur un terrain de guerre, la question ne se posera pas. Je les tuerai tous, sans aucune distinction.

Je passe une partie de mon temps à marcher en rond dans la pièce et à pratiquer des étirements. La souplesse de ma jambe s'améliore.

Le jour décline quand mon frère me sort de la cellule.

— C'est le moment. Tu me suis. J'ai tout organisé. Je le dois à notre père.

Un véhicule mortuaire est garé devant l'immeuble.

— On a récupéré la dépouille de 'ab et on l'a mise dans un cercueil offert par l'ambassade. Je ne savais pas qu'ils en possédaient. Peut-être en vue de la mort de soldats français sur le territoire syrien.

— Prévission inutile. Il n'y aura jamais de troupes françaises au sol.

— Non. Mais on peut descendre leurs avions.

— Tu crois vraiment que l'Europe bombardera les positions de Bachar ? Rien n'a été fait quand vous avez gazé notre peuple.

Le regard de mon frère est terrifiant.

Je baisse les yeux.

— OK, Kamar, c'est pas le moment.

— Non, pas vraiment.

Je récupère mon vieux pick-up et suis le corbillard. Un véhicule militaire avec Kamar à bord ouvre la route. La circulation est fluide jusqu'à l'aéroport.

Dans le parking, Kamar me donne ses recommandations :

— Tu ne parles à personne et tu fais ce que je te demande. Le transfert va prendre du temps. La procédure n'est pas habituelle. Tout le monde se méfie de ce genre de colis. Les douanes voudront sûrement ouvrir le cercueil. Il faut se plier à leurs exigences. J'ai les papiers nécessaires mais l'excès de zèle est de rigueur ici.

Je lui obéis. Pas le choix. Être sous la domination de mon frère me pèse. Les rôles sont inversés. Je ne suis plus l'aîné. À Damas, Kamar est sur son terrain. Je ravale ma frustration.

Effectivement, les douanes et la police des airs exigent l'ouverture du cercueil. Cela prend un temps assez long. Je m'inquiète du retard.

J'interpelle mon frère sur l'horaire.

— Je n'ai vu aucun départ vers la France sur les panneaux d'affichage.

— Normal. Les vols directs vers l'Europe ont été annulés depuis plusieurs mois. Notre père fera une étape en Turquie. Il changera

d'appareil. On ne connaîtra pas par avance l'heure exacte d'arrivée. Les aléas de la guerre. Mais il arrivera.

— Comment en être certains ?

— Je serai prévenu quand nos grands-parents réceptionneront le cercueil. L'ambassade me l'a assuré. Je te passerai le message. Le plus simple est que tu reviennes avec moi à mon quartier général.

Je tente un sourire.

— Ton piège est grossier, Kamar. Je ne suis pas idiot au point de croire à ma libération ensuite.

— D'accord, frérot, reste dans le hall de l'aéroport, à côté d'une cabine téléphonique. On la choisit ensemble. Je t'appelle quand notre père est arrivé à Paris. Ensuite, tu te débrouilles pour retourner où tu le souhaites. Mais sache qu'aussitôt l'appel passé, nous sommes quittes pour la famille. Tu ne seras plus mon frère mais un ennemi à éliminer.

— Ce deal me convient.

— Pour l'instant tu montes au premier étage. Tu verras l'embarquement du cercueil. Je l'accompagne jusqu'à son chargement puis on se retrouve dans le hall.

La nuit est tombée depuis longtemps. Les lampadaires du tarmac émettent une lumière jaune sale. Je sens de nouveau la tristesse m'envahir quand je vois le cercueil déposé sur un tapis roulant entrer dans la soute de l'avion. J'aperçois nettement mon frère qui pose une main sur le bois avant que notre père disparaisse dans l'appareil. La dernière image que je garderai de 'ab.

Kamar me rejoint dans le hall de l'aéroport. Il a pleuré. Notre vie aura été en grande partie un gâchis. Cette guerre fratricide nous a détruits. Notre lien de sang vient d'être définitivement rompu. Notre haine l'un pour l'autre va reprendre le dessus.

Kamar relève le numéro de la cabine téléphonique.

— Je tiendrai ma promesse. Dès l'arrivée de notre père en France, je t'appelle. Les gardes présents sont au courant. Ils ne te demanderont rien mais ils t'auront à l'œil. Tu ne bouges pas des sièges d'à côté. J'en

profite aussi pour te faire une autre promesse : ensuite tu seras mon ennemi principal.

— De même, frerot.

Je reçois l'appel de Kamar au petit jour. Juste une phrase laconique : « 'Ab est désormais en bonnes mains. » Puis il raccroche.

Je sors de l'aéroport sans être inquiet et je récupère mon pick-up. Direction Jisr al-Choghour. Fouilles et palabres à n'en plus finir aux check-points. Mais il est plus facile de sortir de Damas que d'y entrer.

Le trajet de retour est aussi cahoteux que l'aller. Je suis épuisé lorsque j'arrive enfin à l'exploitation. Mohamed m'accueille avec un immense sourire.

— Je suis soulagé de te revoir, Kasswara. Ton père est-il là où il doit être ?

— Oui. Une page vient de se tourner.

— Et Kamar ?

— D'une certaine façon, nous nous sommes dit adieu. Je ne veux plus entendre son nom. Nous sommes morts l'un pour l'autre.

Le chef d'équipe me pose une main sur l'épaule.

— Dommage. Quel gâchis.

Je ne réponds pas. La fatigue et la tristesse s'additionnent. Je monte dans ma chambre et m'allonge habillé. Je m'endors instantanément.

Quelques heures d'un sommeil lourd, sans rêves ni cauchemars.

Je suis réveillé par des voix à l'extérieur de la maison. J'ouvre la fenêtre. Mohamed me fait un signe de la main avec un immense sourire. Je descends le rejoindre.

— Je suis en train de recruter de la main-d'œuvre pour la prochaine saison. Nous aurons peut-être trois ou quatre ouvriers. J'en discute.

— Je te laisse palabrer. Tu es le patron, maintenant. Je prépare un café.

Je décide de rester l'hiver à l'exploitation pour consolider ma jambe. Je quitte ma béquille pour une canne, que j'abandonne à son tour.

Je cours, maintenant. D'abord à petites foulées, puis j'étends le parcours et allonge mon pas. J'en profite pour me remuscler. Je fais des exercices avec ce que je trouve de lourd. Je m'entretiens et développe ma résistance et ma force.

Je ressasse les mêmes idées. Les deux mêmes obsessions : Kamar et les Ashbals.

En avril 2016, je décide de repartir. Je ne ressens plus aucune gêne dans ma jambe. Nour est prête elle aussi.

Je fais mes adieux au chef d'équipe. Il a effectivement récupéré plusieurs ouvriers. Je ne lui demande pas où il les a dénichés. Des déserteurs du régime de Bachar ou de Daech ? Pas de l'ASL. Je m'en persuade.

— Je te donne de mes nouvelles dès que possible. Tu es le seul patron de l'exploitation maintenant. Tu as ma totale confiance. Tu gères comme tu le veux et comme tu le peux. Je ne me suis pas penché sur la succession. Je ne me vois pas contacter Kamar pour savoir comment on se partage l'héritage. Je suis l'aîné et j'ai le droit d'en disposer comme bon me semble. Pour le moment, l'exploitation doit fonctionner. Fais-la prospérer et tiens les comptes. Évidemment, tu te sers largement dans la caisse. Cet argent sera le fruit de ton travail. Vis bien et fais-en profiter tes proches. Pour ma part, j'ai pris une assez grosse somme. Elle me permettra de voir venir. Parfois, il est nécessaire de lâcher des billets pour obtenir certains passe-droits. Ce pays est corrompu à tous les étages.

— Merci de ta confiance, Kasswara.

Il a les larmes aux yeux lorsque je monte dans le pick-up. Je lui fais un dernier geste d'adieu. Je ne suis pas sûr de revenir un jour ici. Impossible de savoir.

Tout en roulant, je caresse le cuir de l'étui de Nour. Désormais, elle est mon unique amie.

Je prends la direction d'Alep, là où la guerre m'attend.

Paris, octobre 2019

Florence Dutertre passait des larmes à l'étonnement. L'histoire racontée par Kasswara était digne d'un film de guerre agrémenté de scènes de famille plutôt touchantes. Elle se finirait assurément en film d'horreur.

La matinée complète pour un monologue.

Si son récit était vrai, elle avait face à elle un héros tourmenté. Et son histoire n'était pas terminée.

— J'appelle la police, Kasswara. Si tu dis la vérité, tu seras alors innocenté. Tu répètes sans cesse qu'il suffit de comparer les balles trouvées dans le corps des enfants avec ton arme, ta... comment tu l'appelles, déjà ?

— Nour.

— Oui, lumière ! OK, les examiner pour valider qu'elles n'ont pas été tirées par ton fusil. Mais comment savoir si tu n'en as pas un autre, hein ? Tu m'as tellement caché de choses ! Comment te croire ?

— Aie confiance en moi.

Florence se prit le visage à deux mains.

— N'importe quoi !

— Si je me rends maintenant, d'autres enfants vont mourir.

— Tu as dit toi-même que c'était pas si grave, non ? Risquer d'éliminer des innocents plutôt que de laisser des lionceaux du califat avec des ceintures d'explosifs arpenter les rues de nos villes.

— Je n'ai pas dit ça comme ça. J'apportais un bémol à tes propos. On échangeait.

— Comme une partie de ping-pong ? Mais t'es complètement fou ! On ne joue pas avec la vie, et encore moins avec celle des enfants.

— On est au moins d'accord sur ce point.

Il y eut un long silence. L'assistante sociale respira profondément avant de lui annoncer sa décision.

— Je ne te suivrai pas. Tu as copié mes documents. Tu m'as trahie.

— Pour une bonne cause.

— Tu plaisantes ? Quatre enfants et une mère tués ! T'appelles ça une cause juste ? Admettons que tu ne sois pas l'assassin, comme tu le prétends. Tu n'as rien fait pour l'empêcher.

— J'y travaille mais ce n'est pas si simple.

Elle leva les mains au-dessus d'elle.

— Non, non ! Plus de discours ! Trouve d'autres arguments.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Je suis désolée, Kasswara, mais je ne crois pas à ton histoire.

Florence Dutertre se leva pour sortir du bureau. Kasswara la bloqua du bras.

— Alors, tu restes dans mon appart jusqu'à la fin de cette affaire. Tu ne feras pas tout foirer. Désolé. Ta vie, la mienne, notre histoire passent au second plan. J'ai un travail à finir et je suis décidé à aller jusqu'au bout.

— Tu ne vas pas me tuer ?

— Je n'en ai pas la moindre envie. Mais tu ne sors pas d'ici.

— En plus d'être un tueur en série, tu aggraves ton cas en me séquestrant.

— Une mesure temporaire. Je te relâche quand l'affaire est terminée.

— Je ferai tout pour m'échapper. Tu le sais, non ?

— Et moi, pour que ça n'arrive pas.

— La police est venue hier dans mon bureau. Elle me suspectait d'être la complice involontaire du tueur. Elle a un œil sur moi. Je suis chez toi et je n'en suis pas ressortie. Elle le sait et elle ne va pas tarder à débouler.

— J'ai pris beaucoup de risques durant ma vie. Je continue à en prendre. Dans chaque opération, il y a des aléas. Le fait que tu aies découvert ce bureau en est un. La police en est un autre. Si ce que tu dis est vrai, pourquoi n'est-elle pas déjà arrivée ? Elle attend quoi pour défoncer ma porte et me mettre les menottes ? Tu ne crois pas à mon histoire et moi, pas à la tienne.

Elle se débattit et cria le plus fort possible.

— Ça ne sert à rien. L'isolation est parfaite.

Kasswara la maîtrisa sans problème. Il l'amena dans l'arrière-cuisine, prit une corde sur une étagère et l'obligea à s'asseoir sur une chaise.

Elle tenta de lui donner des coups. La gifle qu'elle reçut en retour la sonna quelques instants. Suffisamment pour qu'il lui attache les chevilles aux pieds de la chaise et les mains derrière le dos en croisant la corde sur les barreaux du dossier.

— Je t'assure, je suis désolé. Je n'avais pas prévu cette situation. Pas question que tu fasses foirer mon plan.

— Je te déteste !

— J'ai compris.

Il s'accroupit devant elle et posa ses mains sur ses genoux.

— Je t'en supplie, Florence, crois-moi. Je ne suis pas le tueur de ces enfants. Mais je dois régler seul le problème. Personne ne se mettra en travers de mon chemin. J'avais prévu de finir cette histoire au plus vite. Je vais le faire comme je l'ai imaginé. En attendant, tu restes ici. Je te laisse une ou deux heures. Quand je reviens je te donnerai à manger.

— J'ai soif.

— Normal. Avec tout ce que tu as pleuré. Tu t'es mise dans un piteux état.

— Connard !

— Si tu veux.

Il prit un verre dans la cuisine, le remplit avec l'eau du robinet puis la fit boire.

— J'ai envie d'aller aux toilettes.

Kasswara sourit.

— Tu regardes trop de séries télé. Je ne me laisserai pas prendre à ton jeu. Tu attendras mon retour. Ou pire, t'urines dans ta petite culotte. Je nettoierai.

— S'il te plaît. Ne m'abandonne pas.

— Changement de ton pour m'apitoyer. Tu ne me connais vraiment pas. Je te jure, je reviens bientôt.

Avant de sortir, il se retourna une dernière fois vers Florence.

— Un truc à te demander. Le prochain rapatriement d'enfants de Syrie, de Turquie ou d'Irak est pour quand ?

— Ne crois pas que je vais te le dire ! N'y pense pas une seule seconde.

— Je le saurai de toute façon. Tu m'aurais simplement permis de gagner du temps.

— Pour le descendre ?

— Non. Pour tenter de le sauver, cette fois. Je n'ai pas réussi pour Youssef ni pour Bachar. Quant à Moussa et Omar, je n'étais pas opérationnel. J'ai mis du temps avant de comprendre. Mais je compte y remédier pour le prochain gamin. Même si c'est un Ashbal. À tout à l'heure.

Il referma la porte de l'arrière-cuisine. Florence se mit à hurler.

Kasswara resta en appui contre le mur de la cuisine. Une grande tristesse venait de le saisir. Aimait-il réellement cette femme ? Il s'en était servi sans vergogne et l'avait manipulée sans scrupules. Mais sa mission en valait la peine.

Peut-être n'aimerait-il jamais personne ? Trop solitaire, trop abîmé par son passé. Deux vies ne suffiraient pas à la plupart des gens pour accomplir ce qu'il avait réalisé en huit ans.

Il attrapa un petit sac à dos, y rangea son couteau qui ne le quittait plus depuis qu'il avait remisé Nour. Il prit son matériel photographique et sortit de l'appartement.

Florence Dutertre hurlait toujours. *Elle finira par se calmer*, pensa-t-il.

Alep, 2016

La situation de l'ASL à Alep et dans sa région a évolué depuis mon départ. Nous ne possédons quasiment plus de territoire. Quelques poches résistent mais la fin est proche. Daech n'a pas pris le pouvoir. Bachar et ses alliés sont victorieux. Surtout ses alliés, d'ailleurs. À elle seule, l'armée régulière n'y serait pas arrivée. Dans les airs, les Russes nous pilonnent sans relâche. Au sol, les soldats de Bachar sont aidés par le Hezbollah et les milices chiites commandées par l'Iran.

Plus une seule attaque coordonnée de notre part. Je ne comprends pas pourquoi notre commandement accepte des coalitions djihadistes au sein de nos rangs. Elles ne viennent pas de Daech mais de mouvances salafistes. Peu importe, ce sont des djihadistes !

J'ai l'impression d'être le seul laïc à défendre la démocratie en Syrie. Je me sens abandonné. Qui suis-je pour vouloir imposer cette idéologie ? Je ne suis qu'un simple soldat.

Alors, je prends une décision. La seule valable à mes yeux. J'embarque mon barda et pars seul dans les ruines d'Alep.

Un sniper solitaire pétri de haine et de vengeance.

Tant que je serai en capacité de trouver de la nourriture, de l'eau et des munitions dans les rares points de résistance restants, je vivrai.

Je compte désormais uniquement sur mes capacités et mes talents de sniper.

Première chose : être invisible. Je m'adapte à la couleur du terrain et à son aspect. Je couvre ma tête de tissu, de toiles récupérées aux endroits où je me trouve. Être visible, c'est être vulnérable.

Plutôt que de déambuler dans la ville à la vue de mes ennemis, je choisis un lieu propice à leur passage. Je me cache, me fonds dans le décor et attends.

Des heures si nécessaire. La patience est la source de ma survie.

Je choisis volontairement les immeubles des quartiers récemment perdus par l'ASL. J'y trouve ce que je suis venu chercher. Des nettoyeurs. Mes cibles principales : les enfants, ceux qui n'hésitent pas à égorger nos soldats blessés incapables de revenir derrière nos lignes.

Et je suis particulièrement bon dans ce domaine.

J'arrive dans un bâtiment fumant. Une heure auparavant, il a subi un tir nourri d'artillerie et de mortiers d'un groupe de Daech. L'aviation russe ne s'en est pas mêlée, cette fois. Autant laisser les deux forces ennemies du régime de Bachar s'entre-tuer. Je croise un petit groupe de nos soldats qui battent en retraite. La plupart sont blessés mais ils marchent suffisamment pour fuir.

L'un d'eux m'apostrophe.

— Va pas par là. Les hommes en noir approchent. Y aura pas de survivant. Aucune pitié.

— Je sais. Y a-t-il des blessés de notre camp restés sur place ?

— Malheureusement oui. Mais on peut rien pour eux.

— Sauve qui peut ! C'est ça ?

— Bientôt la fin, l'ami. On a perdu la guerre. Faut s'y résigner.

— Parle pour toi.

J'avance vers l'immeuble.

— T'es fou ! Tu vas te faire tuer !

Je lève une main pour le saluer.

J'entre. Je me couvre la tête d'un voile gris. Nour est de la même couleur. Je sais ce que je suis venu chercher et le trouve rapidement. Il suffit d'écouter. Au fond du hall dévasté, sous un tas de briques, je repère les gémissements d'un homme. Courbé, je m'approche lentement du soldat blessé incapable de s'échapper. Je parcours les quelques mètres me séparant de lui en rampant. La moitié de son corps est ensevelie. Je repère des filets de sang sur le sol de poussière.

Ses jambes et son bassin sont écrasés. Sa mort est une question de temps. Une ou deux heures maximum.

Il m'aperçoit et m'interpelle d'une voix faible.

— T'es venu me sauver, l'ami ?

— Désolé. Je suis ni infirmier ni brancardier.

— Alors pourquoi t'es là ? Aide-moi à sortir.

— Pas mon job.

Je repère facilement les caches possibles. Par rapport à l'entrée, l'une me paraît propice pour mon embuscade. Un meuble a été partiellement détruit par les éboulements.

Je me couvre de poussière et m'allonge sur un petit monticule. Je suis à un mètre au-dessus du sol. Je dépose un chargeur à hauteur de mon visage. Je ramène des morceaux de bois sur mon dos et cale Nour. Ne jamais laisser l'extrémité de mon fusil visible. Une dernière bande de tissu parachève mon camouflage.

J'attends.

Ma respiration est lente et contrôlée.

J'ai mis la peur en veilleuse. Elle est inutile. Je suis un prédateur.

Le soldat blessé gémit. Il émet suffisamment de bruit pour attirer mes proies. Il est la chèvre attachée à un poteau pour allécher les loups.

Durant une fraction de seconde, je me surprends à me demander ce que je suis en train de faire. J'efface immédiatement cette pensée. De toute façon, cet homme serait mort de ses blessures. *Qu'est-ce que t'en sais ?* me souffle une voix dans ma tête. *Ferme-la !* Autant me servir de lui.

Mon attente est de courte durée.

Un groupe de nettoyeurs arrive. Les enfants ont entendu les appels du blessé. Le premier à entrer est le plus âgé des cinq. Seize ans maximum. Comme la dernière fois, il est accompagné de quatre jeunes. J'estime leur âge à huit-dix ans.

Le chef tient une arme de poing de petit calibre. Les autres ont de longs couteaux.

Je contrôle ma respiration. Aucune angoisse. Aucune trace de transpiration sur mes tempes. Je suis en pleine maîtrise de mes émotions.

Mon chargeur est plein.

Je perçois des sourires sur leurs visages lorsqu'ils découvrent le soldat en partie enseveli. Ils se mettent en cercle autour de lui. Le chef prend la parole :

— Qui veut soulager les souffrances de ce mécréant ?

Le plus jeune s'approche et se positionne sur le côté. De cette façon, il tranchera facilement le cou du malheureux.

— OK. Go on ! Allah akbar !

Le gosse lève sa machette. Nour crache sa première balle. La tête du même part en arrière. Une deuxième ogive élimine le chef. Les trois derniers lionceaux restent tétanisés. Ils ne savent pas comment réagir. Fuir ou charger sur ma planque.

Je les ai déjà condamnés. Ma justice est implacable. Le jugement est tombé.

Troisième tir.

Les deux derniers choisissent de fuir.

Je ne fais pas la même erreur que la première fois.

Une ogive pour chacun.

Dans le dos.

Je m'expliquerai avec ma conscience plus tard.

Je tire les cadavres dans l'entrée de l'immeuble. Même morts, ils me dégoûtent. Saloperies d'Ashbals !

De nouveaux gémissements du blessé. Je reprends ma planque. La chèvre n'a pas été déchiquetée par les loups ni par les lionceaux, elle reste attachée au poteau. L'appât joue toujours son rôle.

Je ne bouge pas, ne mange pas, ne bois pas. J'attends.

J'ai compté. Cinq balles. Je change de chargeur. Dix nouvelles cartouches.

En fin de journée, les plaintes du soldat sont de plus en plus faibles. Bientôt la mort. Il a résisté plus longtemps que je ne le pensais. Aurait-il pu être sauvé ? Je n'en sais rien.

Tant pis pour lui.

Un nouveau groupe arrive. Pas des lionceaux, cette fois, mais des soldats de Daech. Habillés en noir, ils seront invisibles dans la nuit.

La peur me dit de les laisser passer, traverser le hall. Ne pas me montrer.

Je lui réponds que je suis chargé d'une mission précise. S'ils entrent, ils verront les cadavres des lionceaux et seront sur la défensive. Les éliminer à l'extérieur.

Je compte. Ils sont douze. Beaucoup trop pour moi.

Mais la chance me sourit.

Ils sont regroupés et avancent sans se soucier du danger.

L'un d'eux a deux grenades attachées à ses poches de poitrine. Combien puis-je en éliminer avec une seule balle ? Je ne vais pas tarder à le savoir.

Ne pas attendre leur entrée dans l'immeuble sinon je risque de subir l'explosion.

Nour crache son venin. Cinq hommes sont expulsés sous l'effet de souffle.

Je me relève de ma position et cours vers la sortie. À genoux, en appui contre ce qui reste de l'encadrement de la porte, j'aligne mes cibles. L'adrénaline fait son office. Nour réagit parfaitement à mon index. L'œil collé au viseur. À cette distance, je n'en ai même pas besoin. Trop facile.

Une balle, une victime. La douille s'éjecte quand une autre cartouche entre dans la culasse.

Je compte neuf.

Je sors. Devant moi, huit morts, trois blessés hurlant de douleur. Le dernier islamiste est à genoux, les mains sur la tête en signe de reddition. Il me fixe, m'implore de ne pas le tuer. La peur s'évapore par les pores de sa peau. Il pleure de trouille. Je m'approche.

— Que ferais-tu si les rôles étaient inversés ?

— Je t'épargnerais, me répond-il dans un sanglot.

— Mauvaise réponse.

Dernière balle.

Je change de chargeur et remets celui de cinq munitions.

Je nettoie la place.

À l'intérieur, les râles du blessé ont cessé.

Je suis physiquement fatigué et moralement épuisé. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir.

Les berceaux de la révolution tombent les uns après les autres durant l'année 2016 et le début de 2017. Nos troupes ont été affamées dans la banlieue de Damas et se sont réfugiées au nord après avoir négocié leur retrait avec le régime. Une humiliation. C'était subir cette déchéance ou supporter l'extermination des milliers de civils avec lesquels nous avons été piégés par l'aviation russe et syrienne.

L'ASL tente un dernier baroud d'honneur sur la ville d'Alep mais l'attaque vire au cauchemar. Nous sommes totalement impuissants face aux raids aériens.

Notre commandement, du moins ce qu'il en reste, se tourne vers l'ONU pour éviter le massacre de près de cent soixante-dix mille civils. Washington nous informe que nous devons nous dissocier des djihadistes qui composent une partie de nos troupes si nous voulons le soutien des États-Unis. Pour une fois, je suis d'accord avec Obama. Mais les Russes ne l'entendent pas de cette oreille. Moscou réclame la reddition pure et simple de toute opposition armée au régime de Damas.

Les rangs de l'ASL se disloquent. De nombreux soldats déposent les armes et se livrent à notre ennemi sans condition. La guerre contre Bachar est perdue. L'État islamique ne résistera pas longtemps. Une faible consolation. Daech multiplie les attentats en Europe. Ils veulent démontrer qu'ils sont toujours un poison virulent et le resteront quel que

soit leur avenir en Syrie et en Irak. France, Belgique, Allemagne, tous les pays sont en danger. Le pire arrive le 14 juillet 2016 durant le feu d'artifice de Nice. Quatre-vingt-six morts et quatre cent trente-quatre blessés. Ce carnage a été perpétré par un seul homme à bord d'un camion loué. Simple et imparable. L'imagination des terroristes peut être primaire parfois, mais elle est terriblement efficace.

Même la Suède et la Norvège n'y échappent pas. Pourtant elles ne sont pas très impliquées contre l'État islamique. Nos postes de radio égrènent les événements comme une longue litanie mortuaire.

Je n'en peux plus de cette vie. Je participe à quelques sorties avec des groupes de l'ASL. J'effectue encore deux ou trois virées en solitaire et tue un maximum d'ennemis. Des soldats noirs de Daech, des lionceaux du califat et des militaires de l'armée régulière, mais je prends de plus en plus de risques.

Un soir, je pense à Ali. Il n'a pas su s'arrêter à temps. Je revois son visage et surtout ses yeux. La vie les avait déjà quittés avant qu'il ne se fasse tuer.

L'image dans le miroir me terrifie. Mon teint est blafard et mon regard identique à celui d'Ali.

Arrête-toi, me renvoie-t-il.

La peur me crie le même message. Cette fois, je dois l'écouter si je veux rester en vie.

Mais j'ai une ultime tâche à accomplir. Retrouver mon frère et le tuer.

Même ce dernier objectif me semble désormais futile. Pourquoi le ferais-je ? Pour la première fois, je me pose réellement cette question. Un problème d'ego ne justifie pas la mort d'un frère. Lorsqu'il a été au centre de ma lunette, j'ai hésité durant la fraction de seconde qui a suffi à l'épargner. Il a éprouvé la même chose. J'en suis certain. Ni lui ni moi ne l'admettrons. Nous nous sommes mesurés au combat. Nous sommes des tireurs d'élite hors pair. Cela devrait nous suffire. Il est inutile que l'un de nous deux en meure. Chacun dans notre camp, nous avons prouvé notre valeur face à l'ennemi. Pas la peine d'en rajouter.

Je suis dans cet état d'esprit lorsque je dois prendre une décision qui scellera mon avenir : me rendre à mon tour ou fuir d'une façon ou d'une autre.

Durant deux mois, je remonte lentement vers le nord du pays. Après Alep, j'arrive à Azaz. Je connais déjà cette ville pour y avoir réalisé avec succès ma première mission de sniper.

J'ai depuis longtemps abandonné le pick-up de mon père. C'est à présent une épave fumante quelque part dans les faubourgs d'Alep, ou bien Daech l'a récupéré et bricolé pour mettre une mitrailleuse lourde sur sa plate-forme arrière.

Les Turcs ont installé un camp non loin de là, à Afrin. Une solution de repli pour les soldats de l'ASL. Notre sécurité est assurée, paraît-il. Je ne sais plus de quel côté la Turquie se trouve désormais. Suivant le sens du vent, différents pays évoluent et s'allient avec leurs ennemis d'avant. La Turquie retournera-t-elle aussi sa veste ? Pourtant, j'ai compris que le président Erdogan ne voit pas d'un bon œil les Kurdes turcs qui se renforcent. Un euphémisme. Il a la haine envers ces gens. Une histoire vieille de plusieurs siècles.

Si ces forces arrivent à prendre des positions et à s'unifier avec les Kurdes d'Irak, ce peuple sans État revendiquera une région autonome dans ce secteur pour fonder une nouvelle nation, le Kurdistan.

Un bazar supplémentaire qui me dépasse. Pas envie pour le moment de réfléchir à tout ça. Je dois prendre rapidement une décision sur mon avenir. Si je me rends à Afrin, je dépose Nour et lui dis définitivement adieu. Une séparation inenvisageable. Si je reste à Aziz, je finirai dans une morgue ou enseveli dans une fosse commune comme un paria.

Un coup de pouce du destin va choisir pour moi.

Je ne sais pas comment j'ai été retrouvé, mais, un matin hivernal de décembre 2017, un messenger de l'ASL m'interpelle avec un immense sourire aux lèvres.

— Kasswara ? Kasswara Berger ? Le fameux sniper ?

— Ce qu'il en reste.

— J'ai une lettre pour toi.

— T'es sûr ?

Il regarde l'enveloppe.

— C'est écrit dessus. *Kasswara Berger, tireur d'élite, Armée syrienne libre, Syrie*. Entre parenthèses, il est mentionné plusieurs noms de villes : *Jisr al-Choghour, Damas, Alep*, suivis de trois petits points de suspension. En réalité son auteur ne savait pas trop où te trouver. Mais c'est fait maintenant.

Il me tend le courrier ouvert. Il a été lu à de nombreuses reprises. Le papier est sale.

Je le remercie et déplie la feuille.

Mon cher petit-fils, mon cher Kasswara,

Je vous suis reconnaissant, à ton frère et à toi, pour ce que vous avez fait pour votre père, mon fils unique. Nous l'avons enterré comme il se doit dans le cimetière proche de la maison. Un grand soulagement pour nous de le savoir désormais à nos côtés, et une immense tristesse. Perdre son fils n'est pas dans la logique des choses.

Ta grand-mère ne s'en remet pas. Elle n'a plus goût à la vie. Si elle venait à disparaître, je ne donne pas cher de mon existence. Que nous reste-t-il ?

La réponse à cette question se trouve dans cette lettre.

Nous avons besoin de vous, de ton frère et de toi, pour nous aider à continuer à vivre.

Je ne saisis pas la situation de guerre civile dans laquelle la Syrie, mon pays de cœur, se trouve désormais. Je suis trop vieux pour me pencher sur ce sujet.

Je vous demande à tous les deux de venir nous rendre visite dans la mesure du possible. Juste une petite visite pour vous savoir en vie.

Un appel à l'aide, Kasswara.

*J'espère que tu recevras cette lettre. Je n'ai pas réussi
à connaître avec exactitude ton adresse.*

Ton grand-père qui t'aime

J'écrase mes larmes. Le courrier remonte à trois mois. J'espère qu'il n'est pas trop tard.

Qu'ai-je à attendre de la Syrie ? Ce pays m'a vu naître mais il part à la dérive. Je suis de sang mêlé. Mi-syrien, mi-français. La Syrie m'a nourri. J'ai aimé cette nation et ces gens. Je me suis battu pour elle et j'ai tout tenté pour lui rendre sa liberté. J'ai échoué. Elle n'a plus rien à m'offrir sauf la mort et je n'ai plus rien à lui donner sauf ma vie. Pour un résultat nul. J'ai cru qu'avec mon talent de tireur, avec ma hargne et même ma haine, je changerais les choses. Foutaise.

Je vais partir et retrouver mes grands-parents.

Ma décision est prise.

Nour est avec moi. Elle le restera. Je ne sais pas comment procéder mais elle ne me quittera pas. Le seul souvenir de cette vie se trouve dans cet amalgame d'acier, de bois et de cuir.

Ma seule et unique amie.

Le soir même, je rédige une lettre pour Mohamed, le chef d'équipe de l'exploitation familiale de Jisr al-Choghour. Je lui abandonne la totalité de l'entreprise. Elle est désormais à lui et à sa famille. Vu l'état des institutions syriennes, je ne vois pas comment officialiser la succession. Ni lui ni moi n'avons le choix.

Je remets en main propre ma missive au messenger et lui donne de l'argent.

— Je compte sur toi pour qu'elle arrive à bon port.

Il regarde l'adresse.

— Là, ça m'paraît clair. Pas de souci, Kasswara, son destinataire l'aura.

Je me pose une dernière question. Kamar a reçu un courrier identique de notre grand-père. Comment va-t-il réagir, lui qui se trouve dans le camp des vainqueurs ?

Quand on manque du nécessaire pour vivre, des trafics se mettent en place. Le marché noir se développe. Celles et ceux qui n'ont pas les moyens financiers peuvent crever. Ce n'est pas mon cas, le pécule pris avant de quitter Jisr al-Choghour m'est désormais fort utile.

J'ai décidé d'abandonner la Syrie et de retrouver mes grands-parents. Ils résident dans une banlieue aisée de la région parisienne. Le problème est de passer les différentes frontières avec Nour. Pas question de l'abandonner à Azaz ou ailleurs.

Quand on n'a rien à faire, on écoute les rumeurs. L'une m'intéresse plus que les autres. Azaz est proche de la frontière turque. Une partie de cette région est dominée par les Kurdes et leurs forces ont besoin de financements. Le moindre dollar est bon à prendre. Les petits ruisseaux font les grandes rivières, paraît-il.

Avant de quitter cette ville et de rejoindre al-Salameh, à mi-chemin entre Azaz et la frontière, je change de tenue. Je reprends des habits civils. Je cède mes vêtements militaires à un soldat en guenilles. Je ne lui demande rien en échange puisqu'il n'a plus rien. J'ai rasé ma barbe et coupé court mes cheveux. Changement de look pour paraître normal. Le soldat de l'ASL est mort.

Je suis obligé de me séparer de mon étui en cuir. Je démonte Nour et la range dans mon sac de sport, cachée dans mes fringues de rechange.

Al-Salameh est une bourgade sans aucun intérêt. Mais dès mon arrivée, je suis alpagué par des vendeurs qui proposent des cigarettes,

de l'alcool et même des filles.

La femme est-elle une denrée comme une autre, à usage immédiat ? J'ai honte pour ces pseudo-commerçants sans scrupules.

Ces mecs ne m'intéressent pas mais j'ai besoin de passer un message, quitte à prendre des risques.

Je m'installe à une terrasse de café et observe les alentours. Ma chance est d'avoir la peau claire. J'ai bien sûr un teint buriné par le soleil et les combats, mais mes origines européennes se voient. En Syrie, il existe différentes ethnies qui mêlent des gens de différentes couleurs. Du noir profond au blanc pâle. Le métissage est partie intégrante de la longue histoire du pays.

Peu de temps après, un homme s'approche de moi. Il me parle en anglais et me demande si j'ai besoin de choses qui ne se trouvent pas dans les commerces du coin.

Je lui réponds en arabe et lui propose de s'asseoir et de boire un café. Il sourit et prend un siège.

— J'ai sûrement ce que tu cherches. Cigarettes, alcool et de quoi t'évader de ce monde.

— Tu n'as rien qui m'intéresse. Les drogues, tout ton bordel, je m'en fous.

Il est piqué au vif. La fierté des Syriens n'est pas une légende.

— Si tu ne m'en dis pas plus, comment t'aider, l'ami ?

« Ami » ! Je déteste ce qualificatif. On ne l'est pas et on ne le sera jamais. Mais je passe sur ce terme.

— On est loin de la frontière turque ? je lui demande.

Un large sourire s'ouvre sur son visage.

— Je vois ton problème.

— Je ne crois pas, non. Tu ne sais pas qui je suis, pas plus que je ne sais qui tu es. C'était une question comme ça.

— Bien sûr. Sois plus précis. Il y a différents moyens pour passer de l'autre côté. T'es pas un touriste. Tu ne souhaites pas flâner à la frontière juste pour saluer les douaniers.

— Une évidence.

— Elle n'est pas loin. Quelques kilomètres seulement. Des taxis peuvent t'amener à un poste-frontière.

Je sors plusieurs billets verts et les pousse vers lui.

— Et si je ne souhaite pas voir de douaniers ?

Il les ramasse et se rapproche de moi pour ne pas être entendu d'une table voisine.

— Je te l'ai dit, l'ami. Tout est possible pour ceux qui ont les moyens. Ta demande n'est pas dans mes cordes mais j'ai des contacts. Tu sais, le truc habituel du gars qui connaît un type qui lui-même connaît un troisième mec, etc.

— Oui, et ça rapporte des emmerdes. Le gars et les suivants baladent le pigeon. On lui extorque un max de blé et on le débarque sur le bord de la route avec la police au cul.

Je sors de ma poche mon passeport français.

Il le regarde et prend bizarrement peur.

— Djihadiste européen de Daech ?

— Te fous pas de moi. Si c'était le cas, ce n'est pas vers un mec comme toi que je me tournerais. Il existe des réseaux d'exfiltration mis en place pour les repentis de Daech. Que viendrait foutre ici un islamiste extrémiste ?

Cette information fait partie des nombreuses rumeurs qui circulent depuis plusieurs mois.

— OK. Je te crois, l'ami. Pas de souci. T'étais de quel côté, alors ?

— Ça te regarde pas. Tu m'aides ou pas ?

— Pas directement mais en un sens, oui. Je peux te mettre en contact avec un passeur. Je donne un coup de fil. Attends-moi.

Il s'éloigne sur la place, sort son portable et se met à gesticuler de sa main libre. Puis il revient rapidement vers moi.

Il sort un crayon gris et un morceau de papier sale d'une de ses poches.

— Je te donne un numéro de téléphone. Tu appelles ce soir, dix-neuf heures précises.

Il le plie en deux et le pose sur la table sans le lâcher. Il reprend son sourire commerçant.

— Ce numéro a un prix. Après, tu n'entendras plus parler de moi. La suite ne me concerne pas.

Je le paie. Tout se monnaie. Je le sais.

— Si c'est une arnaque, je te retrouverai et tu auras du souci à te faire.

— Pas de lézard, l'ami. J'ai une réputation à défendre.

Il se lève et part sans se retourner.

Je flâne dans les rues en attendant le soir. Je n'ai pas de téléphone portable. Je repère une cabine en état de fonctionner et j'appelle à l'heure dite.

Mon interlocuteur décroche à la première sonnerie et me fixe directement un rendez-vous dans un hôtel. Ça ne me plaît pas mais je n'ai pas vraiment le choix. Pas question de me déplacer avec la totalité de mon argent sur moi.

Je le cache dans la chambre minable que j'ai louée. J'y range aussi Nour, dans mon sac. Si je suis agressé, elle ne me sera d'aucune utilité. Je n'aurai pas le temps de la sortir et de tirer. Je planque mon couteau de combat à ma ceinture en espérant ne pas avoir à m'en servir.

Je frappe à la porte à la minute exacte. Un homme m'ouvre. Il est impressionnant. Il en impose immédiatement. Son visage est marqué. Ce gars a vécu. Nul doute que ce n'est pas un petit revendeur de shit.

Il me propose d'entrer et de prendre un siège. Je garde une main sur le manche de mon coutelas. Aussitôt la porte refermée, il s'assied face à moi et ouvre sa veste.

— Je ne suis pas armé, pas la peine d'avoir peur. Lâche ta lame. J'ai pas d'argent sur moi. En revanche, toi, t'en as. Si j'ai bien compris, tu souhaites passer en Turquie en évitant la frontière normale. C'est ça ?

— Exact.

— Donc tu as frappé à la bonne porte, à condition que tu aies les moyens de payer.

— Ça dépend de ta proposition.

— Et de ta destination.

— Paris.

— Rien que ça ! Je vais être clair avec toi. J'ai la possibilité de te faire passer la frontière turque sans encombre. Ensuite, je ne peux rien t'assurer.

Je me lève.

— Je ne suis donc pas au bon endroit.

— Rassieds-toi, s'il te plaît. Ce n'est pas parce que je ne peux pas t'amener à Paris que je ne sais pas comment on peut s'y rendre. Écoute-moi.

Il m'explique qu'il me conduira à un chemin de moutons qui monte dans la montagne. Il suffit d'aller en haut. Il n'est pas difficile à suivre mais un peu périlleux. D'un côté la falaise, de l'autre un précipice. Je voyagerai léger. Juste un sac. Et de nuit.

— Je te donnerai un plan détaillé. Pas de souci ?

Arrivé au sommet, je serai sur la frontière. Je descendrai en suivant le même sentier. Selon lui, les douaniers ne viennent jamais dans ce secteur. Ils ont d'autres chats à fouetter. Il y a une multitude de chemins du même genre et ils ne sont pas assez nombreux pour les surveiller tous en même temps.

— Quand tu seras en bas, tu croieras une petite route goudronnée. Tu prends à droite sur deux kilomètres et tu arrives à un village. Il n'y a qu'un café. Il ouvre très tôt le matin. Tu t'y installes à l'extérieur et tu attends.

Un homme du passeur viendra à ce moment. Il me conduira en voiture à Gaziantep et me déposera à la gare routière.

— Là s'arrêtera notre collaboration. Ensuite, pour te rendre à Paris, la solution la plus simple et la plus sûre est de prendre un bus. Tu paies

le billet comme n'importe quel voyageur. Le premier autocar te déposera à la capitale, Ankara. Ensuite tu auras une ligne directe jusqu'à Paris.

Un paquet d'heures de route.

Je soulève un dernier problème. La frontière turque est une chose mais une autre m'inquiète bien plus. Rien à voir avec ma nationalité, plutôt avec le colis qui m'accompagnera.

Je joue cartes sur table.

— Je suis un soldat, enfin un ancien. J'ai une arme particulière. Je souhaite la garder avec moi.

— De quel type ? Arme de poing, fusil, kalach ?

— Un Dragunov avec quelques chargeurs pleins.

— Waouh ! T'étais un sniper ? Seuls les tireurs d'élite disposent d'une telle arme. Ne réponds pas. Ça ne me regarde pas, et moins j'en sais sur toi, et réciproquement, mieux on se portera. Par contre, le tarif ne sera pas le même. Tu auras besoin d'un accessoire. Je peux évidemment te le fournir.

On palabre sur la somme à verser. Un acompte maintenant. La moitié de l'argent lorsqu'il me prendra en voiture pour m'amener au sentier côté syrien et le solde à son complice en Turquie.

Le deal me semble correct.

On se serre la main pour sceller le contrat.

Janvier 2018

Je commençais à m'impatisser. Il n'y avait rien à faire dans cette ville. Deux semaines à m'ennuyer, à attendre le feu vert de mon passeur. J'étais pieds et poings liés, totalement dépendant de cet homme.

Enfin, ce soir, je quitte la Syrie. Mon passeur m'a fourni un nouveau sac de sport. À l'intérieur se trouve une sorte de double fond, une poche à fermeture Éclair. J'y cache Nour, ses munitions et mon coutelas de combat. Si je suis soumis à un contrôle léger, ça passera, me certifie-t-il lorsque nous montons dans sa voiture noire.

— Je vais t'avouer un truc, l'ami. Avant de m'occuper de gens comme toi, c'est-à-dire de faire passer clandestinement de l'autre côté de la frontière syrienne des personnes qui souhaitent rester invisibles des douanes et de la police, j'avais mis en place différents trafics d'armes entre la Serbie, la Croatie et des groupes d'individus peu recommandables en France ou ailleurs en Europe. Les kalachs qui circulent dans des villes comme Marseille viennent de quelque part. La fin de cette guerre a laissé en plan des milliers d'armes. Pas difficile de s'en procurer, à l'époque. Il suffisait de se pencher pour en ramasser. J'ai gagné un paquet de fric avec elles. Pour moins de cent dollars l'unité, elles transitaient par la Serbie ou la Croatie de la même manière que le fera ton Dragunov.

Un système sûr. Pour être franc, neuf chances sur dix pour qu'il n'y ait aucun contrôle.

— La frontière de l'espace Schengen me semble problématique. Et neuf sur dix, c'est pas du cent pour cent.

— Là, t'es marrant. T'es un sniper. Crois-tu avoir eu cent pour cent de tirs réussis ? Même quatre-vingt-dix ?

— Je suis toujours vivant.

— Je me fais pas de souci. Tu le resteras. Mais c'est effectivement à cette frontière que le risque est le plus grand. Ensuite, l'Europe t'est ouverte. Direction Paris. La cité des Lumières. J'y suis jamais allé.

— Moi, y a longtemps, durant des vacances. J'étais même.

— Si c'est pas indiscret, pourquoi cette ville ?

— J'y retrouve la seule famille qui me reste. Rien à dire de plus.

— OK. Je respecte.

— Puisqu'on est dans l'échange de confidences, pourquoi t'as pas continué le trafic d'armes ?

— C'est simple. La Serbie et surtout la Croatie ont monté des plans de récupération d'armes. Ils ont, malheureusement pour moi, superbement bien fonctionné. Un truc du genre : arme déposée, amnistie accordée. La majeure partie des kalachs récupérées sont désormais dans de vastes bunkers gardés comme des coffres-forts de banque. L'affaire n'était plus rentable. Je me suis reconverti dans l'humain.

— Altruiste ?

Je le vois sourire pour la première fois.

— T'as de l'humour.

Nous nous taisons jusqu'à la jonction avec le chemin moutonnier.

— Voilà. Ma part du travail est terminée.

Je lui remets l'enveloppe convenue. Il ne compte pas mais me tend la main.

— Content de t'avoir rencontré, soldat.

— Ex-soldat.

— On le reste toujours. Je sais de quoi je parle. T'oublies pas la seconde partie pour mon gars de l'autre côté ?

J'attaque la montée. En janvier, dans ce coin du monde, le froid est particulièrement piquant. La pente est raide. Je suis en bonne condition physique, pourtant je m'essouffle vite et je dois faire des pauses de plusieurs minutes. Mon sac est lourd.

Je transpire malgré le vent glacial. Je ne suis pas vraiment couvert pour ce genre d'expédition.

Le ciel est limpide avec une multitude d'étoiles au-dessus de ma tête. Je vois nettement la Voie lactée. Un phénomène rare dans les villes éclairées. Ici, je suis au centre de la nature. La lune est dans son premier croissant et elle restera quasiment invisible. Pour le moment, j'avance lentement. Juste une lampe de poche pour éclairer à un mètre devant moi. Discretion oblige. Mon passeur était optimiste quant à la réussite de ma traversée mais ce sont des paroles. Maintenant, je suis dans l'action et je compte uniquement sur moi.

J'ai ressorti la montre que je ne portais plus depuis l'attentat du marché et la destruction de ma famille. Une façon d'avoir voulu arrêter le temps. Là, j'ai besoin de savoir où j'en suis.

Quatre heures d'une montée irrégulière. Un chemin moutonnier où ne passe plus aucun mouton depuis des lustres. À différents endroits, les ronces ont repris l'espace et il est difficile de progresser rapidement.

Je suis fatigué quand j'arrive en haut d'une colline. Le chemin redescend, maintenant. Pas forcément facile. Les genoux vont morfler et je dois porter une attention particulière à ma jambe gauche.

Je reste quelques instants à regarder des deux côtés de la frontière. Bien sûr, cette ligne de crête entre deux États est purement symbolique. Rien n'est écrit au sol. Mon regard s'attarde sur mon pays de naissance. Je ne reviendrai jamais en Syrie. J'y ai vécu mes meilleures années mais également les pires. J'en suis certain. Celles à venir ne peuvent pas être aussi mauvaises.

J'attaque la descente en pensant à ma nouvelle vie. Elle commence maintenant.

Aucun risque de rencontrer un douanier durant la montée mais je reste sur mes gardes. Malgré l'optimisme de mon passeur, il demeure un homme d'argent. Ce que je lui ai donné représente déjà une belle somme. Peu importe si je suis pris maintenant, il aura gagné sa journée.

J'écoute le moindre bruit. La vie ne dort jamais. La nuit, des animaux chassent. J'entends des mouvements dans les fourrés. Je ne suis pas anxieux pour autant. Je ne suis pas une proie pour les rongeurs. Je ne me suis pas posé la question de l'existence d'ours ou de loups dans le secteur. Surtout les ours. Ils s'attaquent à l'homme sans problème. Je souris. Il est trop tard pour s'en inquiéter.

J'arrive enfin en bas du chemin. Comme indiqué par mon passeur, je me retrouve sur une route goudronnée. Je prends à droite. Si j'entends le bruit d'un moteur, j'aurai le temps de me planquer dans un fourré, mais les deux kilomètres annoncés se passent sans encombre ni rencontre.

J'atteins le café en avance. Il est fermé. Une table et des chaises sont restées à l'extérieur. Le tenancier n'a pas peur d'être volé. Je m'y installe. Je suis épuisé mais refuse de dormir. Rester l'esprit en alerte. Je pose mon sac entre mes jambes. Garder Nour près de moi.

Il est six heures du matin quand la porte du café s'ouvre derrière moi. Je sursaute. J'ai dû m'assoupir.

Le patron me sourit et me parle en turc. Je ne comprends pas. Je lui réponds en anglais et tente le français. Il est hermétique à mes paroles mais m'invite à entrer. Je tente de lui expliquer que je préfère rester dehors malgré le froid.

Il revient avec un bol de café brûlant. Il me dit juste « Kahve américain ». J'ai saisi et le remercie avec un grand sourire.

Je ne sais pas s'il a l'habitude de voir des étrangers sur sa terrasse à cette heure matinale mais il ne semble pas s'en offusquer. Il ne me pose aucune question.

Un quart d'heure plus tard, j'entends le bruit d'un moteur. Que dois-je faire ? Me cacher ? Entrer dans le bar, rester là ? Je suis les consignes de mon passeur. Je n'ai jamais accordé une telle confiance à un inconnu. J'espère avoir fait le bon choix.

La voiture ralentit. Un homme au volant. Ni flic ni douanier. Il se gare à une dizaine de mètres et me rejoint.

— T'es mon colis ?

— Ça dépend de ce que tu dois prendre.

— Une enveloppe pour t'amener à la gare routière de Gaziantep.

— C'est ça, oui.

— Avant, je bois un café. T'as pas de livres turcs avec toi, j' imagine ?

Moi qui suis particulièrement méticuleux, je n'y ai pas songé.

— Tu croyais payer ton bol avec des dollars ? Et ton billet de bus aussi ? À Ankara, tu pourras mais pas à Gaziantep. T'inquiète, t'es pas le premier. Je te fais le change et je t'offre ton café matinal. Ma bonté me perdra.

J'en doute. Le change lui est sûrement très favorable. À croire que cet oubli de mon passeur est volontaire. Pas grave. Je paie.

— Quant à l'enveloppe, tu me la donneras à la gare. Suis un gars cool.

Dix minutes plus tard, je monte dans la voiture avec cet inconnu. Je garde mon sac sur mes genoux.

Même démontée, Nour reste à mes côtés. Un principe plus qu'une sécurité.

On roule sans échanger le moindre mot. Il respecte son contrat et me dépose devant l'entrée de la gare routière. Des autocars sont alignés, prêts à partir.

Je remercie mon chauffeur en lui tendant son dû. Contrairement au passeur, il prend le temps de compter. Il opine de la tête pour me dire que tout est OK.

Une bouffée de chaleur m'accueille dans le hall de la gare. Je regarde rapidement autour de moi pour vérifier l'absence d'hommes en tenue militaire ou de policiers dans les parages. Rien. J'achète mon billet

et me dirige vers le quai noté sur mon ticket. Le conducteur m'indique que mon sac se met en route. J'hésite mais je m'exécute. Si un contrôle des billets est effectué, voir mon barda pourrait donner envie au contrôleur de l'ouvrir.

Je le fous au fond du coffre et m'installe confortablement dans mon siège attitré. Un bus avec toilettes à bord. Utile pour un trajet de dix heures, sans compter l'arrêt repas. Une route interminable m'attend jusqu'à Ankara. Le début d'un long périple pour Paris.

L'autocar démarre une demi-heure plus tard. Plusieurs places sont vides. J'observe les gens. Ils ont l'air turcs. Évidemment, difficile d'en être certain. Je ne devine aucun Européen. En janvier, dans le cœur du pays. Normal, ce mois n'est pas le meilleur pour voyager. Les contrées que je m'apprête à traverser auront le même climat. Il fait froid et la neige sera présente quasiment partout. Heureusement, le véhicule est climatisé et nous empruntons des routes dégagées.

Sur le ticket de transport sont indiquées les villes où l'autocar s'arrêtera.

Je m'endors quand nous prenons notre vitesse de croisière. Un sommeil lourd, sans rêves, de six heures.

Je me sens déjà moins stressé. Une première étape est franchie. On verra pour la suite.

Ankara. La nuit est tombée quand nous arrivons dans la capitale. Je récupère mon sac et me dirige directement vers un guichet pour prendre mon billet à destination de Paris. Je sortirai mon passeport à ce moment. Mon passeur a eu la bonne idée de me proposer une prestation supplémentaire.

— Avec ton passeport français, t'as pas besoin de visa, comme pour l'ensemble des ressortissants de l'Union européenne. T'as de la chance. Le tarif que je pratique habituellement n'est pas donné. Par contre, il te faut un coup de tampon avec ta date d'entrée en Turquie. Les guichets internationaux d'autocar ne sont pas si sophistiqués. En tout cas, moins

que dans les aéroports, mais comment expliquer que tu quittes le pays sans y être entré ?

J'ai donc mis une rallonge financière pour obtenir le précieux sésame.

— Pas de souci. J'ai utilisé un vrai tampon. Tu es un touriste français entré en Turquie il y a trois semaines. Et puis, il est plus facile de sortir d'un pays que d'y entrer.

Le prochain départ pour Paris est prévu le lendemain. Le guichetier s'adresse à moi en français.

— Pas courant, un touriste en janvier.

— Justement, je voulais voir le pays d'une autre façon, être proche des gens.

— Et votre impression ?

— Je reviendrai l'été pour comparer. Mais j'ai trouvé les Turcs accueillants et serviables. J'en garderai un excellent souvenir.

Il tamponne mon passeport, y range le billet et me le tend.

— Je vous conseille de prendre un prospectus, juste à côté de vous. Vous avez les consignes concernant ce que vous pouvez transporter ou non. Une dernière question. Pourquoi l'autocar et non l'avion ?

— Moins cher et plus convivial.

— Vous n'avez pas tort. Si vous cherchez un lieu pour dormir, vous avez un hôtel sympa à une centaine de mètres de la gare.

Il me donne un plan de la ville et entoure l'endroit au stylo.

— Je vous souhaite un bon voyage.

— Je vous remercie, monsieur.

Être déjà ici me soulage.

Je trouve l'hôtel sans difficulté et paie la chambre en dollars. Un peu cher. Les conseils du guichetier n'étaient évidemment pas gratuits.

Une douche s'impose. Un bien fou.

Je vérifie que Nour a supporté le trajet. Pas de problème de ce côté. Je déplie le prospectus et ne peux m'empêcher de sourire. *Il est interdit*

de transporter des armes à feu, des munitions, des explosifs et des armes blanches.

Le fond de mon sac en est rempli.

Sur les billets, il est indiqué les différentes villes où l'autocar s'arrêtera. Les capitales des pays traversés : Sofia en Bulgarie, Belgrade en Serbie, Zagreb en Croatie, Ljubljana en Slovénie, Vienne en Autriche. En Allemagne, on évitera Berlin pour traverser Munich et Stuttgart avant d'atteindre la France.

Sûrement un voyage de rêve pour un vrai touriste. Pour moi, des moments de stress. L'Union européenne commencera à la frontière bulgare. Je la quitterai temporairement lors de la traversée de la Serbie puis y retournerai en pénétrant en Croatie. Mais je devrai attendre la frontière avec la Slovénie pour entrer dans l'espace Schengen. L'UE est actuellement très sensible à l'entrée des migrants. On parle souvent des migrants du Moyen-Orient et d'Afrique subsaharienne, mais ceux originaires des pays de l'Est sont aussi regardés de très près.

Je compte sur mon passeport français pour m'ouvrir les portes.

Je mange le soir dans un restaurant surchauffé. Je prends mon temps. Je regarde les gens. Ils me semblent loin des préoccupations que vivent ceux des régions voisines. Une forme d'insouciance qui cache mal les problèmes de ce pays. Est-ce le moment de m'inquiéter de l'évolution du monde, où la démocratie est en grande difficulté ? J'ai vécu l'utopie de vouloir participer à sa mise en place en Syrie. Par les armes. Est-ce antinomique ?

Dans ce pays, le mélange de population existe encore. On boit de l'alcool, on fume sans se cacher puis, au coin d'une rue, on tombe sur une femme entièrement voilée accompagnée d'un homme barbu.

Pas envie ce soir de me replonger dans ce genre de réflexions. Je retrouve ma chambre d'hôtel et reprends une douche. Je ne sais pas si j'en aurai l'occasion durant les deux jours de car à venir. Sur le billet, le temps de trajet est estimé à quarante heures... sans aléas.

Je me focalise sur deux journées complètes.

Le lendemain matin, le jour n'est pas levé quand je me présente au car. Le chauffeur me demande de déposer mon sac dans les coffres. Pas de question sur son contenu.

À l'entrée un policier vérifie les billets et les passeports. Pas un sourire. Pas un mot. Il me laisse monter. Personne n'est inquiet et l'autocar part à l'heure.

Le trajet jusqu'à Istanbul se déroule sans encombre. La route est belle. Un pâle soleil d'hiver éclaire le détroit du Bosphore reliant la mer Noire et la mer Égée. Il sépare la partie asiatique et la partie européenne de la Turquie.

Bientôt la frontière avec la Bulgarie.

Aucun contrôle turc, en revanche, le car est stoppé par la douane bulgare. Nous restons assis à nos places pendant qu'un douanier vérifie les passeports des occupants. Parfois, je l'entends poser une ou deux questions à des voyageurs. Arrive mon tour. Il regarde à plusieurs reprises la photo et mon visage. J'ai un peu changé. En me le rendant, il me dit que j'ai vieilli. Je souris et le remercie, puis il passe au passager suivant.

Le conducteur est remplacé à ce moment. Le nouveau est nerveux, il utilise son klaxon de manière intempestive. De là où je suis placé, je ne vois pas la route. Tant mieux. Lui comme les autres automobilistes semblent conduire comme s'ils étaient les seuls à rouler.

La journée est bien avancée lorsque nous arrivons à la frontière serbe. Cette fois, c'est une autre histoire. Nous sommes obligés de descendre et de récupérer nos effets personnels rangés dans les coffres. Les douaniers et les policiers nous alignent dos au bus avec nos sacs posés au sol devant nous.

Nos passeports sont confisqués. Ils sont soigneusement vérifiés, au chaud, dans un Algeco. Nous avons froid mais nous comprenons qu'on doit rester debout sans bouger ni se plaindre.

Lorsque les douaniers reviennent, ils nous les redonnent un par un. Un policier demande à l'un des voyageurs d'ouvrir son sac. Putain ! Je sens des gouttes de transpiration couler le long de mon dos malgré la faible température.

Je suis au milieu du groupe. Mon trajet risque de finir ici. Je remarque qu'il ne le fait pas systématiquement. Je repense au passeur. Neuf chances sur dix. La probabilité est forte mais il reste ce petit dixième.

Il me rend mon précieux document et me fixe droit dans les yeux. Il me parle en anglais.

— D'où venez-vous ?

Question idiote. Il a vu les tampons. Il ne semble pas douter de leur authenticité.

— Je reviens d'un voyage de trois semaines en Turquie et je rentre chez moi à Paris.

— À Paris. La plus belle cité du monde, paraît-il ?

— De belles villes existent ailleurs. Mais Paris est magnifique, effectivement.

Il me tend mon passeport sans le lâcher.

— Avez-vous quelque chose à déclarer ?

— Non, monsieur.

— OK. Vous pouvez monter.

Je remets mon sac dans le coffre et reprends ma place. Je suis trempé.

Le sang-froid du sniper. Respiration contrôlée. Mais la peur s'est réveillée en moi. De nouveau assis, je ferme les yeux durant plusieurs secondes.

Tout se passe correctement pour le reste des passagers et l'autocar reprend sa route.

Prochaines étapes : la Croatie, puis la frontière avec la Slovénie, l'entrée dans l'espace Schengen.

On fait un arrêt dans un hôtel pour se doucher. Cette pause est comprise dans le prix du billet. Le temps est compté. Une heure pour se

laver et se restaurer à un buffet spécialement préparé pour nous. Les gens semblent détendus. Ils discutent entre eux. Je reste en retrait, je ne comprends pas leur langue. À chaque arrêt, des personnes descendent et d'autres montent. L'autocar est presque toujours plein.

Je n'ai pas faim mais j'emporte quelques denrées.

Première nuit dans le car. Des personnes s'allongent sur le sol mais la majorité restent sur leur siège et tentent de trouver une position correcte pour dormir.

En milieu de nuit, on atteint la frontière slovène. L'entrée dans l'espace Schengen. Un policier monte à bord. Suivant la nationalité inscrite sur le passeport, des occupants descendent et récupèrent leur bagage. Être français est un sacré avantage et je reste à ma place.

Quand nous repartons, il manque deux passagers. Personne ne semble s'en inquiéter.

La nuit continue sans pause.

Petit déjeuner tôt le matin en Autriche et douche rapide. Je ne me suis même pas aperçu que j'étais passé d'un pays à un autre. De nouveaux arrêts pour le changement de chauffeur. J'apprécie les autoroutes allemandes.

Nous attaquons notre seconde nuit lorsque nous arrivons en France.

Dernier arrêt en région parisienne.

Je demande où je peux téléphoner. Plus de cabines publiques en France. Le conducteur, français cette fois, me prête son portable.

Comme convenu, j'appelle mes grands-parents. Ils sont heureux de m'entendre. Un taxi viendra me chercher à la descente du car.

La fin du trajet me paraît longue. J'ai hâte de quitter ce véhicule. L'odeur y est désagréable et les toilettes sont à la limite du débordement.

Enfin, la gare routière.

Je descends, récupère mon sac de sport et aperçois un chauffeur de taxi qui tient une pancarte avec un nom inscrit dessus.

Je ressens un immense soulagement.

Région parisienne, 2018

— Vous connaissez l'adresse où vous devez m'emmener ?

— Oui, monsieur. Banlieue nord-ouest.

Le GPS de la voiture est activé. Je vois le temps de trajet supposé inscrit sur l'écran. Une heure trente. Comme si je n'avais pas parcouru suffisamment de kilomètres et passé assez d'heures dans un véhicule.

Là, c'est différent. On traverse une partie de Paris avant de prendre de grands axes routiers. Je suis émerveillé. Les lumières, les voitures, les gens. Mon chauffeur perçoit mon étonnement. Il me demande d'où je viens et si c'est une première dans la capitale. Je ne me vois pas lui répondre que j'ai fui la Syrie après avoir tué tellement de personnes et de gosses que je suis incapable d'en donner le nombre. Pas envie d'entrer dans les détails.

— La première fois, oui.

En réalité, je ne me souviens de rien. Trop jeune. Sauf la grande maison de mes grands-parents. Ils ont déménagé depuis. Tout est donc nouveau.

— Vous êtes français ? me demande mon chauffeur.

— Oui, comme vous.

Je vois son sourire dans le rétroviseur. Une belle dentition blanche au milieu d'un visage à la peau noire.

— Si un jour vous avez besoin d'une visite de la ville, n'hésitez pas. J'ai un forfait journalier.

— Pourquoi pas ? Mais ce n'est pas d'actualité, je ne suis pas un touriste. Je viens retrouver des membres de ma famille.

— J'ai trois places dans mon taxi, si vous voulez.

Je ne réponds pas. Ma politesse a des limites. Il me regarde furtivement dans son rétro et n'insiste pas.

Merci.

Mes grands-parents ont très bien gagné leur vie en Syrie. Ils ont amassé une petite fortune en créant une entreprise agricole qu'ils ont su développer. Ils se sont également enrichis en France en faisant prospérer leur argent. Peut-on les accuser d'avoir été des colons exploitant les ressources locales ?

La Syrie n'a jamais été l'Algérie, le Maroc, ni les pays d'Afrique centrale. Certes, mes grands-parents ont été des opportunistes mais ils sont honnêtes et n'ont jamais eu de desseins colonialistes.

Mohamed, le chef d'équipe, a connu les deux époques, celle où mes grands-parents étaient les patrons de l'entreprise, puis celle où mon père a repris l'exploitation. À aucun moment il n'a souhaité travailler ailleurs. Bien lui en a pris puisqu'il en est désormais le responsable. Un concours de circonstances inenvisageable huit ans auparavant. Pour combien de temps ? Personne ne le sait. Ni Dieu, ni Allah !

Mon frère et moi étions les héritiers de l'entreprise familiale. Notre vie était tracée : produire des melons et des pastèques.

Faut-il en sourire ou en pleurer ? Des melons et des pastèques ? Quelle que soit la définition que l'on donne aux snipers, mon frère et moi, nous sommes désormais des tueurs. Nous n'abandonnerons jamais les armes pour redevenir des exploitants agricoles.

La guerre nous a transformés.

Le taxi me dépose devant une grille dont les barreaux se terminent par des pointes de lance dorées.

Je demande au taxi combien je lui dois.

— La course a été payée d'avance, monsieur.

Il me tend une carte avec ses coordonnées.

— Si l'envie d'une visite de Paris vous tente. N'hésitez pas à me solliciter.

Je la range dans une poche sans la regarder et salue le chauffeur d'un vague geste de la main.

Un accès gravillonné parfaitement entretenu me mène à une bâtisse imposante. Un manoir. Effectivement, mes grands-parents sont riches.

Mon grand-père descend les quelques marches séparant le perron de l'allée, suivi par ma grand-mère. Il me tend la main mais se ravise et me serre très fort dans ses bras. Il pleure. J'accepte cette étreinte.

Nous ne nous sommes pas vus depuis quinze ans. Moi, je les ai reconnus immédiatement. Ils ont évidemment vieilli. L'âge a fait son travail et la douleur de la mort de leur fils unique, de leur belle-fille et de leurs deux petites-filles les a achevés.

Juste une question de résistance. Kamar et moi sommes les seuls êtres chers qu'il leur reste. Ils n'imaginent pas la haine qui nous relie. À terme, elle nous anéantira.

— Quel malheur ! arrive-t-il à me dire entre deux sanglots.

— Je suis là, papi.

Ma grand-mère marche difficilement. Elle tremble. Elle nous rejoint et pose une main sur mon bras.

— Kamar ! Je suis heureuse que tu sois rentré.

— Moi, je suis Kasswara, mamie.

Mon grand-père me fait comprendre d'un geste rapide de la main qu'elle n'a plus toute sa tête.

Je l'embrasse très fort. Je ressens une profonde tristesse. Cinquante ans nous séparent. Si c'est ça la vieillesse, je préfère mourir sur un champ de bataille plutôt que de décliner chaque jour, à ressasser mes douleurs.

Mon grand-père nous invite à rentrer.

— Il fait froid dehors.

Il me regarde avec beaucoup d'attention.

— Si nous nous étions croisés dans la rue, je ne t'aurais pas reconnu.

— Normal. La dernière fois qu'on s'est vus, j'étais un gamin en culottes courtes. Pas de souci, papi, moi par contre je t'aurais reconnu immédiatement. T'as pas changé. Un peu vieilli, mais pas tant que ça.

— T'es gentil, Kasswara, mais je ne te crois pas. J'ai pris un sacré coup de vieux. Ce n'est pas normal de survivre à ses enfants. J'aurais dû mourir avant ton père. Le sens de la vie, non ?

Je le serre contre moi une nouvelle fois.

La décoration intérieure est du même âge que les occupants. Une autre époque. Pas mon style, et pourtant il règne ici une chaleur reposante qui tranche avec la guerre. Des objets syriens côtoient des bibelots français. Un mélange des deux cultures.

Nous nous installons autour d'une table basse recouverte d'une belle nappe tissée. Je reconnais des motifs syriens.

Un vieux monsieur nous apporte un plateau avec du thé et des biscuits secs.

— Tu te souviens peut-être de Tarek, notre majordome, me dit mon grand-père. Nous avons pratiquement le même âge. Il devrait être en retraite depuis longtemps. Il était déjà à notre service à Jisr al-Choghour.

— Bien sûr.

Je me lève et vais le serrer dans mes bras.

— Je suis vraiment content de te revoir.

— Moi aussi, Kasswara. Je ne pensais pas qu'on se retrouverait ici, en France. Comment se porte le pays ? On entend tellement de choses sur la Syrie. Je suis triste. Y a-t-il une note d'espoir ?

— Je suis désolé. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Ce serait long de t'expliquer la situation maintenant.

— Promets-moi de me raconter.

Je n'ai pas le temps de répondre. Mon grand-père intervient.

— Plus tard. Pour le moment, tu as sûrement besoin de te reposer. Prends ton temps. Tu es chez toi.

Je regarde ma grand-mère. Depuis notre entrée dans la maison, elle n'a pas dit un mot. Elle a l'air absente. Elle est avachie dans le fauteuil, la tête basse.

— Ta mamie n'est pas très en forme. Avant le drame, elle avait déjà perdu une grande partie de ses capacités mentales. Un cocktail de maladies neurodégénératives, paraît-il. Elle refuse la perte de sa famille. Elle demande fréquemment quand elle reverra son fils. Elle est persuadée qu'il viendra la voir avant qu'elle ne meure. J'ai arrêté de chercher à la raisonner. J'entre souvent dans le jeu et je lui réponds : « Bientôt, chérie. »

— Tu veux que je fasse pareil ?

— J'aimerais bien. Ne t'offusque pas si elle persiste à t'appeler Kamar. Je ne pense pas qu'elle fasse vraiment la différence entre toi et ton frère. À sa façon, elle vous aime tous les deux.

— Puisque tu parles de mon frère, as-tu de ses nouvelles ?

— Oui. Il était à ta place il y a à peine un mois. Il a été plus facile à trouver que toi. Je ne veux pas savoir ce qui vous sépare si profondément mais j'ai compris que vous n'étiez pas du même bord en Syrie.

— Dans des camps opposés. Donc il est rentré en France ?

— Oui. À notre demande. Ta grand-mère et moi voulions vous avoir à nos côtés durant quelque temps. Vous êtes la seule famille qui nous reste.

— Je suis là, papi.

— La guerre vous a changés. Tu essaies de ne pas le montrer mais il suffit de te regarder dans le fond des yeux pour comprendre que tu es profondément marqué. J'ai trouvé le même regard chez ton frère.

— Où est Kamar, maintenant ?

— On en parlera plus tard. Tarek t'a préparé une chambre à l'étage. Donne-lui ton sac. Il lavera ton linge.

— Je préfère le garder avec moi.

Je monte l'escalier recouvert d'une épaisse moquette élimée par le temps. Le hall du premier étage dessert plusieurs pièces. Sur l'une des portes est apposée une plaque indiquant « Kamar », sur la suivante se trouve mon nom.

J'hésite à entrer dans la chambre de mon frère. J'y renonce.

Une salle de bains est accolée à la mienne. Je prends une douche et m'affale sur le lit.

Avant de sombrer dans un sommeil profond, une dernière pensée me traverse l'esprit. Si Kamar n'est pas retourné en Syrie, le face-à-face avec mon frère se fera en France, et non sur un champ de bataille.

Mon grand-père et moi passons de longues journées à échanger sur l'état de la Syrie. Je lui explique comment j'ai vécu les événements. Il n'a pas ressenti la même chose ici. Nous sommes d'ailleurs en désaccord sur l'intervention des pays occidentaux et leur hésitation. J'aurais souhaité une véritable implication de leur part. Vu de France, la logique est autre. Les enjeux stratégiques et politiques ne sont pas perçus de la même façon. Mon grand-père a quitté la Syrie depuis trop longtemps pour comprendre son évolution. Il tente de me convaincre que Bachar el-Assad est le dernier rempart face à l'extrémisme musulman. Comme Kadhafi en son temps en Libye. De mon côté, je défends les valeurs de la démocratie. Fragiliser cet homme a ouvert la porte à Daech, argumente-t-il. Je trouve ce raisonnement facile et simpliste.

— As-tu remarqué, Kasswara, que là où existe la démocratie, les extrémistes et les populistes montent en puissance ? C'est valable également en Europe. Les peuples sont-ils suffisamment intelligents et éduqués politiquement pour ne pas se laisser prendre par des chimères, des jusqu'au-boutistes de gauche comme de droite ?

— Je me souviens d'une citation de Churchill que me répétait souvent mon père : « La démocratie est le pire des régimes, à l'exception de tous les autres déjà essayés dans le passé. » Que peut-on inventer de nouveau ?

— J'en sais rien, fiston. Mais j'en démords pas. Bachar a jusqu'ici tenu Daech à distance. Sans chercher bien loin, les démocraties comme

les États-Unis d'Amérique ont participé à la création de l'État islamique et d'al-Qaida.

Et nous voilà repartis dans des discussions sans fin entrecoupées de temps en temps par des interventions décalées de ma grand-mère. Elle continue à m'appeler Kamar et à me demander où est mon père. Et toujours le même leitmotiv à la bouche.

— J'aimerais tant revoir mon fils avant de mourir.

Ma réponse reste invariable : « Il va bientôt rentrer, ne t'en fais pas, mamie. »

Mon grand-père évite aussi de parler de mon frère.

Je ne comprends pas sa réticence à aborder le sujet.

Un jour, n'y tenant plus, je le coince dans la cuisine. Je referme la porte.

— Assieds-toi, papi, explique-moi ce qui s'est passé avec Kamar.

Il souffle d'épuisement.

— Fallait aborder ce sujet à un moment, n'est-ce pas ?

Mon frère est arrivé en France plusieurs semaines avant moi. Il avait effectivement reçu le courrier d'appel à l'aide de mes grands-parents. La première chose qu'il a faite a été d'aller sur la sépulture de notre père. Il en est revenu bouleversé. J'ai fait de même, mais savoir mon père dans une tombe ne m'a pas vraiment touché. On aurait dû agir avant.

— Comme je te l'ai dit, vous avez tous les deux le même regard dur mais ce que j'ai vu dans ses yeux quand il est revenu du cimetière m'a effrayé. Je ne sais pas comment te l'expliquer. Il avait la haine. J'ai tenté de discuter avec lui et de comprendre. Ça a été compliqué. La cohabitation ici est vite devenue difficile. Il était impulsif, toujours en colère et ne cessait de me répéter que je n'y comprenais rien à la Syrie, à Daech, aux rebelles. C'est d'ailleurs à ce moment que j'ai eu confirmation que vous étiez dans des camps opposés. Je suis heureux que vous ayez répondu à mon appel.

Mon grand-père n'a pas cherché à nous juger, même s'il avait facilement pris position pour Bachar, malgré ses exactions inimaginables

contre son peuple. Un désaccord qu'il a eu très tôt aussi avec son fils. Mais ce n'était pas la seule cause de mésentente entre les deux hommes. Mon grand-père aurait aimé que 'ab vienne en France au moment de leur retraite. Il lui aurait donné les moyens d'ouvrir une petite entreprise en région parisienne. Pas question pour mon père de partir de Syrie, et puis il y avait ma mère. Une Syrienne de confession musulmane. Pas complètement du goût de mes grands-parents. Ils ont trouvé ensemble un compromis : 'ab rachetait l'exploitation agricole à ses propres parents et devenait financièrement indépendant.

En écoutant mon grand-père, je comprenais qu'il était incontestablement déconnecté de la réalité syrienne, cependant il semblait respecter nos choix.

Un mois après le retour de Kamar, mon grand-père est entré dans sa chambre sans l'avertir. Il a vu mon frère nettoyer son arme. Un fusil à lunette.

— Tu comprends, je ne pouvais pas accepter une telle chose chez moi. Alors, je lui ai demandé de s'en séparer ou de quitter la maison.

— Et il a décidé de partir. À sa place, j'aurais fait la même chose. Kamar est un sniper. Il a construit sa réputation sur ses talents de tireur. Ce genre d'homme ne se sépare jamais de son arme. Elle est sa survie, sa seule amie.

— On est en France, Kasswara. Personne n'a besoin d'une telle arme chez nous. Évidemment, il ne pouvait pas rester. Même si j'avais mis de côté ce problème de fusil, la situation n'était pas tenable. Il ne nous supportait plus. Je pensais qu'il irait rejoindre son armée, celle de Bachar el-Assad.

— Il n'est pas reparti en Syrie ?

— Il est toujours en France. Il ne compte pas retourner là-bas.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Impossible d'aborder ce point avec lui.

Mon frère n'avait aucun moyen de subvenir à ses besoins. Ni travail ni argent. Mes grands-parents lui ont donc donné la possibilité de vivre

confortablement durant un long moment. Ils disposent de plusieurs appartements de standing à Paris et en Île-de-France. Ils ont également une importante somme d'argent à la banque.

— Je lui ai donné la moitié de la somme disponible et la possibilité d'occuper un bel appartement sans compensation de sa part. Je le devais à votre père. Vous êtes la seule famille qui me reste.

Notre conversation s'arrête brutalement quand ma grand-mère entre dans la cuisine. Son visage est livide. Elle fait quelques pas dans la pièce en se tenant la tête à deux mains. Mon grand-père se lève et la soutient. Avant de s'effondrer, elle articule ces mots : « Je ne reverrai jamais mon enfant. »

Nous réussissons à la mettre au lit. Les secours sont appelés en urgence. Ils arrivent malheureusement trop tard. On saura après coup qu'elle est décédée d'un AVC. Une belle fin. Elle n'a pas souffert, nous disent les médecins. Une façon de rassurer les vivants.

Mon grand-père tient le coup jusqu'à l'enterrement. Elle est ensevelie auprès de son fils. Il veut la même chose pour lui. Je lui en fais la promesse.

Avec Tarek, mon grand-père organise des obsèques sobres. Sa femme et lui avaient peu d'amis. La plupart étaient déjà décédés ou se trouvaient en maison de retraite.

Lorsque la première pelletée de terre est jetée sur le cercueil, mon grand-père se sent défaillir. Je le maintiens debout comme je le peux. Il m'en remercie. L'effondrement viendra assez tôt, par la suite, quand il aura vraiment pris conscience de sa solitude.

Durant la cérémonie religieuse puis le passage au cimetière, j'ai discrètement observé les alentours, à la recherche de mon frère. Je ne l'ai pas vu. Était-il caché ? Comme moi, il sait être invisible. On se serait encore retrouvés devant un cercueil. L'unique chose qui nous unit.

Tarek a préparé une collation. Le protocole et la bienséance sont respectés.

Le soir, mon grand-père donne congé à son majordome en lui demandant de revenir le lendemain dans l'après-midi.

Nous nous retrouvons dans la cuisine. La salle à manger est désormais trop grande. Ma grand-mère était discrète mais sa maladie était omniprésente dans cette maison.

Je nous prépare un repas avec des restes trouvés dans le frigo.

— J'ai pas très faim, Kasswara.

— Je m'en doute. Mais il faut manger.

— Pour quoi faire ?

Ses yeux sont pleins de larmes et, au fond, ils sont vides de vie.

— Nous n'avons pas fini notre conversation de l'autre jour, mon fils. Viens t'asseoir. On dînera après.

Je lui obéis.

Il pose ses deux paumes sur la table et me fixe.

— J'ai découvert ton arme dans ta chambre. Je sais aussi d'où viennent la cicatrice sur ta tempe et celle au cou de ton frère. Il m'a raconté votre face-à-face. Vous êtes frères et pourtant vous êtes maintenant les pires ennemis.

— Pourquoi ne m'as-tu pas demandé de partir ?

— À cause de ce que tu as au fond des yeux. Plutôt, de ce que tu n'as pas. Je n'y ai vu aucune haine.

— Et pourtant, je pourrais.

— Je n'en doute pas. Mais il reste des traces d'humanité en toi. J'ai peur qu'elles aient quitté définitivement ton frère.

Il se lève et se dirige vers son bureau. Il revient avec une mallette à la main.

— J'ai tout préparé. J'ai mandaté mon notaire. La succession est prête. Toi et Kamar vous n'aurez aucune démarche administrative à faire.

— Non, papi. Il est trop tôt.

— Ce qui est fait ne sera plus à faire.

Il ouvre l'attaché-case.

— Tu liras cette lettre à ma mort. Pas avant, s'il te plaît.

Avec l'enveloppe, il me donne plusieurs clés et une liasse de documents.

— Ces feuillets sont ton laissez-passer pour le banquier et cette clé ouvre un coffre. Ton frère recevra la même chose, moins l'argent déjà donné. Le second trousseau est celui d'un bel appartement à Paris. Tu verras, difficile de trouver mieux. Les papiers ont été établis en bonne et due forme. Tu n'auras qu'à les signer chez le notaire. L'argent du coffre et cet appartement sont désormais à toi. Le reste quand je serai mort.

— Papi, s'il te plaît !

Je sens les larmes me monter aux yeux.

— Kamar et toi, vous êtes mes seuls héritiers. Par respect pour mon fils, votre père, la répartition de mes biens est égale. Vous recevrez chacun une petite fortune. Fais-en bon usage.

De ses mains noueuses, il referme les miennes sur les enveloppes et les clés.

— Comptes-tu retourner en Syrie ?

— Je ne pense pas. J'ai répondu à ton appel et je suis parti sans demander l'autorisation à mes supérieurs. Je suis considéré comme un déserteur.

— Dans une armée de rebelles ? Est-ce si grave ?

— S'il te plaît, papi.

— Désolé, j'aurais pas dû dire ça. Tu es adulte et en capacité de prendre les bonnes décisions te concernant. J'ai encore un conseil à te donner, Kasswara, méfie-toi de ton frère. Kamar est haineux. Je n'ai pas réussi à savoir pourquoi, ni contre qui, mais tu n'y es sûrement pas étranger. Fais très attention à toi.

Il retourne dans son bureau, range sa mallette et revient avec plusieurs albums photos et une bouteille d'alcool.

— De l'arak. Je l'ai gardé de Syrie pour une grande occasion. C'est le bon moment, je crois. On boit un ou deux verres en se replongeant dans les souvenirs. Tu veux bien ?

On passe la soirée à regarder les photos. La Syrie évidemment.
Par moments, nous rions, à d'autres, nous pleurons.

Avant de se coucher, mon grand-père me serre très fort dans ses bras.

— Je t'aime, Kasswara.

— Moi aussi, papi.

Ce sont nos dernières paroles.

Le lendemain matin, je retrouve mon grand-père dans son lit. Il est allongé sur le dos, le visage reposé.

À ses côtés, des boîtes de médicaments et la bouteille d'arak vides.

La mort est en permanence à mes côtés. J'ai perdu l'ensemble de ma famille. Et je souhaite tuer son dernier membre. C'est délirant. Peut-on imaginer une réconciliation entre Kamar et moi ? Après tout, nous ne sommes plus sur un terrain de guerre, et d'une certaine façon nous avons tous les deux abandonné la Syrie.

Nous sommes au même niveau. Chacun avec une petite fortune en poche et un bel appartement.

Le notaire a refusé de me donner l'adresse de mon frère. Il s'est occupé des démarches, dont la vente des biens de mes grands-parents.

Il a respecté à la lettre les consignes de mon grand-père. Mon frère et moi ne devons jamais être face à face ni rien connaître l'un de l'autre. Le partage est parfaitement équitable, me dit-il. Je le crois sans hésitation.

Le notaire a également géré l'ensemble des aspects administratifs et fiscaux.

En un sens, Kamar et moi restons invisibles.

Est-il rentré en Syrie ? Si on est arrivés à en sortir, on doit pouvoir y retourner.

Je relis souvent la lettre laissée par mon grand-père. Outre ses consignes pour sa succession, il parle avec nostalgie de sa Syrie et du drame qui s'y déroule. Je l'imagine en pleurs lorsqu'il déclare une nouvelle fois son amour pour son fils et ses petits-enfants. À la fin, il renouvelle son conseil : *méfie-toi de ton frère.*

Je m'installe définitivement dans l'appartement légué par mon grand-père en décembre 2018. La discrétion me convient. Je fais le nécessaire pour n'apparaître nulle part. Pas de téléphone portable. De toute façon, je ne connais personne dans cette ville. Je me suis acheté un équipement informatique complet sans aucune connexion à un réseau. Il existe suffisamment de cybercafés pour surfer sur le Net si besoin.

Pas de voiture. Dans Paris, circuler est une galère. Je prends les transports en commun en payant mes billets à chaque fois. Aucune carte d'abonnement. Tout faire pour ne laisser aucune trace. Je règle mes achats en espèces. Je n'en manque pas. Je puise quand j'en ai besoin dans les coffres légués par mon grand-père. La banque, seul endroit où j'ai dû montrer patte blanche. Maintenant, je suis un simple numéro et le possesseur d'une clé qui ouvre ma caverne d'Ali Baba.

Pas de téléviseur. Je reste informé des événements de notre planète en achetant divers journaux. Je suis étonné de la liberté de la presse dans ce pays. Une même information a un traitement complètement différent dans *Le Figaro* et dans *L'Humanité*. Ma préférence va au *Monde* et à ses déclinaisons. Sûrement en souvenir de mon père. Mais j'y trouve aussi de nombreuses analyses poussées. Depuis peu, j'ai découvert *Le Un*. Un journal au format étonnant, intellectuellement intéressant, avec des thèmes variés développés de manière fine.

Rester anonyme n'est pas une mince affaire. Des caméras de surveillance sont visibles partout. Sans compter celles que je ne vois pas. Tant que personne ne s'intéresse à moi, je reste transparent.

J'ai placé Nour dans une petite pièce sans fenêtre. Je l'ai montée et fixée au mur comme un trophée. Elle est cependant opérationnelle. En deux secondes, je pourrais la prendre, enclencher un chargeur et tirer. De temps en temps, je la décroche, la caresse, lui parle et lui apporte les soins qu'elle mérite.

Je ne dors plus avec elle. Je n'en ressens plus la nécessité.

Très vite, l'ennui s'installe. Je ne vais pas rester enfermé dans mon appartement ma vie entière. Cette ville regorge de musées, d'expositions, de salles de spectacle et de cinémas.

La période de Noël approche et Paris s'est parée de lumières. Je ne peux m'empêcher de penser à la Syrie où l'électricité est une denrée rare. Ici, elle est dépensée à profusion. J'ai le cœur serré. La France, comme d'autres pays, ne nous a pas aidés comme je l'espérais. Comment faire comprendre à ces gens qu'en Syrie, un peuple meurt sous les coups assassins d'un dictateur et d'une organisation terroriste ? Sans compter les bombes russes qui tombent toujours du ciel.

Le 11 décembre, je suis rattrapé par la réalité de nuisance de l'État islamique. Un attentat a lieu aux alentours du marché de Noël de Strasbourg. Cinq morts et de nombreux blessés.

Loin de moi l'envie de minimiser ces violences mais cette agression meurtrière n'a rien à voir avec une guerre comme celle de Syrie. Les personnes assassinées se sont retrouvées au mauvais endroit au mauvais moment. Au combat, au sein d'une unité, on est face à la mort en permanence mais les terroristes, eux, frappent au hasard. Le fondement même de ces groupes est de semer la terreur. Taper là où on ne s'y attend pas. Comme lors du massacre sur la promenade des Anglais à Nice.

Le meurtrier n'est pas un enfant mais un homme d'une trentaine d'années né en France, d'origine algérienne. Il obéissait à Daech.

Les médias s'enflamment immédiatement. Le meurtrier est français par son lieu de naissance. Des hommes et femmes politiques s'empoignent sur le droit du sol ou du sang, sur l'immigration légale ou non, sur les conditions d'asile. Ils mélangent tout. On parle même de déchéance de nationalité. Les combattants de Daech s'en foutent complètement. Leurs origines importent peu. La preuve. Le premier acte d'un étranger qui fait allégeance à l'État islamique est de brûler son passeport.

Ces invectives politiciennes m'agacent. Que l'homme soit français ou non n'a aucune importance à mes yeux. La véritable question serait

de savoir comment et pourquoi il s'est radicalisé au point de tuer des innocents au hasard d'une déambulation nocturne.

On ne le saura jamais. Il est abattu par les forces de l'ordre deux jours plus tard. Un de moins. Et les autres ? Les dormants ? Et ces enfants rentrés en France ? Dans quel état d'esprit sont-ils ?

Le 31 décembre, impossible de rester dans mon appartement à imaginer les gens festoyer. Je sors et pars dans les rues de la ville à la recherche d'un lieu sympa où je pourrais m'intégrer discrètement à un groupe.

Ça ne manque pas.

Laisser la chance guider mes pas.

Non loin des Champs-Élysées, je remarque une dizaine de personnes en train de fumer sur un trottoir face à un restaurant transformé en karaoké géant. Le nez collé contre la vitre, j'observe les gens qui rient de leur maladresse sur scène, un micro à la main. J'en souris. Chez moi, en Syrie, ce genre de pratique existe aussi. Existait, à une certaine époque, du moins. Personnellement, je trouve cette activité sympathique, même si je ne me suis jamais prêté au jeu. Me mettre en avant de cette façon n'est pas dans ma nature. Je siffle et chante sous la douche comme tout le monde, je pense, mais mes exploits vocaux s'arrêtent là.

Une main se pose sur mon épaule.

— Tu veux essayer ?

Je me retourne. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, une bouteille de bière à la main, me regarde droit dans les yeux.

— Non, non. Je jetais juste un œil. Et puis, je ne suis pas de votre groupe. Je passais par hasard.

— On s'en fout que tu sois pas de notre bande. Allez, viens. T'es invité maintenant.

Pourquoi pas ?

Je le suis. Une chaleur étouffante me saisit. Une musique vibrante sort de nombreuses enceintes. Une jeune femme se débat laborieusement avec

une chanson qui m'est inconnue. Les paroles défilent sur un écran avec les syllabes à chanter en surbrillance. La pauvre. Elle est en parfait décalage. Elle n'en semble pas gênée.

— Regarde. Tu as de quoi manger et boire jusqu'au bout de la nuit. Je sais pas qui t'es, mais maintenant, t'es avec nous. Vas-y, sers-toi.

Je suis troublé par cette opulence. Pas l'habitude.

— OK. Je te remercie pour l'accueil. Par contre, je ne chante pas et je n'irai pas sur la scène.

— Pas de souci, l'ami. Le plus marrant est de mater.

L'alcool a déjà rempli son office chez ce gars.

De grandes tables sont disposées contre les murs d'une partie de la pièce. Effectivement, il y a de quoi ravitailler en nourriture et en boisson un régiment entier.

Je mange des petits-fours et me sers une bière ambrée. Je m'adosse à un mur pour observer la salle. Une idée noire me traverse l'esprit. Que ferait un terroriste avec une ceinture d'explosifs ? Cette pensée est ridicule. Je n'aurai plus jamais peur après ce que j'ai vécu. Pourtant, dans cette ville, je suis complètement désorienté. Je chasse rapidement cette idée. *Profite du moment, Kasswara.*

Tout le monde semble s'amuser. Des couples tentent des chansons en tandem. Aïe mes oreilles !

Je repère une jeune femme assise en retrait. J'ose m'approcher d'elle.

— Vous ne chantez pas ?

— Désolée, j'ai pas compris. Trop de bruit !

Je tire une chaise et m'assieds à ses côtés.

— Vous attendez votre tour pour monter sur la scène ?

— Non ! Je déteste ce genre d'exercice.

Je tends ma bouteille pour trinquer avec elle. Elle accepte avec un grand sourire.

— Bienvenue au club. C'est pas ma tasse de thé.

— Vous êtes nouveau ? Je ne vous avais jamais vu avant.

— En quelque sorte. Nouveau depuis une dizaine de minutes. Je passais simplement devant le restaurant et un garçon qui fumait dehors m’a invité à rejoindre la bande.

— Sûrement Jérémy. Un classique chez lui. Quand il boit, il est très accueillant. Une de ses techniques de drague. Il vous a repéré.

— Repéré ?

— Jérémy aime les garçons. Il va pas tarder à vous retrouver.

— Je déclinerais alors son invitation. Les hommes, c’est pas trop mon truc. Pas du tout, en réalité.

— Moi, c’est le contraire.

Malgré la pénombre, je remarque qu’elle rougit.

— Désolée, j’ai un peu trop bu aussi. J’arrête le vin, sinon je vais dire n’importe quoi.

— Avant de ne plus rien maîtriser, permettez-moi d’aller remplir une dernière fois votre verre. Je prends également une dernière bière.

Je me lève et pars chercher les boissons.

Nous trinquons une nouvelle fois.

— Je m’appelle Kasswara et je passais par là.

— Florence et j’étais déjà là.

Paris, mars 2019

Je ne crois plus à la chance depuis longtemps. J'ai épuisé son potentiel. Je ne pense pas non plus qu'un chemin soit tracé devant nous à notre naissance. Je pencherais pour des aléas de la vie qui nous obligent à prendre un chemin plutôt qu'un autre lorsque nous nous retrouvons à leur croisée.

Kamar et moi avons fait des choix différents en fonction de notre sensibilité mais aussi de l'influence de nos parents. On pourrait dissenter longtemps sur le sujet, trouver des situations, des arguments qui vont dans un sens ou dans l'autre.

Restent des événements troublants que je suis incapable d'expliquer.

La rencontre avec Florence en est la meilleure preuve.

J'ai été attiré par cette femme parce qu'elle était assise seule, en décalage complet avec le reste du groupe. Cette forme de solitude au milieu du monde m'a plu et me ressemble.

Nous avons passé la nuit du jour de l'An ensemble à regarder les gens et à parler. Je l'ai surtout écoutée. Je suis perpétuellement sur la réserve. Difficile d'avouer que je suis un tueur en série. En temps de guerre, ce terme n'est sûrement pas approprié mais je me suis défini de cette façon. J'ai tué des gens sans qu'ils me voient, parfois dans le dos lorsqu'ils fuyaient pour sauver leur peau. De sang-froid, sans états d'âme.

Des hommes et des enfants. Je les ai tous condamnés sans procès. Une justice expéditive. La mienne.

En totale impunité.

En fin de nuit, Florence m'a donné son numéro de portable. Une invitation à se revoir. Elle a été étonnée que je ne lui laisse pas le mien. Pour cause, je n'ai pas de portable. Je lui ai promis d'en acheter un et de la rappeler.

Je l'ai fait dès le lendemain.

Un téléphone basique. Il restera en permanence chez moi. Pas de fil à la patte. J'y ai entré un seul numéro : le sien.

On s'est revus plusieurs fois dans des bars, au restaurant et, à la fin janvier, je lui ai sorti le grand jeu en l'invitant pour un week-end de rêve sur les côtes bretonnes. Pas le meilleur endroit pour flirter en plein hiver, avec la pluie et le vent. Quoique, une thalasso avec soins corporels à base d'algues et de boue marine, agrémentée de pauses dans des restaurants gastronomiques, ça ne se refuse pas.

Pour ne pas l'inquiéter, j'avais réservé deux chambres. L'une d'elles n'a jamais été utilisée.

Si j'ai appris durant les combats en Syrie à me fondre dans le décor et à me rendre invisible, je suis aussi capable d'être un caméléon. Je me suis approprié les couleurs, les envies, les centres d'intérêt de Florence. J'ai lu en elle comme dans un livre ouvert.

Au début, aucune malveillance de ma part. J'ai pris cette liaison comme un jeu mais, quand j'ai connu sa profession, ce jeu s'est transformé en un nouveau combat. Je devais rester caché. Je me suis inventé un métier m'obligeant à une part de secret.

Elle a été séduite par ce que je présentais. Un trader gagnant sa vie en profitant des fortunes des autres.

Une assistante sociale spécialisée dans l'accueil des enfants revenus de Syrie, d'Irak ou des camps turcs ! Le hasard des chemins. Au début de notre liaison, je n'en savais pas plus. Croyait-elle. J'ai fait

des recherches de mon côté. L'Aide sociale à l'enfance est un service de l'État. Pas compliqué de comprendre à quoi il correspond.

Involontairement, elle m'a replongé dans l'enfer des Ashbals. J'ai tué de nombreux lionceaux du califat en Syrie, mais savoir qu'ils pouvaient venir en France, la tête retournée par Daech, m'a donné envie de ressortir Nour pour continuer le combat.

Tuer des enfants pour éviter qu'ils ne se fassent exploser au milieu d'un marché un dimanche matin est-il un crime ? Aux yeux des Occidentaux, sûrement. Pas pour moi.

L'idée est une chose, passer à sa réalisation en est une autre.

Pourtant, avec Florence, ce serait si simple. Elle est tellement passionnée par son travail qu'elle apporte chez moi des dossiers qui ne devraient pourtant pas sortir de son bureau. Je suis censé ne rien savoir de son rôle ou des modalités de retour de ces enfants français. Je le lui fais croire. Pire, je le lui montre par mon manque d'intérêt. Je ne lui pose aucune question.

Mais je continue à me renseigner et à compiler de nombreuses informations.

Je vois ses dossiers et ronge mon frein. Ce serait si facile de reprendre mon habit de sniper et d'éliminer ces gosses dangereux. Ils sont si vulnérables au moment de leur arrivée.

Rapidement, je me suis équipé d'un important matériel photographique. Je le cache avec Nour dans mon bureau. J'ai pris des clichés de ses dossiers quand elle était sous la douche. Je les stocke dans mon ordinateur. Je ne sais pas ce que je vais en faire.

Certes, Paris n'est pas la Syrie, mais il me suffit de tenir compte du terrain, des gens qui y circulent, des forces qui y patrouillent. Un lieu de guerre comme un autre. Je saurais m'y adapter. J'en suis persuadé.

Et pourtant, j'hésite. Je n'ai plus vraiment cet esprit de vengeance ou de combat. Rien ne fera revenir ma famille. Ça ne règlera en rien mon différend avec mon frère.

Puis-je tricher avec Florence ? En suis-je amoureux ? Je suis un solitaire et je me sens incapable de me laisser complètement aller. Comment expliquer qui je suis et ce que j'ai vécu ?

Elle a une totale confiance en moi. Tuer ces enfants serait une trahison. Impossible de lui faire ça.

Mais ce n'est pas la véritable raison. Je saurais surmonter cet échec amoureux. Mettre un amour naissant sur un plateau de la balance alors que sur l'autre se trouvent des Ashbals prêts à tuer des dizaines de gens ne relève d'aucun raisonnement rationnel. Le choix est évident.

Mais je ne le ferai pas.

Le doute.

Un jour de mars 2019, elle arrive en larmes chez moi et m'annonce qu'un des enfants pris en charge par l'ASE, un dénommé Moussa, vient d'être abattu en pleine rue. Une balle au milieu du front.

Un nom s'inscrit immédiatement dans ma tête : Kamar !

Lui n'a pas hésité, ne s'est posé aucune question.

A-t-il comme moi eu la haine vis-à-vis des lionceaux du califat après la mort de notre famille ? S'en veut-il de ne pas avoir été présent pour ensevelir nos parents et nos sœurs ? D'une certaine façon, ils ont également tué nos grands-parents. Un esprit de vengeance ? Ou la peur de décompter de nouvelles victimes innocentes lors d'un attentat ?

Je n'aurai aucune réponse à ces questions, sauf à tenter de le retrouver et à en parler avec lui.

Une autre interrogation m'effleure : Kamar m'envoie-t-il un message ?
Viens me chercher, mon frère ! Finissons-en !

A-t-il l'esprit si tordu ?

Pour le moment, je reste inactif. Je photographie ses documents et les stocke dans mon bureau.

Une forme de lâcheté de ma part. Je délègue le sale boulot à mon frère. Je ne doute pas un seul instant de sa capacité à déjouer les forces de police. Kamar est un professionnel invisible et le restera.

Le 23 mars, j'apprends une nouvelle que le monde attendait. Elle est applaudie des deux mains par le régime de Bachar et les Occidentaux. Après s'être terrés durant plusieurs semaines dans la ville de Baghouz, à la frontière entre la Syrie et l'Irak, les derniers djihadistes de l'État islamique sont enfin vaincus. Désormais, Daech ne règne plus sur aucun territoire. Je devrais en être heureux. Les extrémistes musulmans qui peuplaient ces terres et constituaient cet État ne sont pas pour autant définitivement hors de combat. Des batailles se dérouleront ailleurs, et d'autres façons. J'en suis persuadé. Des groupes armés sont planqués par-ci, par-là dans les deux pays. De nouveaux attentats et attaques sous forme de guérillas auront lieu.

Le terrorisme continuera à se développer en Europe.

Et les Ashbals risquent de rentrer plus nombreux dans leur pays d'origine.

Octobre 2019

Le commandant Claire Sarre et son coéquipier Philippe Quevilly étaient assis chacun dans leur fauteuil face au mur où étaient punaisées de nombreuses photos. Une heure à faire le point sur les modes opératoires, les circonstances des assassinats des enfants et de la mère de Moussa, et à en tirer des conclusions.

— Notre tueur est sûrement un sniper expérimenté. Il ne veut surtout pas se faire prendre. Ce n'est pas un psychopathe fantasmant sur je ne sais quoi ou un illuminé investi d'une mission divine. Non, il a un plan prédéterminé et il ira jusqu'au bout de sa tâche. On en est certains depuis le deuxième meurtre. Il maîtrise ses nerfs et n'est pas pressé. Il s'intéresse exclusivement aux Ashbals ou apparentés lionceaux du califat.

— Il agit selon les informations qu'il reçoit ou qu'il trouve, ajouta Quevilly. D'où la liste restreinte de six suspects complices.

Claire soupira.

— Depuis le meurtre de Bachir, rien. Normal. C'est le dernier enfant revenu d'un camp. Mais l'assassin a toujours un coup d'avance. On doit savoir avant lui quand le prochain même débarque en France. Tu t'en charges immédiatement.

Philippe Quevilly se leva et sortit.

Elle se rapprocha de son bureau et décrocha son téléphone.

— Yann ? Que donne la surveillance de Florence Dutertre ? OK, je t'attends tout de suite.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, les cheveux ébouriffés, entra deux minutes plus tard dans le bureau du commandant.

— Yann ! Dis-moi que tu as quelque chose.

— Peut-être. Tu lui as foutu une sacrée trouille hier. Elle a compris qu'elle pouvait être sur écoute, que sa voiture était balisée, enfin tous ces trucs que tu lui as laissé croire. Elle a dû prendre des précautions pour ne pas être filée. En fait, on s'en fout puisqu'on savait où elle se rendait.

— Chez son amant, Kasswara Berger.

— On a planqué devant son immeuble et elle s'est pointée. Elle y est restée toute la nuit et, à l'heure actuelle, elle y est toujours. Par contre, lui, il est sorti.

— Et les recherches sur ce type, ça donne quoi ?

— On a un gros problème. J'ai rien trouvé. Et quand je dis rien, c'est rien de chez rien. Des Berger, il y en a des tonnes dans les annuaires et dans nos fichiers. Mais de Kasswara Berger, aucun. Il n'a même pas de numéro de Sécu !

— Vu le standing de l'immeuble, il a des revenus confortables. Ils viennent d'où ?

— Pour fouiner, il faudrait demander des autorisations au juge. Je ne sais pas dans quelle banque il est. Ni même s'il en a une. On n'a trouvé aucune connexion Internet. S'il a besoin d'aller sur le Net, il se rend probablement dans un cybercafé. Je ne vois que cette possibilité. Mais j'ai pris l'initiative de le faire filocher par l'équipe sur place qui s'occupe de Dutertre.

— Et ?

— Et... il nous a mis dans le vent en moins de deux. Soit il se savait suivi, soit il a l'habitude d'être particulièrement discret. Du coup, nos gars sont revenus devant son domicile. Ils y sont encore.

Claire resta pensive.

— Et Dutertre ? T'es sûr qu'elle est toujours chez lui ?

Le jeune flic haussa les épaules.

Claire Sarre fouilla dans un tiroir de son bureau et trouva la carte de l'assistante sociale. Elle composa son numéro et tomba sur son répondeur. Elle pianota celui du centre social et apprit que Florence Dutertre n'était pas venue travailler ce matin.

Elle raccrocha.

— L'un des gars en faction se rend immédiatement dans cet appart.

— On peut pas entrer comme ça.

— J'suis pas idiot ! Mais on peut frapper à la porte et voir si quelqu'un ouvre, non ? Allez, contacte tes gars. J'attends.

La réponse arriva cinq minutes après.

— Personne, commandant. Berger n'est pas revenu. Pendant que mes gars tentaient de le suivre, Florence Dutertre a pu partir.

— Donc, on ne sait pas où ils se trouvent. Ni l'un ni l'autre ! Putain, bravo ! On a quand même suffisamment d'éléments pour demander au commissaire d'interpeller le juge. On a besoin de connaître leurs moindres mouvements, maintenant. Ça prendra du temps, malheureusement. Je ne sais pas encore quel rôle il joue, ce Kasswara, dans cette affaire, mais ne rien avoir sur lui est de toute façon suspect. En attendant, on continue la planque devant chez lui.

Moins d'une heure plus tard, Philippe Quevilly était de retour dans le bureau.

— J'ai appelé un pote de promo qui bosse à l'immigration. C'était pas une info secret-défense, de toute manière. Le prochain gamin issu des zones Syrie-Turquie arrive demain. En réalité, ils sont deux mais rien ne dit que ce sont des lionceaux du califat. Ils reviennent au pays avec leur mère, cette fois. Des frères.

— Merci. Je vois le commissaire maintenant et je lui demande un dispositif spécial autour de ces deux enfants. Tu restes là. Je n'en ai pas pour longtemps.

L'attente fut effectivement courte. Claire Sarre revint dans son bureau l'air dépité. Elle était très en colère. Elle s'assit lourdement sur son siège et

se prit le visage à deux mains.

— Ça ne va pas, Claire ? demanda Philippe.

— J'ai l'impression de n'être jamais écoutée dans ce foutu commissariat. Le blabla habituel. Manque de moyens, d'effectifs... Encadrement minimum pour ces deux mômes.

— C'est-à-dire ?

— Uniquement deux flics dans la voiture avec les deux gosses et un troisième qui l'attendra à l'entrée du centre. Aucun dispositif spécial. L'argument est le suivant : la distance entre l'aéroport et le centre est trop courte pour que le tueur s'en prenne aux enfants à ce moment. Le chef n'a pas pris la mesure des capacités de notre tueur. Des arbres, des immeubles longent le parcours. Il pourrait se planquer n'importe où. Encadrer les mômes par deux flics et les éloigner des vitres suffira, m'a-t-il dit. J'y crois pas !

— Si le trajet est si court, pourquoi ne pas poster des hommes tout du long ? Sur le toit des immeubles, par exemple.

— C'était ma proposition. Le commissaire a souri. « Vous ne pensez pas un seul instant qu'on va élaborer un tel dispositif. Il est digne d'un déplacement de président. On n'a pas les moyens humains pour mettre des flics d'élite sur les toits et un agent armé tous les dix mètres sur les trottoirs. » Point barre.

— Du coup, on fait quoi ?

— On obéit, Philippe.

Elle tapa du poing sur la table.

— Fait chier ! Il faudra deux nouveaux meurtres pour se faire entendre ?

Elle ferma les yeux quelques secondes pour se reprendre.

— Et concernant le meurtre de la mère de Moussa ? A-t-on du nouveau ? Fais-moi plaisir. Dis-moi que tu as une piste.

— Je suis désolé. Rien d'autre que ce qu'on sait déjà.

— Les membres de la famille des autres enfants ?

— Soit ils ont été décimés en Syrie, soit ils sont inaccessibles parce que en prison.

— Ils ne se savent pas la chance qu'ils ont d'être enfermés. La prison leur sauve la vie. Et où elle est, cette Florence Dutertre ? Faut-il compter sur la chance pour arrêter ce malade ?

J'ai été laxiste. Trop de temps s'est écoulé sans que je réagisse. Je suis coupable. Impossible que Kamar ait tué le jeune Moussa. Je n'imaginais pas mon frère à ce point perdu. Moussa avait sûrement fait l'objet d'un règlement de comptes quelconque. Une histoire de drogue peut-être. Mais quand le deuxième gosse a été exécuté, le dénommé Omar, en avril, il n'y avait plus de place pour le doute.

J'ai alors transformé mon bureau en salle d'opérations. J'ai fixé aux murs les informations collectées auprès de Florence. À son insu. Jusqu'alors, elles étaient stockées sans que je les exploite. Je change d'échelle. Un jour, je le paierai cash, c'est une certitude.

Kamar ne cherche pas à me joindre à travers ces assassinats. Il veut vraiment éliminer tous les lionceaux du califat qui rentrent au pays.

J'ai déambulé dans les secteurs où avaient été tués les deux enfants et j'ai tenté d'analyser les lieux en imaginant comment j'aurais procédé. Assez facile en réalité. Un immeuble en construction, une planque dans une voiture volée. Ne pas laisser de trace en en louant une, par exemple. Kamar a agi de cette façon. J'en suis certain. Tuer un enfant devant un tribunal est particulièrement audacieux. Depuis les plans Vigipirate et Sentinelle, des soldats patrouillent autour de nombreux édifices dits sensibles. Malgré cela, il a réussi à déjouer toute surveillance et à se rendre une nouvelle fois invisible, avant et après avoir tiré. Peut-être n'y avait-il personne à ce moment. Une éventualité que Kamar avait dû minutieusement étudier.

Quand j'ai découvert dans un dossier de Florence qu'elle allait rencontrer un nouvel enfant du nom de Youssef, un Ashbal avéré, j'ai observé les terrains aux alentours.

La colline, en face des locaux hospitaliers, me paraissait le meilleur lieu. À un moment, le gamin sortirait et je l'aurais dans ma ligne de mire.

Une longue attente. Dans les documents de Florence, je n'avais pas trouvé l'heure du rendez-vous. En cours de matinée, ç'avait été le seul indice.

En ce matin du 2 septembre, armé de mon appareil photo, j'arpente les allées boisées. Je croise deux joggeurs inoffensifs. À fond dans leur effort, ils m'ignorent. Ce ne sont pas des tueurs potentiels. Je cherche la meilleure position. Il y en a plusieurs. J'en choisis une, au pied d'un arbre caché de la piste de course par un bosquet plus petit. Un lieu idéal pour attendre sans être vu.

À travers mon objectif grossissant, j'observe les déplacements des gens sur le parking, devant le hall d'entrée et sur le côté de l'hôpital où des tables en bois sont disposées. Idéal pour déjeuner le midi par beau temps.

Je repère des blouses blanches qui font une pause cigarette. Des patients entrent, sortent. Mouvements ordinaires.

Puis j'aperçois Florence accompagnée d'un enfant. Ils s'installent à l'une des tables en bois. Est-ce l'Ashbal ? Ou un autre gamin ? Impossible de le savoir. Je n'ai pas eu accès à son agenda. La photo de l'enfant dans le dossier n'est pas très nette et remonte à plusieurs mois. Elle avait été prise dans un camp. Il était habillé de guenilles trop grandes pour lui. À cet âge, les enfants changent vite. Le gosse dans mon objectif paraît en bonne santé.

Je prends une série de clichés.

Le dernier me terrifie. La tête du garçon part en arrière. Florence se lève d'un bond, la main sur la bouche. L'enfant est sur le dos. Je perçois nettement une flaque de sang qui se forme sous son crâne.

Je sors de ma planque sans précaution, je cherche autour de moi. Personne. Aucun sportif. Le tir est parti d'ici. Je le sais. Dans mon objectif, je voyais comme si j'étais le sniper. Il est à quelques mètres de moi.

Je tourne sur moi-même. Il a besoin de temps pour ranger son arme.

Je suis visible à mon tour. Si le tireur est mon frère, je suis en danger. Je rejoins mon bosquet et écoute le moindre bruit.

L'attente n'est pas longue. À quelques mètres de moi, un homme approche. Blouson à la capuche relevée sur la tête. Un étui de guitare à la main. Je le reconnais.

Depuis longtemps, je n'avais pas ressenti la peur. Cette fois, elle me tétanise. J'ai perdu mes réflexes de guerre. Je ne bouge pas. Kamar passe à moins de deux mètres de ma position sans que je réagisse.

Je suis un lâche. Je devrais lui sauter dessus, le rouer de coups.

Des flashs me traversent l'esprit. Je vois le sourire de mes parents au milieu de la plantation. Mon père nous fait de grands gestes pour qu'on le rejoigne.

Putain ! Kamar est mon frère ! Au centre de la lunette de Nour, les choses sont limpides. La cible est lointaine, insignifiante. Je ne sens pas son odeur ni son souffle. De simples cibles en mousse, des melons trop mûrs !

Mais là, je me serais battu au corps à corps. À cet instant, c'est au-dessus de mes forces.

Je laisse mon frère marcher tranquillement dans l'allée. Il part et je ne bouge pas. Pire, je sens mes jambes trembler. Je glisse et m'assieds dos contre un arbre.

Envie de pleurer. Un mélange de colère et de honte.

De longues minutes s'écoulaient avant que je puisse me ressaisir. Je rejoins mon appartement en fin de matinée, télécharge mes photos sur l'ordinateur et imprime les meilleures. Je les accroche sous un nouveau nom, nouvelle case funèbre sur mon mur.

Je ferme les yeux et tente de rassembler mes idées. Impossible de laisser Kamar continuer ainsi. Cela ne changera rien. Il tuera des lionceaux du califat et éliminera également des innocents. Comment peut-il savoir si ces enfants sont des Ashbals ?

Qui fournit ces informations à mon frère ? Comment a-t-il su que le gamin du parc était Youssef ? Je ne suis pas enquêteur mais je sais me poser les bonnes questions. Je m'en persuade.

Je dois savoir où Kamar habite. Ensuite, je défonce sa porte et je le tue sur place.

Je tâte la garde de mon couteau de combat.

Le seul à connaître son adresse est le notaire qui a géré les affaires de mes grands-parents. Je ne lui demande pas de rendez-vous. Je me dirige directement vers son office.

Je change de métro et finis par un bus. Chaque fois que je me retrouve dans une foule, je pense à la même chose, aux dégâts d'une bombe dans un sac de sport ou d'une ceinture d'explosifs autour d'un ventre de gosse.

Je deviens parano. La peur ne m'a pas quitté de la journée. Elle est différente de celle qui m'accompagnait durant mes campagnes de guerre. Elle n'est pas saine. Celle-là me perturbe.

Lorsque j'arrive à l'étude du notaire, plusieurs personnes attendent leur tour. Je me dirige vers le secrétariat.

— Maître Julien est dans son bureau ?

— Heu, oui. Bonjour. Vous avez rendez-vous ?

— Kasswara Berger.

Elle regarde son agenda.

Je plaque brusquement ma paume sur les pages.

— Non, je n'ai pas de rendez-vous. Vous allez tout de suite lui dire que je suis là. Une urgence.

Elle prend peur.

— Bien, monsieur, je vais voir s'il est disponible.

— Non ! Vous lui dites que Kasswara Berger désire le rencontrer immédiatement. Vous ajoutez que je suis très en colère.

Plutôt que d'attendre, je lui emboîte le pas et entre dans le bureau du notaire en même temps qu'elle. Un homme est assis face à lui. Je lui pose une main ferme sur l'épaule.

— Vous sortez quelques minutes. Je vous signalerai quand j'en aurai fini.

Maître Julien ne manifeste pas d'opposition. Il voit mon visage et comprend qu'il vaut mieux coopérer. Il demande à son client et à sa secrétaire de sortir. Notre entretien sera de courte durée.

— Asseyez-vous, monsieur Berger.

— Pas le temps. J'ai une demande simple et votre réponse sera rapide. Je veux l'adresse de mon frère.

Je me penche vers lui, pratiquement jusqu'à m'allonger sur son bureau. Je pourrais saisir sa cravate pour l'intimider davantage.

— Où habite mon frère ?

J'ai presque crié.

— Je n'ai pas le droit de vous donner cette info. Ce sont les ordres de votre grand-père.

Je sors mon couteau et le plante au milieu de son bureau en bois exotique.

— Vous me menacez ? J'appelle la police.

— Faites-le ! Et vous leur direz en même temps qui nous sommes, Kamar et moi, et vous leur expliquerez les raisons pour lesquelles vous vous êtes tu à notre sujet. Combien avez-vous gagné avec la gestion des biens de mon grand-père ?

Je vois sa glotte descendre et remonter.

— Je ne vous veux aucun mal. J'ai juste besoin de l'adresse de mon frère.

Je reprends mon coutelas et recule pour relâcher la pression sur le notaire. Il passe un doigt sur la marque de mon arme sur le bois. Il hausse légèrement les paupières.

— Je n'ai pas le choix, je pense.

— Vous comprenez vite. Dépêchez-vous. Des gens patientent dans votre salle d'attente.

Il me montre un dossier sur une étagère.

— Dans ce classeur.

Il se lève lentement et prend les documents. Il ouvre une chemise et note l'adresse sur un Post-it.

Il me le tend.

— Ne remettez plus jamais les pieds dans mon cabinet. Jamais !

— Pas de souci. Nous allons disparaître de votre vie.

Je sors du bureau et passe devant la secrétaire. Elle a la main sur le combiné téléphonique.

— Pas la peine d'appeler les flics. Votre patron ne serait pas content. J'ai eu mon rendez-vous express. Tout est en ordre. Bonne journée, madame.

J'entre dans le premier cybercafé que je trouve. Je tape l'adresse de mon frère et découvre le quartier où il habite. Il n'a rien à envier au mien. Notre grand-père ne s'est pas moqué de nous. Je me connecte à un site de calcul d'itinéraires. J'imprime le trajet entre nos deux habitations. À l'aide d'une autre fonction, je me positionne virtuellement devant chez lui. Avec la souris, je me déplace et observe les lieux. Un jardin d'enfants, des haies, une avenue passante. Pas bon pour un sniper. Trop de monde. Pas de planque sûre.

Je ne le tuerai pas ici.

En fin d'après-midi, Florence m'appelle. Elle est sous le choc et me demande si elle peut passer la soirée chez moi. Évidemment. Il me faut quelques minutes pour me reconditionner. Je ne suis au courant de rien et ne connais toujours pas officiellement les tenants et les aboutissants de son travail.

Quand je lui ouvre la porte, je la revois au centre de mon appareil photo. Je pense alors au traumatisme qu'elle vient de subir. Je pense aussi

à mon frère. Un excellent tireur. Heureusement. La balle qui a tué Youssef est passée à une dizaine de centimètres de la tête de Florence.

J'ai agi sans réfléchir. Me rendre chez le notaire n'était pas une bonne idée. Je perds mes capacités d'analyse. Par mon intervention musclée, j'ai indiqué à mon frère que je le cherchais. Le notaire l'a évidemment prévenu. Il aurait fait de même pour moi.

Nous devions nous ignorer et vivre loin l'un de l'autre sans nous rencontrer.

Si ce n'est pas le cas, la faute en incombe à Kamar. S'il ne s'était pas embarqué dans ces meurtres d'enfants, je ne me serais pas intéressé à lui. Notre différend n'aurait pas été réglé pour autant mais le temps aurait probablement gommé notre haine réciproque.

Maintenant, il accélère. Il n'attend même plus de savoir si les gosses sont vraiment des lionceaux du califat. Trois jours après Youssef, il tue un nouveau gamin à la sortie de l'aéroport. Mon frère ne veut pas m'avoir dans ses pattes et anticipe mes actes. Je laisse passer du temps. Pas de nouvel enfant de retour en France pour le moment.

Nous sommes début octobre et je pensais compter sur Florence pour être mis au courant au moins aussi vite que lui. Cette piste est désormais foirée. Pourquoi a-t-elle fourré son nez dans mon bureau ? Elle a eu la visite de la police. Les flics l'ont inscrite sur une liste de complices potentiels et elle a paniqué en pensant que j'étais le tueur.

Je lui ai tout raconté. Dans les moindres détails. Je comprends sa peur. De simple trader je suis devenu un sniper de l'Armée syrienne libre

qui a fui son pays après avoir vu sa famille massacrée en quelques instants.

Je lui ai indiqué d'où venaient mes cicatrices. Un accident de voiture était assurément plus plausible que l'incendie d'un char ennemi, qu'une balle de sniper tirée par mon frère, ou que l'effondrement d'un bâtiment détruit par des bombes russes. Qui peut avaler cette histoire, vue de France ? Florence côtoie une forme de misère pas si éloignée des ravages de la guerre en Syrie mais mon récit l'a-t-il convaincue ? Elle n'a pas cru un seul instant au hasard de notre rencontre.

Elle s'est sentie trahie. Elle a partiellement raison.

Je défends une cause juste. J'y crois et j'ai encore besoin d'elle.

Mais le temps est compté. Je dois réagir vite et tenter une dernière fois de la convaincre.

Je l'ai attachée à une chaise avant de partir avec mon matériel photographique. J'ai besoin de preuves.

Depuis le hall de l'immeuble, je repère sans difficulté le véhicule de police banalisé stationné sur le trottoir d'en face. En octobre, les premières feuilles commencent à tomber. Son toit en est en partie recouvert. Ce n'est pas le cas de ses voisines. La voiture est garée à cette place depuis des heures. Grâce à Florence, je m'attendais à cette surveillance. La fenêtre passager est entrouverte. Un vapoteur est assis à l'intérieur. Je reste plusieurs minutes à l'observer sans sortir.

Quand je quitte l'immeuble, l'un des occupants descend de la voiture et me suit sur le trottoir en parallèle pendant que le véhicule effectue un demi-tour. Ils me connaissent. Pas compliqué, en réalité. Si Florence est inscrite sur une liste noire, il ne leur a pas été difficile de me repérer. Elle passe presque toutes ses soirées chez moi. Ces derniers temps, je n'ai pas été assez méfiant. On est sortis au restaurant et mon numéro de téléphone est enregistré dans son portable.

Ils connaissent mon nom et mon prénom mais n'ont rien d'autre. Pour remonter jusqu'à mes origines, il leur faudrait du temps, ainsi que beaucoup d'efforts et de personnel. Rien n'est impossible pour

les renseignements français mais je compte sur la lenteur des procédures pour me permettre de disparaître à nouveau.

Pour le moment, l'urgence n'est pas là.

Pas dur de les perdre. J'ai réussi à me fondre dans le décor d'une guerre, je ne serai pas piégé au milieu d'une ville comme Paris. Une voiture ne descendra pas dans le métro, et j'ai rapidement mis hors service mon suiveur. Au détour d'une rue, j'ai couru comme un dératé et je me suis engouffré dans la première bouche de métro. Je suis ressorti plus loin et j'ai refait deux fois la même manœuvre. Ils m'ont perdu rapidement. Des amateurs.

Je sors le plan imprimé au cybercafé et me dirige vers la résidence de mon frère. Une première vérification s'impose. Je regarde les noms inscrits sur les sonnettes à l'entrée. Bien sûr, la porte d'accès au hall est verrouillée. Comme dans toute résidence de ce standing, il faut montrer patte blanche pour se faire ouvrir la porte. Pareil chez moi. Je descends le doigt à la recherche de « Kamar Berger ». Pas le temps de tous les vérifier, la baie vitrée s'ouvre et une jeune femme apparaît.

— Bonjour, vous cherchez quelqu'un ?

Je suis pris de court.

— Oui. Kamar Berger.

Elle me montre le bouton. La porte se referme entre-temps.

— Je viens de le quitter à l'instant. Il est chez lui.

— Merci, madame.

— Pas de quoi.

Grand sourire. Elle s'éloigne sur le trottoir. Je reste quelques secondes devant le panneau des sonnettes. Si elle se retourne, elle pensera que j'appuie réellement sur le bon bouton.

Je suis perturbé par cette rencontre. J'aurais parié qu'il vivait seul. Ou bien sommes-nous si proches l'un de l'autre que nous avons adopté les mêmes comportements ? Un semblant de vie sociale pour mieux cacher notre véritable nature ? Moi, j'ai Florence et lui cette belle et jeune fille.

Il est donc chez lui.

À moi de planquer.

Je ne sais pas le temps que durera ma surveillance. J'ai appris à patienter depuis des années.

Je contourne l'immeuble à la recherche des entrées et des sorties potentielles. Si mon frère se sent surveillé il ne prendra pas le risque de se montrer dans le hall principal. Il n'a sûrement pas de voiture. J'en fais le pari. Comme n'importe qui, il aurait dû fournir des papiers d'identité. Sauf à côtoyer des revendeurs peu scrupuleux. Je ne vois pas mon frère se mettre en danger dans ce genre de deal.

Il se déplace à pied et en transports en commun, comme moi.

Derrière le bâtiment se trouve une porte d'accès aux poubelles. Elle est facile à surveiller, contrairement au hall, en face duquel se trouve un jardin d'enfants. Avec un appareil photo à la main et sans gosse, je serais vite repéré et regardé bizarrement. Normal.

Cette rue est étroite. À l'un de ses angles se trouve un kiosque publicitaire comme il en existe des dizaines à Paris. Il est juste à la sortie d'une bouche de métro. Idéal pour se fondre dans la foule. Je peux bouger sur plusieurs mètres, revenir sur mes pas et observer l'immeuble sans avoir l'air suspect.

L'attente n'est pas longue. En début d'après-midi, je le vois sortir par le local à poubelles. Il a le même blouson que dans le bois. Il n'hésite pas, ne regarde pas à gauche et à droite. Face à un sniper, il n'aurait aucune chance de s'en sortir. Mon but n'est pas de le tuer. Pas maintenant.

Il se dirige à l'opposé de ma position. Je le laisse tourner au bout de la rue avant de me lancer à sa poursuite. Il longe l'avenue. Je la traverse. De petites haies me permettent de rester dissimulé. Ne pas le perdre de vue. Il ne fait rien pour se cacher. Il marche normalement. Il ne se sait pas suivi. Ou alors, il veut me montrer qu'il est serein. *Tu ne me fais pas peur, Kasswara !*

Après une centaine de mètres, il entre dans une brasserie. Je le repère difficilement. Il s'assied à une table loin des baies vitrées. Une sage

précaution. Dans ma ligne de mire se trouvent de nombreuses personnes. Avec mon appareil photo, pas de souci de cadrage. Je prends large. Je recentrerai les clichés sur mon ordi.

Il commande une bière, me semble-t-il. Quelques minutes plus tard, une femme le rejoint.

Je mitraille. Plans larges puis zoom. Je photographie le moment où Kamar lui tend une petite enveloppe. La femme la prend, regarde à l'intérieur et sourit. Elle ouvre son cabas et en sort une grande enveloppe en papier kraft. Kamar la range dans son blouson sans l'ouvrir. Il connaît son contenu.

Je prends des dizaines de photos.

Je ne reste pas. J'ai ce que je suis venu chercher. Je quitte ma planque et rentre chez moi en me demandant dans quel état je vais trouver Florence.

Mon immeuble possède également un accès par les poubelles. Je passe par l'arrière en vérifiant qu'aucun flic voyeur ne m'observe. Dans la pénombre de l'entrée principale, je remarque la voiture banalisée. Ces policiers sont tenaces, mais complètement inefficaces.

En ouvrant la porte de mon appartement, j'appelle Florence pour lui montrer que je suis de retour. En réponse, je reçois une injure.

— Enfoiré !

Sa voix est moins agressive qu'à mon départ.

Elle est toujours attachée à la chaise.

— Détache-moi. J'ai envie de pisser et j'ai mal partout.

— Bientôt, mais avant j'ai deux ou trois photos à te montrer.

Je les sélectionne et les fais défiler sur l'écran de mon appareil.

— Là, c'est mon frère, Kamar, le tueur des gosses. Mais cette fille, je ne sais pas qui c'est...

Elle la reconnaît. Je le vois à son regard.

— Marie... La secrétaire de mon service.

— Voilà donc la source. Je suis persuadé qu'il la paie pour obtenir des informations. Je te détache, maintenant, mais ne tente pas de te

sauver ni de m'agresser. Tu serais perdante. J'ai besoin de toi.

Florence se masse les chevilles et les poignets puis se rue aux toilettes.

Quand elle en ressort, elle hésite. Fuir par la porte d'entrée ou risquer une approche plus subtile.

Je reçois une gifle magistrale. Je n'ai pas tenté de l'éviter. D'une certaine manière, je la mérite.

Je me frotte la joue.

— Ça va mieux ?

— Plus jamais je ne te ferai confiance. T'es un beau salaud, Kasswara Berger.

— Pour une juste cause, Florence.

— Connerie ! Maintenant, je me barre.

Je lui bloque le bras. Elle se défend mais je la maîtrise sans difficulté. Je la plaque contre le mur et l'immobilise. Nos visages sont à quelques centimètres l'un de l'autre.

— J'ai besoin de ton aide.

— Va te faire foutre !

— Écoute ce que j'ai à te dire, ensuite tu prendras ta décision.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre.

— Si, comme je le crois, ta secrétaire lui fournit des informations concernant l'arrivée d'un prochain gamin, il le tuera rapidement cette fois. Kamar sait que je suis sur ses traces. Il n'a plus le temps de tergiverser en se demandant si ce même est un Ashbal ou non. Tu dois me donner ces infos. Si ta secrétaire les possède, toi aussi tu les as. Je me trompe ?

— Je les ai pas.

— Trouve-les, alors ! Et rapidement. Ensuite, je te libère et tu fais ce que tu veux. Je disparaîs de ta vie. Tu n'entendras plus jamais parler de moi.

Elle cligne des paupières.

— Ce n'est pas un, mais deux enfants. Une fratrie. Le père était un djihadiste. Il est probablement mort durant la prise de Baghouz. Quant à leur mère, une Française, elle rentre avec eux. La procédure impose

qu'elle soit éloignée de ses enfants. Elle ira directement en prison.
Une mesure préventive.

— Quand arrivent-ils ?

— Le canal habituel. Le vol de ce soir.

— Un dimanche ?

— Pas de jour particulier pour une urgence sanitaire.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Nous ? Tu plaisantes ?

— Désolé, je ne pensais pas à toi mais à mon frère.

Kamar me tend un piège. À sa place, j'aurais procédé de la même manière. Semer des petits cailloux blancs pour être certain d'être suivi et surveillé. Faire d'une pierre deux coups. Éliminer des lionceaux du califat et me tuer en même temps.

Ma mort lui laisserait le champ libre et comblerait son désir de vengeance.

Florence m'a donné toutes les informations possibles pour m'aider mais je ne crois pas à une réelle coopération de sa part. Si je la libère avant l'opération, elle peut la faire capoter en se rendant chez les flics. Je l'ai neutralisée pour plusieurs heures.

Le timing est serré mais je ferai avec.

Je lui ai offert un verre d'eau avant de lui préparer un sandwich. Une double dose de somnifères l'a mise hors course.

Elle n'a pas eu le temps de manger. Elle a sombré dans un sommeil profond. Elle s'est affaissée lentement sur le bord de la table. Je l'ai prise dans mes bras et allongée sur mon lit. Je lui ai déposé un baiser sur le front.

— Je suis vraiment désolé, Florence. Pas le choix. On ne se reverra plus. C'est mieux pour toi. Nous deux, c'était pas possible, de toute façon. C'était pas ta faute mais la mienne.

J'ai démonté Nour et je l'ai soigneusement rangée dans le double fond de mon sac de sport. J'y ai mis les chargeurs, le silencieux, mon passeport

et je les ai recouverts de vêtements.

Je suis allé à la banque pour retirer des coffres un maximum d'argent et j'ai fait un détour par la maison de Tarek, l'ancien majordome de mes grands-parents. J'ai mis une enveloppe dans sa boîte aux lettres. Vu l'heure, il trouvera mon courrier demain matin quand il prendra son journal.

Le taxi a été content de la course et du pourboire.

Cette fois, j'aurai un temps d'avance sur mon frère. Il ne le sait pas. Je serai sur les lieux avant lui. Il ne tuera pas ces mômes à la sortie de l'aéroport comme la dernière fois. Les forces de l'ordre surveilleront les alentours, et surtout les parkings. Deux solutions au minimum s'offrent à lui, à nous.

Selon Florence, l'avion qui amène la mère et ses deux rejetons est affrété par une compagnie low cost. La plupart du temps, ce genre d'appareil se gare assez loin du terminal par souci d'économie. Les voyageurs descendent par un escalier positionné contre la porte de l'avion puis sont transportés en bus jusqu'à la salle de récupération des bagages. Les enfants seront des cibles faciles à de nombreux moments. Deux inconvénients majeurs à cette option. Le premier est la distance. Les pistes et les parkings pour avions représentent plusieurs dizaines d'hectares. Difficile de trouver un poste de tir, même si nos armes ont plus d'un kilomètre de portance. Le deuxième est l'impossibilité pour un quidam de connaître par avance l'emplacement de stationnement d'un avion.

La seconde option consiste à intercepter les enfants durant leur transfert de l'aéroport à leur lieu de résidence. Florence a encore été d'une aide précieuse. Elle connaît le parcours emprunté pour amener les gosses au centre de rétention où ils passeront leur première nuit en France. Sa secrétaire le connaît donc également. Un trajet de quatre kilomètres. C'est court.

Là aussi, de nombreux aléas. Tirer sur une cible mouvante en faisant mouche au moins deux fois n'est pas aisé, même pour un sniper comme mon frère. Où seront placés les enfants dans la voiture ? Des dégâts collatéraux sont possibles. Le plan de Kamar n'est pas de tuer des flics.

Reste une dernière possibilité : les atteindre lorsqu'ils sortiront de la voiture pour entrer dans le centre. Des forces de l'ordre seront sur place. Ou peut-être pas. La préfecture n'a pas les moyens humains pour surveiller les abords sur un rayon d'un kilomètre. La protection de ces enfants n'est sûrement pas la priorité du moment.

Dans un cybercafé, j'ai analysé les vues aériennes des différents sites. En face du centre se trouve un immense hangar avec une hauteur suffisamment importante pour avoir une vision plongeante sur la cour du centre de rétention. Une centaine de mètres de distance.

Reste maintenant à trouver ma position.

Derrière le premier hangar se situe un bâtiment de même dimension. Je me positionnerai sur le toit du second. Je ne distinguerai pas la cour du centre mais je serai à la même hauteur que Kamar. Je l'aurai de dos.

La nuit tombe de bonne heure en cette période. Les lampadaires s'allument les uns après les autres et éclairent la rue menant au centre. La façade de l'entrepôt donnant sur la route s'illumine à son tour. Kamar verra comme en plein jour.

Quant à ma position, c'est simple : je resterai dans le noir.

Des échelles sont positionnées le long des murs extérieurs et facilitent l'accès.

Je grimpe sans difficulté. Le toit est parsemé de gravillons. Un muret d'une quarantaine de centimètres de haut en fait le tour. Je remonte Nour, l'équipe du silencieux et enclenche un chargeur de dix balles. Une seule suffira.

Je m'allonge, Nour en appui sur le muret. La distance entre les deux bâtiments est courte. Moins de deux cents mètres. Pas de vent. Un jeu d'enfant.

Je me couvre d'une toile grise ajourée. Parfaitement invisible, j'attends. Je régule ma respiration. Je sais être patient. Je retrouve rapidement mes automatismes.

L'avion doit atterrir dans une poignée de minutes. Kamar a largement le temps de se mettre en position.

J'espère que ce scénario est le bon. Je n'ai pas de plan B. Si Kamar a trouvé un autre moyen d'éliminer la fratrie, je ne les sauverai pas. Je serai obligé d'abandonner ma quête. Florence sera libérée et j'aurai la police à mes trousses. J'aurai largement le temps de fuir, mais pas non plus des jours entiers devant moi.

Les enfants ont dû sortir de l'avion. Le temps de quitter l'aéroport et de venir au centre, j'estime leur arrivée à une bonne demi-heure. Kamar devrait se montrer, maintenant.

Cinq minutes plus tard, je l'aperçois enfin. Il arrive sur le toit du premier hangar, comme prévu. Il tient un étui de guitare à la main. Son Dragunov à l'intérieur.

Il observe rapidement les environs. Avec la nuit et ma toile sur le dos, je suis invisible.

Je l'ai au centre de mon viseur. Je pourrais tirer maintenant mais je n'y arrive pas. J'ai le temps. Je lui octroie encore quelques minutes de vie.

Il ouvre l'étui et sort son arme. Il installe le silencieux et enclenche un chargeur. Il se tourne vers le centre. Je le vois de dos. Pas joli de tuer un homme par-derrière. Pas une première fois. Je l'ai fait si souvent. Des djihadistes, des soldats de Bachar, des lionceaux.

Il met un genou à terre et se cale contre le poteau qui supporte le drapeau à l'effigie de l'entreprise. Kamar est en aplomb au-dessus de la cour. Il effectue ses réglages puis s'assied, dos contre le muret. La voiture n'est pas encore arrivée. Il est face à moi.

Je ne tire pas.

La croix de visée est au milieu de son front. Mon index quitte la queue de détente. Impossible de le tuer de cette façon. Dans l'instant, il n'est pas dangereux. Je n'ai pas le sang-froid suffisant. Il me manque l'étincelle qui m'obligera à tirer. Défendre les enfants est une bonne motivation mais ils ne sont pas encore là.

Je suis invisible et pourtant j'ai l'étrange sensation qu'il sait que je suis près de lui. Je suis en position de force, pas lui. Il connaît mes capacités de traqueur. Il a tout fait pour m'amener ici. J'en suis persuadé. Que cherche-t-il ?

À ce moment précis, j'aimerais me relever, l'appeler, lui demander qu'on se retrouve en bas pour discuter. J'aimerais le convaincre d'arrêter ses tueries. Nos morts ne reviendront pas dans le monde des vivants, et éliminer quelques Ashbals ne changera rien au problème de fond. Des lionceaux du califat rentrent dans d'autres pays. La France n'est pas la seule nation d'Europe à avoir envoyé, bien malgré elle, des mères et des pères faire le djihad. Si ces gosses sont des bombes vivantes, ils peuvent se faire exploser à Londres, à Berlin. Je ne sais où.

Sa quête est vaine.

La mienne l'est également. Je ne résoudrai aucun des problèmes auxquels nos sociétés sont confrontées. Un marteau, une lame, n'importe quel outil est potentiellement une arme. Des attentats sont toujours perpétrés contre des innocents. Les forces de l'ordre sont en ce moment particulièrement visées. L'ennemi vient aussi de l'intérieur. Personne n'est véritablement à l'abri.

Nos combats sont inutiles.

Kamar se redresse. Au loin, un bruit de moteur.

Il reprend sa position.

Je me concentre. Mon viseur est sur sa nuque. *Allez, tire !*

Putain ! Je ne peux pas. C'est mon frère ! Le seul membre de ma famille qu'il me reste.

Pas de dos.

Je baisse légèrement Nour et vise l'arrière de sa cuisse droite, celle sur laquelle il est en appui. Je fais mouche. Pas compliqué à cette distance. Kamar s'affale. Je perçois sa douleur à travers ma lunette. Il est de nouveau assis contre le muret. Il tient son arme devant lui. Même s'il ne me voit pas, il sait d'où provient le tir.

Je viens de sauver deux enfants.

Est-il nécessaire d'achever Kamar ?

La réponse est évidente.

Il se redresse et se tient péniblement debout. Il ne cherche pas à trouver exactement ma position. Il regarde simplement dans ma direction.

— Je sais que t'es là, Kasswara. Auras-tu le courage d'aller jusqu'au bout ? J'attends ce moment depuis longtemps. T'es pas assez idiot pour ne pas avoir compris, mon frère ! Je ne cesserai jamais, tu le sais ! T'as pas d'autre solution.

Il épaula son fusil et tire une première balle. Elle s'écrase à un bon mètre de ma position.

Ne fais pas ça, s'il te plaît. Kamar, ne m'oblige pas.

Sans chercher à se protéger, il tire une deuxième cartouche. Le tir est plus précis. Je ne bouge pas d'un centimètre. Je reste concentré. Je n'ai pas peur. Je ne suis pas en danger. S'il avait voulu un combat équilibré, il ne serait pas debout à me provoquer.

Tu ne cherches pas à me tuer. Je le sais, frérot. Il faut que ça s'arrête. Ton message est clair.

Il écarte les bras. Ils forment une croix avec son corps.

Des larmes me voilent les yeux.

J'effleure Nour.

L'ogive atteint mon frère en pleine tête. Il reste une fraction de seconde en suspens puis il bascule dans le vide.

Épilogue

À cause de sa forte fièvre, Florence Dutertre ne pouvait pas accueillir la fratrie au centre de rétention. Un policier se chargerait d'introduire les enfants dans le bâtiment.

Une fratrie de retour de Syrie. Les enfants allaient arriver dans une minute ou deux. Il décida de sortir et d'attendre le véhicule devant la grille. Il alluma une cigarette. La nuit était tombée mais les lampadaires éclairaient parfaitement les lieux.

Son regard fut attiré par un mouvement sur le toit du hangar situé juste en face. Sûrement le vent dans le drapeau au logo de l'entreprise.

Il resta pétrifié lorsqu'il vit un homme chuter du haut de l'entrepôt. Les bras en croix, il tomba sur le bitume. Le flic traversa la rue en courant. L'homme à terre avait un trou au centre de la tête. Une mare de sang se formait sur le sol, derrière son crâne.

À ses côtés, un fusil avec une lunette de visée.

Il avait été averti par sa hiérarchie d'un éventuel risque pour les enfants et de la possibilité qu'un tueur en série rôde dans le secteur. Vu les moyens mis en place, il n'y croyait pas. Deux policiers dans la voiture et un seul à l'entrée du centre. Le danger était infime. Mais en voyant ce corps étendu sur le trottoir, il se demanda si ce n'était pas le sniper, le tueur d'enfants. Si oui, qui était son meurtrier ?

Il entendit la voiture arriver au coin de la rue. En panique, il courut vers elle. Il fit de grands signes pour stopper le véhicule.

Florence Dutertre se tenait la tête à deux mains. Un terrible mal de crâne. Sûrement une drogue que cet enfoiré de Kasswara lui avait fait ingurgiter la veille. Jamais elle ne lui referait confiance. Comment le croire sincère après avoir été autant manipulée ? Il s'était servi d'elle sans vergogne. Une cause juste, lui avait-il dit. Comment réellement savoir ?

La tête au-dessus d'un bol de café, elle entendit la clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée. Il revenait. Cette fois, elle se défendrait bec et ongles.

— Bonjour, madame... madame Dutertre ?

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Tarek, je suis l'ancien majordome des grands-parents de Kasswara.

— Que venez-vous foutre ici ?

Il entra lentement, gêné d'être là.

Il sortit une petite enveloppe de sa poche.

— Kasswara m'a demandé de vous remettre la carte SIM de votre téléphone. Il m'a dit aussi que vous étiez libre. Vous pouvez vous rendre à la police si vous le désirez. Je laisse la clé de l'appartement dans le récipient de l'entrée. Voilà.

— Et où il est, cet... ?

— Je ne sais pas, madame. La seule chose dont je suis certain, c'est qu'il ne reviendra pas.

— Où est-il parti ?

— Il ne m'a fait aucune confiance. J'en suis sincèrement désolé.

Il quitta l'appartement sans rien ajouter.

Florence se sentit abattue. L'absence soudaine de Kasswara était-elle pire que sa présence ? Il venait de l'abandonner, là, comme ça, sans plus d'explications.

Elle entra dans le bureau. Le fusil avait disparu. Les clichés et les documents étaient encore punaisés aux murs et son appareil photo posé à côté de l'ordinateur.

Elle se rendit dans la chambre et ouvrit le placard. Les étagères étaient vides. Était-il réellement parti, ou avait-il fui ? Un lâche. Comment savoir avec cet homme qui n'avait pas cessé de lui mentir ?

Que retenir de son histoire ? Un sniper de l'Armée syrienne libre ? L'ennemi juré de son frère, lui aussi sniper mais dans le camp d'en face, dans les forces régulières de Bachar el-Assad.

Elle remit en place la carte SIM et composa le numéro de son service. Elle raccrocha aussitôt. La secrétaire décrocherait. Elle l'avait vue sur les photos. Mais était-ce encore un mensonge de Kasswara ? Comment avait-elle été approchée par son frère, Kamar ? Encore une rencontre fortuite ?

Elle retrouva dans ses appels antérieurs le numéro du commandant Claire Sarre.

— Commandant Sarre ? Florence Dutertre.

Je me cale le mieux possible dans le siège recouvert de velours. De longues heures dans différents autocars. Je ferai le chemin inverse. Paris Ankara, puis Ankara Gaziantep. Bizarrement, je me sens moins stressé qu'à l'aller. Je pense avoir toujours neuf chances sur dix de passer entre les mailles du filet. Si je suis chopé avec mon fusil, qu'est-ce que je risque ? Au pire, quelques mois de prison pour détention illicite d'une arme à feu ? Tout dépend du pays où je suis pris. Les lois sont différentes en Turquie.

En France, les événements se sont déroulés comme prévu. J'ai retrouvé mes grands-parents. Je les ai même enterrés tous les deux.

L'imprévisible était la mort de Kamar.

Trop facile. Je le revois former une croix avec ses bras. Une exécution. Il n'a pas tenté de se défendre. Aucune autre solution n'était envisageable

à ce moment pour nous deux. Je ne pouvais pas le laisser continuer à tuer des enfants. Il était dans une impasse et il le savait. Un jour, il se serait fait prendre, peut-être même aurait-il été descendu par la police comme un vulgaire assassin. Un sniper doit mourir par la balle d'un sniper. La seule mort digne.

Je traverse l'espace Schengen sans aucun contrôle. À la frontière turque, mon passeport français joue encore son rôle de sésame. Le douanier me fait remarquer qu'il sera bientôt périmé. Dès mon arrivée à Ankara, je devrai me rendre au consulat pour le régulariser si je veux rester quelque temps dans le pays.

Pas mon intention.

Au pire, une nuit ou deux, en fonction des possibilités de mon passeur.

J'ai évidemment abandonné mon téléphone portable à Paris. Rester invisible et indétectable.

Lors d'un arrêt en Allemagne je contacte mon passeur d'une cabine téléphonique en espérant qu'il officie toujours dans ce métier lucratif.

— J'en crois pas mes oreilles ! Kasswara Berger ! Ce sera la première fois que je me charge d'un aller et d'un retour. Encore vivant alors ?

— Oui. Et toi, toujours dans le même business ?

— Of course, l'ami. Sinon, tu ne m'aurais pas eu au bout du fil. Donc, tu veux revenir en Syrie ? Tu as avec toi le même colis qu'à l'aller ?

— Oui. Neuf sur dix, tu m'as dit. Pas de raison de tomber sur le un restant pour le retour.

— Ça, j'en sais rien. J'ai jamais pratiqué dans ce sens. Tu comprends, ici, on n'a pas besoin de se positionner sur l'import.

Ses tarifs ont été largement réévalués. Le temps a passé et les risques ont augmenté, me dit-il. J'ai les moyens de payer et il le sait. Je tente de marchander pour le principe mais il ne me cède pas le moindre dollar de rabais. Je finis par accepter. Nous le savions tous les deux avant de commencer à discuter.

— Ça me regarde pas mais pourquoi tu veux revenir ? T'as le mal du pays ?

— Effectivement, ce ne sont pas tes oignons, mais j'ai fini ce que je m'étais promis de faire en France. J'ai deux pays de cœur. Je reviens là où je suis né.

— Si tu veux. Une raison comme une autre. Tu sais qu'ici, Daech a été vaincu. Enfin, c'est ce qu'on nous fait croire. L'État islamique a perdu ses territoires mais pas sa capacité de nuisance. Tu vas continuer le combat ?

— Exactement.

Pas vraiment, mais je n'ai pas à lui raconter ce que je veux être maintenant.

J'aurais pu me passer de ses services. Je connais le chemin. Il me suffisait de le prendre dans le sens inverse. En réalité, je voulais revoir une tête connue avant d'attaquer une nouvelle vie. L'argent n'a pas de réelle importance.

J'arrive enfin à Gaziantep sans encombre. Je retrouve le chauffeur de l'aller. Il a changé de voiture mais pas d'habitudes. Il compte les billets avant de démarrer. Il me dépose au même bar, non loin du chemin moutonnier.

Cette fois, c'est moi qui lui propose un café. J'ai de la monnaie locale. Il refuse. Pas le temps. Moins il est vu dans le secteur mieux il se porte.

La montée est aussi difficile dans ce sens qu'à l'aller. Je passe une nuit dans les collines et suis toujours émerveillé par le paysage et les cieux étoilés.

Je retrouve mon passeur de l'autre côté.

Il me regarde avec attention.

— T'as des rides supplémentaires, mon ami.

— Moins que toi.

Je lui tends l'enveloppe et il la range dans sa poche.

— Tu comptes pas ?

— J'ai confiance. Si tu m'as rappelé, c'est qu'elle est réciproque. Un jour, peut-être, tu souhaiteras repartir.

J'en doute.

— Où veux-tu que je te dépose ? On va pas traverser la Syrie mais je peux te rapprocher.

— Je monte dans le Nord.

Il ne me demande pas mes raisons.

J'ai une nouvelle cause à défendre.

L'ASL est définitivement hors course. Bachar et ses alliés russes ont gagné cette guerre. Du moins pour le moment, voire pour longtemps. Je ne verrai pas la Syrie libre de mon vivant.

Mon séjour en France ne m'a pas ramolli au point que je renie mes valeurs. Au contraire. J'ai suivi d'assez près les événements dans ce secteur. Si Daech a été en partie vaincu, on le doit principalement aux Kurdes. Le seul peuple apatride constitué de plusieurs millions d'âmes. Le territoire conquis recouvre une partie du nord de la Syrie, une de l'est de la Turquie, du nord de l'Irak et de l'ouest de l'Iran.

Ça ne plaît à personne, et particulièrement pas à Erdogan, le président turc. Il voue une haine farouche à ces gens. Un sérieux contentieux historique oppose ces deux peuples, mais surtout il ne supporte pas les valeurs défendues par les Kurdes. L'équité entre femmes et hommes n'est pas un vain mot pour eux. Bien que l'islam soit la principale religion, les laïcs, les chrétiens et d'autres confessions ont le droit d'exister. Je me sens proche de ces gens. Des femmes combattent au même niveau que les hommes. Leur sang a la même couleur.

Ce n'est pas le seul grief d'Erdogan. Une partie des Kurdes se revendiquent marxistes. Pas question d'avoir à ses portes un nouvel État communiste. Les Russes d'un côté et, plus loin, les Chinois, c'est largement suffisant.

Juste avant de prendre l'autocar au départ de Paris, j'entends à la radio que le président Trump se désengage du nord de la Syrie. Obama a hésité à intervenir, Trump a encore moins d'états d'âme. Il compte retirer rapidement ses hommes et ses matériels sans considérer les conséquences de sa décision. Du coup, il laisse les mains libres à Erdogan. Celui-ci annonce immédiatement à la face du monde qu'il

lancera prochainement une offensive dans cette partie de la Syrie. Conquérir une grande bande de terre le long de la frontière turque pour s'assurer une zone de sécurité.

Pour le moment, je n'ai entendu personne se dresser contre cette future guerre. Bien sûr, des éclats de voix fusent un peu partout en Europe. Le président français n'est pas en reste. Sans effet. Plusieurs pays agitent un chiffon rouge et promettent l'arrêt de leurs livraisons d'armes à la Turquie. Erdogan semble s'en foutre complètement. Il a sa propre production. Il sort immédiatement de sa manche une carte imparable et déclare : « Ô Union européenne, reprenez-vous. Je le dis encore une fois, si vous essayez de présenter notre opération comme une invasion, nous ouvrirons les portes et vous enverrons 3,6 millions de migrants. »

Puis il réclame un milliard d'euros supplémentaires pour les garder. L'Europe cède une nouvelle fois.

Comment va réagir Bachar ? Les Kurdes tiennent un territoire riche en pétrole. Il est considéré par le régime syrien comme le grenier à blé de la Syrie.

Quant à la Russie... C'est une nouvelle opportunité pour Poutine. Là où Trump lâche du terrain, le président russe l'occupe immédiatement.

J'abandonne ces stratégies géopolitiques à d'autres. Marre de me prendre la tête avec toutes ces manœuvres politiciennes. Dans un mois, elles seront encore différentes.

Ma place se trouve auprès des femmes et des hommes kurdes.

Mon passeur me dépose le plus près possible d'un check-point kurde.

— Je ne te souhaite pas bonne chance, l'ami. Pourtant t'en auras sacrément besoin. T'es vraiment un mec pas ordinaire. Je ne pourrai pas te sortir de ce coin du monde. C'est pas mon secteur.

— Pas de souci. Je ne pense pas faire de nouveau appel à tes services. Bonne route à toi.

Je marche les trois kilomètres séparant la Syrie du Kurdistan, nom donné par les Kurdes à leur pays imaginaire.

Je suis arrêté par un groupe de femmes à la frontière. Je ne parle pas kurde. On arrive à se comprendre en mêlant l'anglais, l'arabe et les gestes à la parole.

J'ouvre mon sac. Je leur donne mon passeport. Je lis dans leurs yeux leur étonnement.

Que dire quand je sors Nour ?

Lentement, je la remonte devant elles. Je leur montre mes chargeurs pleins.

Je mets mon Dragunov sur mon dos, maintenu par sa lanière en cuir.

Je pose une main sur mon cœur et tends l'autre à la cheffe de groupe.

On s'est compris.

Elle me la serre avec vigueur.

Note de l'auteur

Dans un reportage sur les exactions de Daech, un ancien soldat de l'Armée syrienne libre, reconverti dans l'exfiltration de djihadistes repentis, montrait sa colère vis-à-vis des Occidentaux : promesses d'interventions militaires non tenues, manque d'empathie pour le peuple syrien... Il ne comprenait pas pourquoi Bachar el-Assad était toujours aux commandes du pays malgré les grands discours des dirigeants américains et européens.

Il avait vécu de l'intérieur cette guerre civile, la création de l'État islamique, la montée en puissance de la Russie, la position ambiguë de la Turquie et le désengagement des États-Unis. Il était dépassé par les enjeux géopolitiques de cette partie du monde.

Au cours de l'entretien, il avait aussi abordé le sujet des « lionceaux du califat » et il a eu cette phrase terrible : « Si je le pouvais, je traquerais et tuerais tous ces Ashbals, familles comprises. Des bombes à retardement. »

Il ne m'en fallait pas plus pour me lancer dans l'écriture de *Tu ne seras plus mon frère*.

Remerciements

Je tenais à remercier chaleureusement Céline Thoulouze, directrice éditoriale Belfond français et Léa Pilar, assistante d'édition Belfond, pour leurs remarques toujours aussi judicieuses.

Éditions Belfond
92, avenue de France
75013 Paris

Canada : Interforum Canada, Inc.
1055, bd René-Lévesque-Est
Bureau 1100
Montréal, Québec, H2L 4S5

© Belfond, 2021.

Création : Axel MAHE
Portrait auteur : © Melania Avanzato
Images : © vicnt - Ugurhan Betin – fcscafeine / iStock / Getty Images Plus

EAN : 978-2-7144-9469-6



Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).